

Contes et légendes du Niger

Hassane

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aux origines du monde

Contes et légendes du Niger



Flies France

Aux origines du monde

Contes et légendes du Niger



Flies France

Aux origines
du monde
Contes et
légendes
haoussa
du Niger

Flies France

Introduction

*À Babanguida, petit papillon qui s'est
envolé trop tôt...*

À Mama Hajia

À mon mari Damien

À ma fille Jade

Le Niger est un pays d'Afrique de l'Ouest, situé entre l'Algérie, le Bénin, le Burkina Faso, le Tchad, la Libye, le Mali et le Nigeria. Ce qui fait de lui un carrefour d'échanges entre l'Afrique du Nord et l'Afrique au sud du Sahara.

Il est composé majoritairement de neuf ethnies : Haoussa, Djerma, Songaï, Peuls, Touaregs, Toubou, Kanouri, Boudouma et Gourmantché. Ces ethnies sont réparties sur huit régions du pays : Agadez, Dosso, Maradi, Tahoua, Tillabéry, Zinder, Diffa et Niamey.

Ce recueil présente des contes traditionnels haoussa de la région de Maradi. On retrouve ces mêmes histoires avec des versions différentes dans presque toutes les régions du Niger.

Chez les Haoussa, les contes se racontent le soir au coucher du soleil. Car on dit que celui qui raconte sans attendre la nuit risque de devenir amnésique le temps d'une journée, au point de ne pas reconnaître le chemin de sa propre maison.

J'ai entendu la majorité de ces contes lors des nombreuses veillées de mon enfance dans le quartier populaire de Dan-goulbi de la ville de Maradi. La plupart sont rythmés par des chants soulignant l'émotion du moment.

Lorsque j'ai commencé ma carrière de conteuse, j'ai décidé de mettre par écrit les histoires restées gravées dans ma mémoire.

Ce livre est donc pour moi l'occasion de vous faire découvrir la culture haoussa à travers les souvenirs des contes traditionnels de mon enfance.

Un grand merci à :

Jean-Pierre et Juliette Givry,
Katy Feinstein
Catherine Grenet

Les deux royaumes

Lorsque Dieu créa le monde, il fit deux royaumes. Celui des hommes à plusieurs têtes et celui des hommes à une seule tête. Entre ces deux royaumes il érigea une forêt, avec l'interdiction pour chacun de la franchir pour passer de l'autre côté. Car les hommes à plusieurs têtes étaient les prédateurs naturels de ceux à une seule tête.

Mais un soir, dans un village un paysan à trois têtes et sa femme à deux têtes mirent au monde leur unique enfant à une seule tête. Ils le prénommèrent Dan-Zabarma. Ils comprirent tout de suite qu'ils ne pouvaient pas le garder, d'autant plus qu'ils eurent envie de le dévorer dès sa naissance. Cependant, ils décidèrent de l'élever comme les autres enfants du village. Mais le chef de ce village avait les yeux qui brillaient chaque fois qu'il voyait l'enfant. Ses parents prirent donc une décision. Le jour de ses sept ans, la mère de Dan-Zabarma alla couper une branche dans la brousse. Son père s'en servit pour sculpter une jolie canne. Le matin très tôt, la mère réveilla l'enfant et l'amena au bord de la forêt interdite. Elle lui donna la canne en lui disant :

– Traverse cette forêt et à l'autre bout il y aura des hommes qui te ressemblent. Ta place est chez eux. Garde cette canne en notre souvenir. Pars, mon fils, et ne reviens plus jamais. Car si tu reviens, ça sera à tes risques et périls.

Et l'enfant courut de toute la force de ses petites jambes pendant plusieurs jours en essayant tant bien que mal d'échapper aux animaux sauvages. Il comprit qu'il se rapprochait du but lorsqu'un matin, il croisa un homme à une seule tête comme lui. C'était un chasseur. Ce dernier tua un oiseau qui resta coincé dans un arbre. Il jeta sa carabine qui se coinça aussi. Alors il prit la canne de l'enfant et la lança dans l'arbre. Il récupéra l'oiseau et sa carabine, la canne resta dans l'arbre. Dan-Zabarma, voyant l'homme en train de s'en aller, commença à pleurer.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Et l'enfant de chanter :

Sanda ta, sanda ta

Da inna ta sara

Abba ya zana

Bakin dajin katuru

Katuru ko bakusa ba

*Ballé yaro ya jé can
Ya saro mini abuta.
Rends-moi ma canne,
Ma canne que ma mère m'a donnée,
que mon père a sculptée aux abords
de la brousse de Katuru.
Et Katuru, ce n'est pas la porte à côté.
Tu ne peux pas me la rembourser.*

– Puisque je ne peux pas te rembourser, lui dit le chasseur, prends au moins cet oiseau. Comme ça, tu ne mourras pas de faim.

Dan-Zabarma prit l'oiseau et continua son chemin. Il rencontra une vieille femme et sa petite-fille qui pleurait de faim. Comme elle n'avait rien à donner à l'enfant, elle prit l'oiseau de Dan-Zabarma et le grilla pour sa petite-fille qui mangea tout. Le petit garçon se mit à pleurer.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la vieille femme.

*Rends-moi mon oiseau
Mon oiseau que le chasseur m'a donné
Le chasseur qui a perdu ma canne
Ma canne que ma mère m'a donnée,
Que mon père a sculptée aux abords de
la brousse de Katuru
Et Katuru ce n'est pas la porte à côté.
Il ne pouvait pas me la rembourser.*

– Ton oiseau non plus je ne peux te le rembourser. Tiens une poignée de cendre. Je n'ai que ça à t'offrir.

L'enfant continua son chemin avec sa poignée de cendre. Il continua d'avancer et rencontra une femme qui préparait à manger mais qui n'avait pas de sel. Alors elle lui prit sa cendre et assaisonna sa sauce. L'enfant pleura.

– Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-elle.

*Rends-moi ma cendre
La cendre que m'a donnée la vieille femme
La vieille femme qui a mangé mon oiseau
L'oiseau...*

– Tiens, prends ce plat. Tu dois avoir faim.

Il prit le plat encore chaud et continua d'avancer vers la ville. Il passa devant une forge. Le forgeron avait travaillé toute la journée et

avait très faim. Il appela l'enfant et lui mangea son repas. L'enfant pleurnicha.

– C'est la fumée qui te fait pleurer ? lui demanda le forgeron.

Rends-moi mon plat

Le plat que m'a donné la femme

La femme qui a pris ma cendre

La cendre que m'a donnée la vieille femme

La vieille femme...

Le forgeron lui donna un petit couteau. Dan-Zabarma s'approcha enfin de la première ville. Mais il rencontra une tribu d'ogres nains qui venaient de tuer un éléphant et qui le dépeçaient avec leurs ongles. Dès qu'ils virent le couteau de l'enfant, ils se jetèrent sur lui et le lui prirent. Ils découpèrent l'éléphant, mais le couteau se cassa à la fin.

L'enfant pleura.

– Qu'est-ce qu'on t'a fait ? demandèrent les ogres nains.

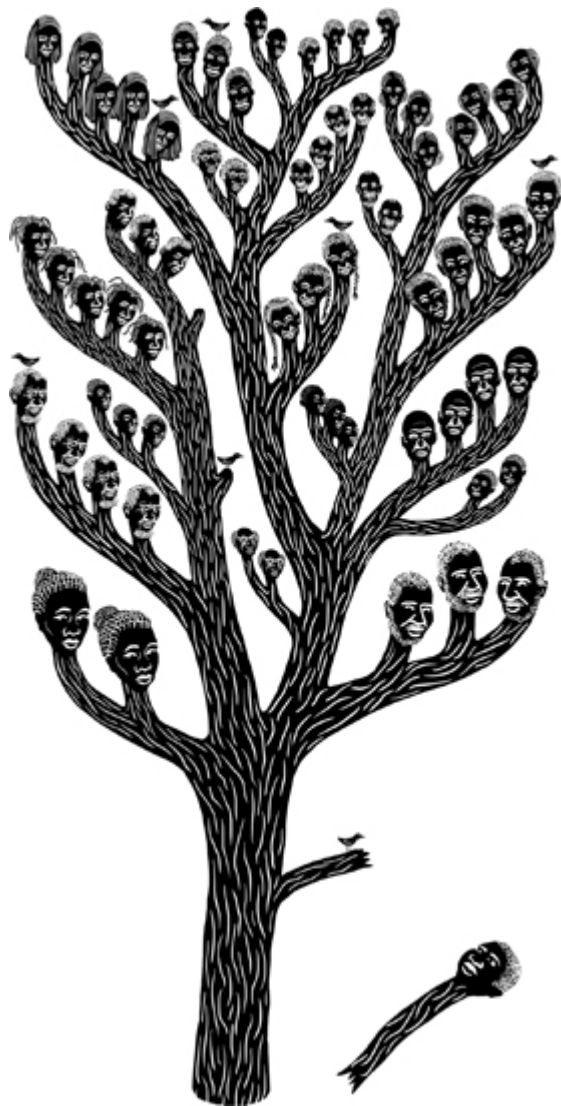
Rendez-moi mon couteau

Le couteau que m'a donné le forgeron

Le forgeron qui a mangé mon plat

Le plat que m'a donné la femme

La femme...



Dan-Zabarma reçut un gros quartier de viande. Lorsqu'il arriva dans la ville, il rencontra des tisserands qui lui prirent sa viande. Il s'énerva et dit :

*Rendez-moi ma viande
La viande que m'ont donnée les ogres nains
Les ogres nains qui ont pris mon couteau
Le couteau...*

Les tisserands lui donnèrent une grande couverture. Il resta chez eux comme apprenti.

Lorsqu'il devint un jeune homme, il décida de continuer son

chemin afin de découvrir des contrées lointaines. Il emporta avec lui sa seule richesse, c'est-à-dire sa couverture. Au bout de plusieurs jours de marche, il arriva dans une ville devant une maison où les gens pleuraient une jeune fille morte. Ces gens étaient tellement pauvres qu'ils n'avaient pas de linceul pour couvrir le corps. Ils lui empruntèrent sa couverture, mais le jeune homme compris tout de suite qu'ils allaient enterrer la morte avec sa couverture. Il s'y opposa. N'ayant rien d'autre à lui proposer, ils lui donnèrent la jeune fille morte dans la couverture.

Dan-Zabarma voulu s'en débarrasser un peu plus loin. Il s'arrêta au bord d'un puits, découvrit le corps de la jeune femme et la fit s'asseoir. Puis il s'éloigna et attendit. Un roi voisin arriva avec son armée. Ils s'arrêtèrent au puits pour s'y abreuver. En homme bon, le roi s'approcha de la jeune femme et lui proposa de l'eau. Comme elle ne répondait pas, il lui tapota l'épaule et là, elle s'effondra. Dan-Zabarma arriva en courant et mit à sangloter et à pleurer la mort de sa compagne. Le roi, ne sachant plus où se mettre, calma le jeune homme. Il le ramena chez lui, organisa de belles funérailles à la défunte puis donna au jeune homme sa fille en mariage. Sa femme lui donna un fils. Cette année-là, la femme de Dan-Zabarma commença à lui poser des questions sur sa belle-famille. Lui faisait comme s'il n'avait rien entendu. Mais elle insista, alors il lui dit :

– Pour ton propre bien, ne parle plus jamais de mes parents.

– Mais les autres femmes se moquent de moi. On dit partout que mon père m'a donné à un étranger et que personne ne sait d'où il vient. Alors je veux voir tes parents.

– Non. Pense à notre fils. C'est très dangereux de rencontrer mes parents.

Puis des jours s'écoulèrent. Un soir le petit garçon demanda à sa mère où se trouvaient les parents de son père. Elle lui dit d'aller le lui demander. Celui-ci refusa de répondre. Et alors sa femme lui posa un dilemme : ou bien il les emmenait voir ses parents, ou bien il les perdait, elle et l'enfant.

L'homme poussa un long soupir puis dit :

– Préparez vos affaires, le petit et toi. Nous partons demain.

Le lendemain avant de partir :

– Ah ! J'oubliais : tout ce que tu verras, ne me dis pas que je ne t'avais pas prévenue. Et on va peut-être y rester.

L'enfant couru vers la niche et détacha la petite chienne noire qu'il avait adoptée quelques jours auparavant. Il voulut l'emmener. Sa mère l'en empêcha, il pleura, sa mère céda.

C'est ainsi qu'ils partirent tous les trois accompagnés de la petite chienne. Au bout de plusieurs semaines de marche ils traversèrent la

forêt interdite et arrivèrent à l'orée du village. Dans un champ, ils rencontrèrent un homme à quatre têtes qui labourait son champ. Lorsque ce dernier reconnut Dan-Zabarma, il se prit à chanter :

*Maraba, maraba da Dan-Zabarma
gashinan tahe !*

Ina sanda Dan-Zabarma

Sanda na sayar

Ina kuddi Dan-Zabarma

Na yo aure

Ina mata Dan-Zabarma

Gata nan tahé

Mi taka kuka

Haba a kanu taggani

Tukuna bataga akanu ba

A kanu suna gari

Tukuna bataga akanu ba

Akanu suna gaba !

Bienvenue à toi Dan-Zabarma,

te voilà de retour !

Où est ta canne ?

La canne, je l'ai vendue

Où est l'argent ?

L'argent, je me suis marié avec

Où est ta femme ?

Ma femme est derrière moi

Et pourquoi pleure-t-elle comme ça ?

C'est la première fois qu'elle voit

Un homme à plusieurs têtes.

Elle n'a pas encore vu de têtes.

Continuez jusqu'au village !

Et la jeune femme se mit à sangloter et voulut rebrousser chemin.

– Trop tard ! lui dit son mari.

Ils continuèrent vers le village et rencontrèrent des femmes qui revenaient du puits. Chacune avec cinq têtes. Sur chacune des têtes elles portaient un canari. Au dos de chacune d'elles il y avait un nourrisson à six têtes. Chacune des bouches des cinq têtes de chaque femme se mit à chanter. Cela réveilla les cinq nourrissons à six têtes qui se mirent à pleurer de chacune de leurs six bouches.

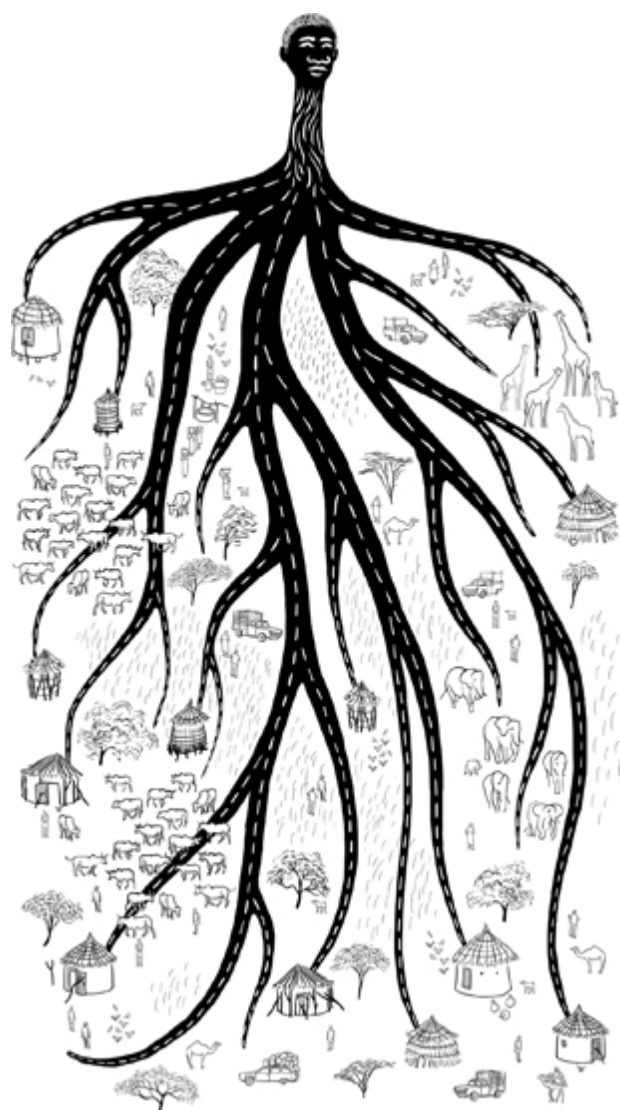
La femme de Dan-Zabarma pleurait tellement qu'elle avait la morve qui coulait de son nez comme une enfant. Elle ne voulait rien

savoir, elle voulait rentrer. Mais la nouvelle de son arrivée atteignit vite les douze paires d'oreilles du roi. Ce dernier voulut goûter de la chair humaine en premier. D'ailleurs comme le voulait la coutume, tout nouvel arrivant avait pour devoir d'aller directement saluer le roi dès son entrée dans la ville sans même passer par chez lui. Lorsqu'ils arrivèrent, la femme était au bord de l'évanouissement tellement sa terreur était grande. Elle trempa ses vêtements d'urine quand le roi à douze têtes sortit leur souhaiter la bienvenue. Mais lorsque ses douze bouches commencèrent à baver en même temps, Dan-Zabarma lança à sa femme et à son fils :

– Courez de toutes vos forces ! Courez !

Le roi donna l'alerte. Toute la ville se mit à leurs trousses. Ils coururent, coururent...

Dan-Zabarma menait la course. Après lui venait sa femme, puis son fils et enfin la petite chienne. Mais soudain cette dernière ouvrit grand sa gueule et avala l'homme, sa femme et son fils puis se remit à courir en direction de la forêt interdite. Mais les hommes du roi étaient vraiment proches. Si proches qu'au moment où ils bondirent sur la chienne, elle esquiva de justesse et s'engouffra dans les profondeurs de la forêt sacrée. Les hommes à plusieurs têtes rebroussèrent chemin. Mais la chienne n'arrêta pas sa course pour autant. Elle courut la journée entière, arriva au village, puis à la maison de ses maîtres et, seulement à ce moment-là les recracha tous les trois. La femme se réfugia dans sa chambre, sanglotant de plus belle, l'enfant partit s'amuser avec ses amis. Ni lui, ni ses parents ne parlèrent plus jamais de ceux de Dan-Zabarma.



Dan-Nafartché

Une femme vivait dans une contrée lointaine, seule et triste. Tous les matins, à la fin de sa prière, elle avait pour habitude de demander à Dieu de lui donner un enfant :

– Rien qu’un tout petit bout, implorait-elle. Pour avoir quelqu’un à qui parler. Pour ne pas finir folle, folle et seule.

Mais comme à chaque fois elle ne recevait pas de réponse, philosophe elle se disait : « Je n’ai pas prié assez fort pour qu’il puisse m’entendre. Je réessaierai la prochaine fois. »

Ce jour-là en pilant du mil pour son repas du soir, elle se rendit compte qu’elle avait une belle ampoule entre le pouce et l’index. Mais quelque chose d’étrange se produisit le lendemain, car ce qu’elle avait pris pour une ampoule enfla tellement que ce la fit souffrir des jours entiers. Et elle était incapable de la percer. Elle profita de la venue de la vendeuse de galettes pour lui donner une aiguille afin qu’elle lui perce l’ampoule.

Mais à peine avait-elle transpercé l’ampoule qu’un tout petit enfant en sortit. La vendeuse de galettes s’en fut, horrifiée, la mère resta sur place pétrifiée de peur. Il était si minuscule qu’elle craignit pour sa vie dès que ses yeux se posèrent sur lui pour la première fois. Si les enfants du village ne le tuaient pas, se dit-elle, c’est la nature qui s’en chargerait car sa tête était si grosse qu’elle avait l’impression que son cou allait se briser aux moindres mouvements qu’il faisait.

– N’aie pas peur, mère. C’est moi, ton fils. Celui que tu as demandé depuis tout ce temps. Je suis Dan-Nafartché mugun yaro in ba mutun ba saï ibilichi (« l’enfant pouce, l’enfant terrible. Si l’homme ne me terrasse pas, c’est que seul le diable peut le faire »). Mère, où est mon père ?

– Ton père est mort depuis très longtemps.

– Ai-je des frères et sœurs ?

– Des frères.

– Où sont-ils ?

– Ils sont grands maintenant. Ce sont des chasseurs de sorciers comme ton père. Ils sont partis et ça fait des années que je n’ai plus de nouvelles.

– Dans ce cas moi, ton fils, je te les ramènerai.

Il demanda à sa mère de tuer un coq plutôt qu’un bélier le jour de son baptême. Elle accepta.

Le septième jour après sa naissance, la fête passée, la mère récupéra tous les os rongés du poulet et les remit à Dan-Nafartché qui s'enferma seul dans l'unique chambre de la maison.

Il en ressortit des heures plus tard avec un cheval et un baluchon aussi minuscules que lui. Il embrassa sa mère, enfourcha l'animal et fila à la vitesse de la lumière sous les yeux ébahis de la femme qui se demandait encore ce qui lui était arrivé.

Dan-Nafartché galopa pendant des jours entiers à la recherche de ses frères. Un jour, dans une brousse chaude et aride, il vit un nuage de poussière au loin. En s'approchant, il aperçut trois beaux cavaliers sur de magnifiques chevaux qui galopèrent vers la ville la plus proche. Il se mit alors à appeler :

– Attendez-moi, mes frères ! C'est notre mère qui m'envoie vous chercher.

Au début, les trois frères ne virent rien. Puis, lorsqu'ils arrêtaient leurs chevaux et que la poussière se dissipa, ils le virent : un enfant minuscule sur un cheval minuscule portant un baluchon minuscule. Les trois hommes s'esclaffèrent. Le plus âgé s'approcha :

– D'où sors-tu, toi ? Qui es-tu ? Humain ou djinn ?

– Si je ne suis pas humain, c'est que je suis le diable en personne. Je suis votre frère.

– On n'a pas de frère.

– Je suis né il y a quelques jours seulement. Ma mère m'a dit de vous ramener à la maison.

Les trois frères ne le crurent pas jusqu'à ce que l'enfant se mette à raconter l'histoire de chacun d'eux comme s'il les connaissait depuis toujours.

– Nous te croyons. Mais nous ne pouvons pas rebrousser chemin maintenant. Il y a des années que nous cherchons cette sorcière et elle est dans la ville que tu aperçois là-bas.

Il proposa de les accompagner contre la promesse de rentrer, une fois leur mission accomplie.

Ils arrivèrent dans une auberge tenue par une femme et ses quatre filles ; étrangement elles étaient du même âge que les quatre garçons. Ils sympathisèrent et discutèrent jusqu'à très tard dans la nuit. À un moment, Dan-Nafartché eut envie de se soulager. Il sortit dans la cour de la maison et fut attiré par un bruit. Dans l'immense cour il y avait une hutte isolée. En regardant par une faille dans le mur, il vit d'abord la grosse marmite sur le feu, puis la sorcière en train d'y mettre des herbes en disant :

– Je mettrai d'abord les trois aînés. Une fois qu'ils seront bien cuits, je mettrai le plus petit.

L'enfant terrible retourna avec les autres. Il resta silencieux un

bon moment puis tout à coup il dit :

– Ça vous dirait de jouer à un jeu de déguisement ? Les filles, vous échangerez vos habits avec les nôtres.

Tout le monde accepta. Un peu plus tard dans la nuit, Dan-Nafartché n'était toujours pas tranquille. Il proposa une nouvelle fois :

– On va pousser le jeu un peu plus loin : les garçons dormiront dans la chambre des filles et vice versa.

Tout le monde accepta. Donc tard dans la nuit, la sorcière cuisina ses filles qu'elle surprit dans leur sommeil. Elle attendit avec impatience le matin afin de leur faire la surprise au petit déjeuner, ses filles ayant l'habitude de partager la prise de leur mère.

Au petit matin, Dan-Nafartché réveilla ses frères et, en silence, ils détachèrent leurs chevaux et prirent la poudre d'escampette. Seulement la sorcière avait un guetteur : un coq sur le toit qui se mit à alerter ainsi :

– Kikirikiiiiii ! Les garçons s'enfuient. Kikirikiiiiii ! Tu as cuisiné tes filles. Kikirikiiiiii ! Dan-Nafartché t'a eue !

La sorcière était tellement furieuse qu'elle lança à l'attention des quatre garçons :

– Je viendrai personnellement me venger dans votre village !

L'enfant entendit les propos menaçants et, une fois à la maison, il conseilla à tout le monde d'être sur ses gardes et de se méfier de toute chose inhabituelle qu'ils verraient.

Le temps passa et les propos de Dan-Nafartché avec.

Un matin, un enfant revint du champ avec de grosses mangues bien mûres au village. Puis un deuxième, un troisième, et toute une ribambelle d'enfants. Pour eux, c'était exceptionnel, car seul quelques-uns avaient eu la chance d'y goûter une fois dans leur vie. Intrigué, Dan-Nafartché demanda à l'un de ces enfants :

– Où as-tu donc trouvé ces belles mangues ?

– Là-bas à l'entrée du village, il y a un immense manguier dont les feuilles portent de gros fruits tous mûrs.

Seulement, il n'y avait jamais eu de manguiers dans le village et surtout ce n'était pas la saison. Affolé, Dan-Nafartché alerta tous les parents du village.

– Rappelez vos enfants, ce n'est pas un vrai manguier ! Empêchez-les de monter dans l'arbre !

Une des mères s'approcha et lui dit :

– Toi, va là-bas ! Depuis quand les manguiers ne sont-ils plus des manguiers ? Rares sont les gens ici qui en ont mangé. Et puis certains ont du mal à nourrir leurs enfants. Comment veux-tu qu'on empêche nos enfants de manger ?

Puis la femme se retourna vers les enfants attroupés qui n'osaient

plus retourner au manguier :

– Les enfants, prenez des sacs, allez-y, ramenez nous des mangues ! Cueillez, les enfants ! Cueillez !

Et tous les enfants du village, surexcités, se ruèrent vers l'arbre, grimpèrent, cueillirent...

Tout à coup, sous les yeux horrifiés de parents, l'arbre se mit à bouger. Ses racines, telles des tentacules déchirèrent la terre et sortirent une à une, puis le manguier se mit à marcher en direction de la brousse. Les enfants hurlèrent, appelèrent au secours, mais l'arbre fila comme une flèche et disparut dans un nuage de poussière.



C'était la sorcière. Elle emmena les enfants chez elle, mais comme ils étaient si maigres, elle décida de les rendre d'abord bien grassouillelets.

Au village, tous les parents des enfants disparus se tournèrent vers Dan-Nafartché et l'implorèrent de ramener leurs enfants.

– Peine perdue, dit-il. Il fallait m'écouter.

Ils parlèrent au chef du village ; le chef du village parla à sa mère ; sa mère lui parla :

– Mon enfant, depuis ta naissance, tu n'as cessé de me surprendre. Et tous les jours que Dieu fait, je le remercie de m'avoir donné un enfant aussi extraordinaire qui rend toujours service aux autres. Je sais que tu es en colère, mais comprends-les. Il n'y a que toi qui puisses les aider et ramener leurs enfants au bercail.

– Qu'ils te remercient alors, mère, car sans tes sages paroles, je n'irais nulle part !

Et sur ses mots, il partit. Sans son cheval, sans ses frères. Avant d'arriver dans l'étrange ville où habitait la sorcière, il s'arrêta dans un champ où broutait paisiblement un troupeau de vaches. Il se fit fourmi, grimpa sur la patte arrière d'une vache, remonta jusqu'à sa vulve et s'y engouffra. Neuf mois plus tard, la vache mit bas. Lorsque le veau sortit du ventre de sa mère, il se redressa, s'ébroua, puis se mit à courir en direction de la maison de la sorcière.

« J'espère que je n'arrive pas trop tard », se dit Dan-Nafartché dans son corps de veau.

Justement, ce jour, c'était celui où la sorcière avait décidé que les enfants étaient assez gras pour être mangés. Elle sortit sa grosse marmite qu'elle remplit d'eau, la posa sur un grand feu et sortit l'énorme cage où elle gardait les enfants dans la cour de sa maison. Elle attendit que l'eau bouille, puis ouvrit la cage.

Soudain, sorti de nulle part, un veau fit irruption, fila droit sur la marmite, y donna un coup de tête et s'enfuit. Toute l'eau se renversa. Le feu s'éteignit. La sorcière pesta. Elle referma la cage, ralluma le feu et y déposa la marmite qu'elle remplit une deuxième fois d'eau.

Mais à peine l'eau commença-t-elle à bouillir que le veau réapparut et renversa tout. Avant de tout recommencer, la vieille sorcière ouvrit la cage et dit aux enfants :

– Chassez-moi ce maudit veau jusqu'à la sortie de la ville et revenez !

Elle enleva un de ses yeux et le posa sur le toit.

– Si jamais vous essayez de vous enfuir, mon œil me le dira et là, je vous rattraperai et vous gèberai tout crus !

Effrayés les enfants se mirent à la tâche pendant que la sorcière refaisait du feu. Ils pourchassèrent le veau qui les entraîna de plus en

plus loin. Chaque fois qu'ils voulurent rebrousser chemin, le veau fit semblant de repartir vers la ville, ce qui poussa les enfants à s'éloigner encore plus.

Lorsque Dan-Nafartché jugea qu'ils étaient suffisamment loin, il reprit sa forme humaine et dit aux enfants :

– N'arrêtez pas de courir ! Vos parents vous attendent. Courez, les enfants ! Plus vite !

Hagards, ils continuèrent à courir. Mais l'œil de la sorcière les vit et se mit à tourner sur lui-même. Lorsque la sorcière monta sur le toit, elle les aperçut. Furieuse, de sa puissante voix elle cria :

– Encore toi, Dan-Nafartché ? Je reviendrai dans ton village ! Je me vengerai sur ta famille.

Lorsque les enfants rentrèrent au village sains et saufs, leurs parents étaient si reconnaissants qu'ils organisèrent une grande fête en l'honneur de Dan-Nafartché l'enfant terrible. Les griots chantèrent ses louanges et toute la nuit ils scandèrent :

*Sai kai Dan nafartché mugun yaro !
In ba mutum ba sai ibilichi.*

*Il n'y a que toi qui puisses réaliser
un tel exploit*

*L'enfant puce, l'enfant terrible
Si l'homme ne te terrasse pas,
C'est que seul le diable peut le faire.*

Mais l'esprit de l'enfant terrible n'était pas tranquille. Il savait que la sorcière attendrait le moment propice pour mettre sa menace à exécution.

Un jour, ses frères qui habitaient tous les trois ensemble, rentrèrent dans la maison familiale en se chamaillant. Dan-Nafartché demanda la raison :

– Ils veulent me voler ma fiancée, répondit le premier.

– Mais ce n'est pas ta fiancée, c'est la mienne. Elle me l'a dit, rétorqua le second.

– Taisez-vous tous ! C'est elle qui m'a demandé en mariage, cria le troisième.

La mère des garçons se mit à rire :

– Décidément les garçons, il n'y a que votre grand frère qui est en âge de se marier. Donc sa version est la plus plausible.

Dan-Nafartché demanda à voir sa future belle-sœur. Elle était tellement belle qu'il eut un doute et le fit remarquer à son frère.

– Une beauté pareille ne peut pas exister. Elle est trop belle !

Tout le monde se moqua de lui, croyant qu'il en était tombé amoureux. Quelque temps plus tard, le mariage fut célébré.

Au grand désarroi de l'enfant terrible, tout se passa très bien. Jusqu'au jour où son frère arriva avec un œil en moins. Il expliqua que sa femme avait changé. Au fur et à mesure, sa peau flétrissait. Il voulut l'amener voir un guérisseur, croyant qu'elle était malade. Et le lendemain, il se réveilla borgne.

Dan-Nafartché repartit chez la sorcière jurant de ramener l'œil de son frère. Lorsqu'il arriva devant sa porte, il se transforma en une vieille sorcière et se présenta en pleurant :

– Je suis une pauvre grand-mère dont le petit-fils a perdu un œil tout récemment. Comme je sais qu'entre sorcières, l'histoire veut qu'on s'entraide, je voudrais que tu me prêtes un œil pour soigner mon petit-fils qui menace de mettre fin à ses jours.

– Tu tombes bien, lui répondit l'autre sorcière. J'en ai un fraîchement arraché. Je t'en fais cadeau. Pour que l'œil rentre bien dans l'orbite, fais-le tremper toute une nuit dans du jus de son fermenté.

Après mille remerciements, Dan-Nafartché sortit de la maison, arracha ses vêtements et reprit sa forme initiale.

– Je t'ai encore eue, lança-t-il à la sorcière. Décidément, j'arriverai toujours à mes fins avec toi ! Je suis l'enfant pounce ! L'enfant terrible ! Il n'y a que le diable en personne qui peut m'affronter !

– C'est ce qu'on va voir, ragea la sorcière. Je jure qu'à la prochaine lune, j'arriverai dans ton village. Telle une tempête, j'emporterai tout sur mon passage. Personne ne survivra. Même pas toi ! Si je ne te tue pas ce jour-là, que je disparaisse à jamais !

Pour la première fois de sa courte vie, l'enfant terrible eut peur. Sans tarder, il rentra au village et recolla l'œil de son frère. Puis il rapporta les propos de la sorcière au chef du village.

– La prochaine lune, c'est dans trois jours, dit ce dernier. Il faut partir d'ici dès maintenant.

Ils prirent ce qu'ils pouvaient emporter et partirent sans savoir où leur pas les mèneraient. Au bout du deuxième jour, la mère de l'enfant terrible voulut préparer à manger. C'est là qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait pas pris sa marmite. Elle en fit un drame tel qu'elle voulut repartir la chercher.

– Mère, on ne peut pas repartir là-bas. Peut-être même la sorcière y est-elle déjà. Et puis ce n'est qu'une marmite ! Tu peux en emprunter une à la voisine.

– Mon fils, ce n'est pas n'importe quelle marmite. C'est ma mère qui me l'a donnée. Ma mère l'a reçue de sa mère qui, elle-même l'a reçue de sa mère. Elle a traversé des générations et je n'irai nulle part

sans ma marmite.

Elle se montra si bornée que Dan-Nafartché décida de rebrousser chemin et d'aller chercher la marmite. Il pria de toute son âme pour que la sorcière ne soit pas au village.

Lorsqu'il arriva, tout était calme. Pas de sorcière en vue. Soulagé, il entra en trombe dans la maison, récupéra la marmite et, au moment où il tira la porte pour sortir, en même temps, la sorcière la poussa pour entrer. Le sang de l'enfant ne fit qu'un tour.

– Fais tes prières et dis-moi quelle partie de ton corps tu veux que je dévore en premier, susurra la sorcière. Les bras ?

– Non pas les bras, se plaignit l'enfant.

Puis il mit ses mains derrière son dos. Il fouilla dans la marmite et trouva un petit sachet de piment en poudre.

– Les jambes ?

– Non, pas les jambes !

Il se mit à réfléchir et dit à la sorcière :

– Pitié, je ne veux pas souffrir ! S'il te plaît, accorde-moi une faveur. Dans ma famille, nous avons un secret : nous sommes cardiaques. Si tu veux me tuer, fais-moi peur. Ça suffira pour me tuer.

– C'est donc ça, ton secret ? s'écria la sorcière qui, de surprise, ouvrit grand ses yeux.

Alors Dan-Nafartché prit une grosse poignée de piment et la jeta dans les yeux de la sorcière. Surprise, elle se mit à se frotter les yeux et tomba à la renverse. L'enfant en profita pour lui soulever son pagne et lui mit du piment sur les parties génitales. Hurlant de douleur et honteuse d'être ainsi humiliée par un enfant, elle s'en fut pour ne plus jamais revenir.

La promesse du génie de l'eau

Il y avait dans un village deux femmes, deux co-épouses. Tous les matins, elles allaient chercher de l'eau au puits qui se trouvait à des kilomètres du village, chacune avec sa jarre.

Comme elles ne s'entendaient pas, chacune partait de son côté. Un jour, alors qu'elles puisaient de l'eau, la plus jeune, enceinte et la vessie pleine, partit se soulager derrière un buisson. Sa co-épouse en profita pour vider l'eau de sa jarre et la remplir de cailloux. Elle versa à la fin de l'eau pour cacher les cailloux. Puis elle s'en alla sans l'attendre.

À son retour, la deuxième femme se pencha pour prendre sa jarre, mais cette dernière était tellement lourde qu'elle ne pouvait même pas la décoller du sol. Il n'y avait plus personne dans les parages. Elle y passa des heures, transpirant, les jambes lourdes, et sa tête commença à tourner. Alors elle fit une pause. Elle s'assit. Soudain, au moment de se relever, elle sentit les premières contractions. Prise de panique, elle appela, cria. Désespérée, elle se pencha vers le puits et cria :

– Y a-t-il quelqu'un pour m'aider ? Humain ou djinn ?

Du fond du puits elle entendit :

– Il n'y a pas d'humain ici. Il n'y a que moi, Kadindin le gardien du puits. Que puis-je pour toi ?

– J'ai des contractions, la nuit est tombée, j'ai besoin d'eau. Il faut absolument que je puisse poser ma jarre sur ma tête et rentrer chez moi.

Kadindin sortit du puits et lui dit :

– Je veux bien t'aider, mais à une seule condition : si tu accouches d'un garçon, il sera mon ami fidèle pour la vie et si tu accouches d'une fille, quand elle aura l'âge de se marier, elle sera à moi et à personne d'autre. Elle sera ma femme.

La femme accepta. Le monstre sortit du puits, enleva les cailloux de la jarre, retourna dans le puits, puis ressortit avec la jarre pleine d'eau. Il la posa sur la tête de la femme qui le remercia et rentra chez elle tant bien que mal.

Cette nuit-là, elle mit au monde une petite fille. Elle appela toute la famille et interdit à qui que ce fût d'amener son enfant au puits, sous n'importe quel prétexte. Chacun tint sa promesse, mais la mère du bébé oublia la sienne.

Des années plus tard, Djé grandit et devint la coqueluche du

village. Belle comme un coucher de soleil un jour de beau temps. Tous les garçons de son âge lui faisaient la cour.

Dijé rayonnait, elle avait une joie de vivre qui ne la quittait jamais. Elle atteignit l'âge de partager les tâches ménagères de sa mère. L'âge de suivre les jeunes filles du village pour aller en brousse couper du bois de chauffage, l'âge d'aller au puits chercher de l'eau. Mais sa mère l'en empêcha. Dijé tempêta, implora, mais rien n'y fit.

Ce jour-là, sa mère lui raconta sa rencontre avec Kadindin le gardien du puits. Dijé, morte de peur, promit à sa mère de ne jamais quitter le village.

– Je vais me marier, dit-elle, ainsi je ne serai plus la propriété du monstre. Il nous laissera tranquilles. D'ailleurs, il ne s'est jamais manifesté. Qui nous dit qu'il est toujours là ? Il a dû vieillir depuis tout ce temps. Il se peut qu'il soit mort depuis longtemps.

Alors elle incita son bel amoureux à la demander en mariage. La noce fut organisée dans les règles de l'art. Rien ne fut laissé au hasard. Un grand tam-tam retentit après le festin. La fête battait son plein lorsqu'ils entendirent un bruit arriver des bois et une voix terrifiante entonner une chanson :

*Ni Kadindin,
Na zaka bin bashin ruwa na !
C'est moi Kadindin,
Je viens chercher ma promesse de l'eau.
Les tam-tams se turent,
tout le monde tendit l'oreille.
Ni Kadindin,
Na zaka bin bashin ruwa na !*

Les gens se demandèrent ce qui se passait. Dijé et sa mère restèrent pétrifiées de peur, les fesses collées à leurs sièges. Alors la jeune fille regarda sa mère et dit :



*Inna kin ji Kadindin,
Ya zaka bin bashin ruwa nai
Inna mi nika ba Kadindin
Mère, entends-tu Kadindin ?
Il est venu chercher sa promesse
Mère, qu'est-ce que je donne à Kadindin ?*

Lorsque les gens aperçurent la chose qui sortait du bois et qui se dirigeait vers eux, ils furent pris de panique.

Alors la mère de Dijé les regarda, affolés, qui couraient dans tous les sens et dit :

– Regarde tous ce gens : ils sont venus pour ta fête, non ? Tu peux les lui offrir.

Le monstre entendit la réponse de la mère et plongea dans la foule. Il les dévora tous, lécha ses babines, se tourna vers la jeune fille et rechanta :

Ni Kadindin,

Na zaka bin bashin ruwa na !

Dijé regarda sa mère qui lui dit :

– Ton mari, il est à toi, non ? Donne-le-lui !

Kadindin dévora le mari.

Il s'approcha de la jeune fille, cette dernière regarda sa mère qui lui dit :

– On connaît le village, non ? Donne-le-lui...

Elle finissait à peine sa phrase que le monstre se lança dans le village et goba tout ce qui s'y trouvait : les hommes, les femmes, les enfants, les animaux. Il ne laissa personne, sauf Dijé et ses parents qui commencèrent à courir. Il ne mit que quelques minutes à finir son festin et les rattrapa. Dijé sentit le souffle du monstre dans sa nuque :

Mère, entends-tu Kadindin ?

Il est venu chercher sa promesse

Mère, qu'est-ce que je donne à Kadindin ?

– Ton père, il est à qui ? À toi, non ? Donne-le-lui !

Kadindin mangea le père.

Dijé et sa mère continuèrent à courir. Kadindin les rattrapa.

Ni Kadindin,

Na zaka bin bashin ruwa na !

– Mère, il veut sa promesse, lança-t-elle.

– Et moi donc, ma fille ? Je suis ta mère, non ? Donne-moi à Kadindin.

Elle ne finit même pas sa phrase qu'elle se retrouvait dans l'estomac de la bête.

Dijé se retrouva seule au monde, mais elle ne s'arrêta pas de courir. Soudain, elle se retrouva au milieu de nulle part. Alors elle grimpa dans un arbre espérant sauver sa vie, mais Kadindin commença à grimper dans l'arbre. Dijé appela au secours, hurla désespérément, mais même les oiseaux disparurent. Elle leva la tête au ciel et chanta :

Allah kaji Kadindin ?

Ya zaka bin bashin ruwa nai

Allah mi nika ba Kadindin ?

Dieu, entends-tu Kadindin ?

Il est venu chercher sa promesse

Dieu, qu'est-ce que je donne à Kadindin ?

Tout à coup les nuages se formèrent dans le ciel. Tout devint noir, puis la foudre s'abattit sur Kadindin et le fendit en deux. Tous ceux qu'il avait avalés sortirent. Mais certains furent transformés car de la partie brûlée du monstre sortirent des hommes à peau noire ; de la partie trop cuite sortirent ceux à peau mate et de la partie indemne sortirent des hommes à peau blanche. C'est ainsi qu'apparurent les couleurs de peau.

L'origine des jumeaux

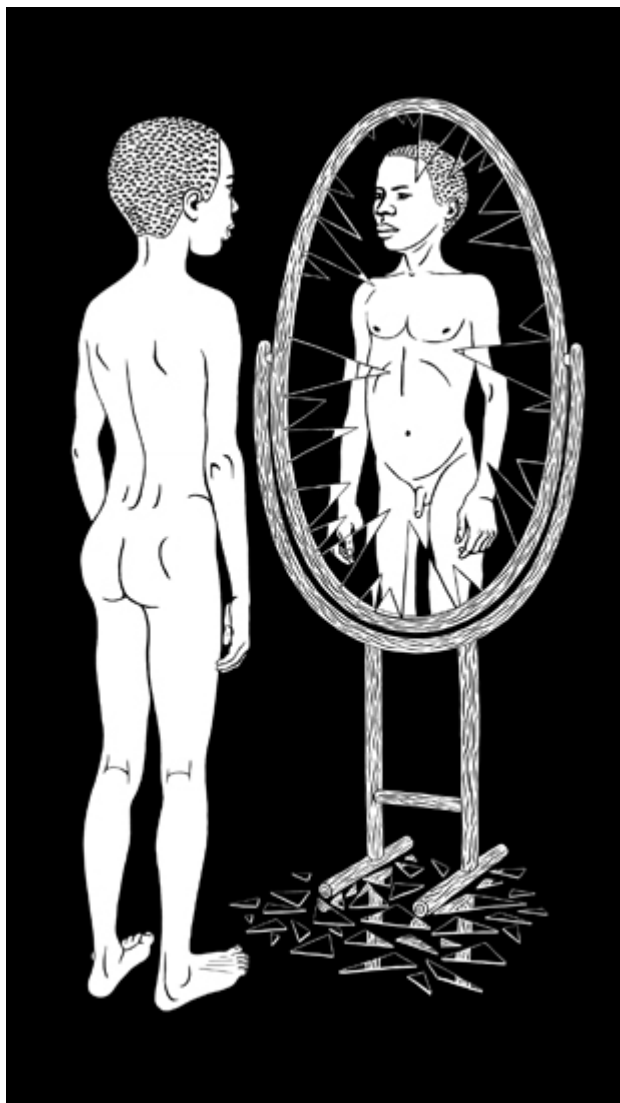
Un homme qui voulait avoir tout en double épousa deux femmes presque identiques. Elles avaient la même taille, la même couleur de peau, les mêmes yeux, la même coiffure ; elles portaient les mêmes pagnes et se nommaient toutes les deux Rakia.

L'homme pria Dieu pour avoir bientôt des enfants pareils à leurs mères. Et Dieu entendit sa prière car neuf mois plus tard, elles mirent au monde deux garçons qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

L'heureux père leur donna le même nom : Mamane.

Les enfants grandirent ensemble en jouant des tours à leurs mères, tellement ils se ressemblaient.

Mais un jour, un drame arriva : Rakia, la plus gentille des deux Rakia, tomba gravement malade et mourut. L'autre se retrouva mère des deux garçons, mais ce rôle de seconde mère ne lui plaisait guère. Alors elle jouait la mauvaise marâtre et maltraitait Mamane l'orphelin quand l'occasion se présentait et quand elle pouvait les différencier. Le jour où elle battit son fils en croyant que c'était l'autre, elle décida d'apporter une solution radicale à son problème : se débarrasser de son beau-fils.



Une nuit sans lune, elle se rendit chez une femme réputée pour ses pouvoirs. Au village, les uns disaient que c'était une sorcière, les autres, une fée. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle exauçait les vœux (bons ou mauvais) de ceux qui venaient la voir.

La vieille femme était très laide : immense, avec de gros yeux globuleux qui roulaient dans tous les sens, une bouche sans dents, et des seins comme des chaussettes qui balayaient le sol à chacun de ses pas.

Elle écouta avec attention les problèmes de Rakia puis lui répondit :

– Tu n'as pas besoin de passer par quatre chemins ; s'il te dérange

tant que ça, cet enfant, c'est très simple, tue-le !

– D'accord, mais comment le reconnaître à coup sûr ? Les deux enfants sont pareils.

– Tu es sa mère, et surtout tu es Peuhl. Souviens-toi de votre coutume et tu sauras comment t'y prendre.

Rakia retourna chez elle.

Chez les Peuhls, une ethnie du Niger, pour reconnaître un enfant légitime, on lui verse une goutte de lait sur le front.

La nuit suivante, la mère entra dans la chambre des deux garçons avec une petite gourde de lait. Elle déposa une goutte de lait sur le front du premier Mamane. La goutte zigzagua avant de s'arrêter sur le bout de son nez. Puis elle posa une autre goutte sur le front du deuxième Mamane. La goutte traça une ligne droite jusqu'à l'extrémité du nez de l'enfant.

La femme réveilla le premier garçon confiant et l'emmena au fond de la forêt. Et là, elle le jeta dans un précipice.

Mais le vrai problème de Rakia commença dès qu'elle ouvrit la porte de chez elle : elle avait oublié que son fils ne faisait rien sans son frère. Mamane refusa de manger, de jouer, et même de dormir. Il cherchait toujours le regard complice, le sourire et la chaleur de son frère.

Tout le village était paniqué. Pendant plusieurs jours on chercha l'enfant, dans le village et aux alentours, mais en vain. Le petit Mamane était inconsolable. Un soir, lorsque tout le village s'endormit, il se leva discrètement et sortit de chez lui. Il se dirigeait vers la forêt et, de temps en temps s'arrêtait pour chanter :

Mamane na Rakia

Ina kaké ni ban gané ka ba ?

Mamane, fils de Rakia, où es-tu ?

Je ne te vois pas !

Partout où il s'arrêta, il chanta, appela, cria, en vain :

Mamane na Rakia

Ina kaké ni ban gané ka ba ?

Ce ne fut que lorsqu'il voulut s'approcher d'une clairière qu'il entendit comme une voix venant de loin lui répondre :

Mamane na Rakia

Gani a ramé an tourboudé

Mamane, fils de Rakia,

je suis ici enterré dans un trou.

Le petit garçon rassura son frère puis rentra au village avertir tout le monde. Entre-temps, le village était réveillé depuis des heures et cherchait le deuxième Mamane.

Le garçon, tout excité, réussit à embarquer tout le monde dans la forêt et là, il chanta, chanta et, guidés par la réponse de son frère qui se fit de plus en plus proche, ils arrivèrent au précipice et trouvèrent le petit garçon dans le trou. Par chance, il était tombé dans un gros nid d'oiseau qui avait amorti sa chute. Puis, devant tout le village, il raconta ce qui lui était arrivé. Rakia fut reniée par son mari et son fils. Les deux Mamane s'en allèrent loin et promirent que dorénavant, les jumeaux naîtront d'une seule et même mère.

Comment les animaux devinrent domestiques

Au village des animaux, tous n'étaient pas acceptés comme la hyène, ou le vautour qui terrorisaient la plupart des habitants.

Un jour, la chèvre décida d'aller vendre son lait au marché. Sur le chemin du retour, elle rencontra la hyène. Cette dernière salua la chèvre et lui lança :

– Je viendrai sûrement vous rendre visite demain.

La chèvre rentra au village et courut raconter sa rencontre au chien. Ce dernier donna l'alerte et tous les animaux décidèrent de se cacher jusqu'au départ de la hyène.

La vache et son veau se cachèrent sous un énorme tas de foin. La chèvre creusa un trou et s'y enterra. Quant à la souris, elle rassembla sa ribambelle de souriceaux et tous se blottirent dans un gobelet à couvercle qui se trouvait sur un canari à couvercle (récipient où l'on stocke l'eau) dans lequel se cacha le chien.

Le cheval décida de ne pas se cacher. Le dromadaire se contenta juste de cacher sa tête dans les feuillages.

Et la hyène arriva.

Dès son entrée dans le village, elle sentit le silence qui régnait. Étonnée qu'il n'y eût personne pour l'accueillir alors qu'elle avait annoncé sa venue, elle appela. Mais elle n'eût aucune réponse. Au détour d'un chemin, elle trébucha et se cassa la figure. Furieuse, elle revint sur ses pas et remarqua une corne qui dépassait du sol. En tirant dessus, la chèvre bégueta, la hyène ricana, puis la chèvre chargea, mais la hyène la dévora.

Cette dernière continua son chemin, contente que la visite commençât aussi bien. Elle continua à appeler et passa devant un tas de foin. À l'intérieur, le veau la sentit venir. Il eut tellement peur qu'il chuchota à sa mère :

– Maman, maman, j'ai envie de péter.

La vache paniquée lui souffla :

– D'accord, d'accord, mais vas-y doucement, discrètement.

Le veau qui s'était retenu pendant un bon bout de temps et, content de pouvoir soulager ses maux de ventre, péta tellement fort que le tas de foin s'éparpilla. Tranquille, la hyène les salua, la vache beugla, la hyène ricana, le veau péta, la hyène les dévora.

Elle eut très soif et partit à la recherche d'un point d'eau. C'est là,

au pied d'un *neem* (margousier) qu'elle vit un canari. Elle s'approcha, ouvrit le gobelet trouva la famille souris. Il y eut des couinements, puis des ricanements et enfin plus rien.

– Décidément, il fait vraiment bon vivre dans ce village. J'espère que l'eau de ce canari est fraîche. Tiens, un chien !

Et le chien aboya, attaqua, bondit et finit dans l'estomac de la hyène qui se fatigua vite. Elle aperçut une hutte et décida de s'y reposer. À peine la porte fût-elle ouverte, que deux coups de sabots la propulsèrent dehors. Elle perdit connaissance.

La hyène reprit ses esprits au pied d'un arbre et vit un animal qu'elle n'avait jamais vu.

– Qui es-tu ?

– Dieu ! répondit le dromadaire.

– Si tu es vraiment Dieu, fais-moi la pluie.

Le dromadaire lâcha d'énormes jets d'urine et la hyène courut s'abriter dans la hutte. Elle reçut deux autres coups de sabots qui lui brisèrent les pattes arrière. Elle s'enfuit tant bien que mal sans demander son reste et promit de revenir en meute.

Depuis ce jour, les animaux de ce village cherchent protection chez les hommes.



Le voyage d'El hadj bouc

Il était un bouc qui se réveilla un matin et décida de partir au pèlerinage à La Mecque, car, se dit-il : « Le lièvre y est allé, le renard y est allé et même cette idiote de hyène y est allée. Et pourquoi pas moi ? »

Il ne prit pour seul bagage que sa gourde qu'il remplit de miel.

Le bouc prit le chemin de La Mecque très tôt, car, dit-il, la route est longue. S'ensuivit alors une petite marche de plusieurs heures. Soudain, dans un virage, il se retrouva nez à nez avec la hyène. Tout de suite, cette dernière se mit à saliver :

– La chance est avec moi aujourd'hui ! À peine sortie de chez moi le ventre vide et que vois-je ? Un bouc bien dodu que je vais loger dans mon estomac.

Le bouc, sentant son heure venir, se mit à courir pour sauver sa peau. La hyène le pourchassa. Au tournant d'un bosquet, le bouc aperçut une tanière et s'y engouffra. Mais il eut à peine le temps d'une expiration que la hyène se jeta sur lui. La lutte qui s'ensuivit réveilla le résident de la tanière. Lorsque les deux protagonistes virent des yeux jaunes les fixer dans le noir, leur sang ne fit qu'un tour. La hyène lâcha le bouc et se mit à sangloter tout en s'urinant dessus. Le bouc se mit à prier, quand un rugissement les arrêta net :

– Comment osez-vous déranger mon sommeil ? Qui vous a permis d'entrer dans ma tanière ? Vous ne savez pas que quand je suis malade, même mes propres enfants n'osent pas m'approcher ?

– Juste... justement Votre Majesté, répondit le bouc : je suis guérisseur et j'ai entendu dire que vous êtes malade. Alors très tôt ce matin, j'ai pris le chemin pour venir vous proposer mes soins. C'est alors que la hyène que vous voyez là s'est mise à me pourchasser pour me dévorer.

– Quoi ? Mais tu n'es qu'un menteur, rétorqua la hyène. Il n'est pas guérisseur, ô grand lion. Il partait à La Mecque.

– Tu m'aurais menti ? grogna le lion de plus en plus furieux.

Le bouc s'empessa de décrocher sa gourde :

– Voici le remède, ô grand lion.

– Hum, et avec quoi faut-il le prendre ?

L'instinct de survie du bouc s'occupa du reste :

– Je suis vraiment très embarrassé, mais... avec la peau du cul

d'une hyène vivante.

Cette dernière comprenant que la situation tournait en sa défaveur s'empessa de dire :

– Ah, mais si ce n'est qu'une hyène, il n'y a pas de problème ! Il y a toute une meute là-bas sur la colline, je vous en ramène une tout de suite.

– Je suis désolé, grand lion, mais... le remède ne marche que si c'est fait avec la hyène la plus proche de vous, dit le bouc en secouant la tête et en prenant un air désolé.

Le lion regarda la hyène et lui tendit sa patte. La hyène, gémit, tâta la partie la moins douloureuse de son derrière, arracha un bout de peau en gémissant et le lança vers le lion. Ce dernier le ramassa, le donna au bouc qui le trempa dans du miel. Il le rendit au lion en lui précisant :

– Il faut bien le mâcher, Majesté.

Le lion mangea la peau enrobée de miel et la trouva bonne, excellente même. Alors il demanda au bouc :

– Dis-moi bouc, ce remède, on ne le prend qu'une seule fois ?

– No-o-o-on, Majesté ! Bien au contraire. Plus on le mange, mieux on se sent.

– Alors hyène ! Qu'attends-tu pour me donner de ta peau ? Que je te l'arrache moi-même ?

La hyène, tremblante, se mit à pleurer, à rechigner, mais donna quand même un peu de la peau de son derrière. Au bout de cinq autres demandes, elle prit son courage à quatre pattes et détala. Le lion la pourchassa en disant au bouc :

– Toi, tu ne bouge pas d'ici !

Il attendit : pas de lion ni de hyène en vue. Alors il ramassa ses affaires et décida de renoncer à son pèlerinage. Il prit le chemin du retour.

Au détour d'un chemin, il se retrouva nez à nez avec la hyène. Cette dernière ricana :



– Tiens, tiens, tiens. Mais qui vois-je là ? Le bouc en personne ! Tu as vraiment cru que je n'arriverais pas à semer le lion ? Un lion malade ? Bouc, tu me sous-estimes à ce point ? Tu sais de toute manière qu'à partir de maintenant, tu es feu le bouc. Donc monte dans cet arbre, casse les branches avec lesquelles je vais te griller. Tu as de la chance. Ce n'est pas à tout le monde que je laisse ce choix.

Le bouc prit son temps mais finit par monter dans l'arbre. Tout en cassant des branches, il se mit à réfléchir, puis tout à coup il cria :

– Hein ? Oui ! oui ! oui !

– Mais à qui parles-tu ?

– Aux hommes que j'aperçois là-bas. Ils me demandent si je n'ai pas vu une hyène au cul pelé.

– Dis que je ne suis pas là, chuchota la hyène apeurée.

– Elle me dit de dire qu'elle n'est pas là ! s'écria le bouc.

La hyène s'enfuit sans demander son reste. Le bouc descendit de son arbre et, à partir de ce jour-là, il surveilla toujours ses arrières.

La pie et la tourterelle

Au royaume des oiseaux ce jour-là, c'était l'effervescence car Karuna, le prince héritier des oiseaux, avait décidé enfin de se marier. Il choisirait sa femme parmi les femelles oiseaux qui viendraient pour la fête. Pour cela, il avait convié tous les oiseaux de son royaume et de ceux aux alentours. Chacun sortit sa plus belle parure et se fit beau pour la fête.

Mais la tourterelle ne pouvait participer car ses petits venaient d'éclore. Elle reçut la visite de la pie qui lui demanda de lui prêter son beau et fin bec pour la fête.

– Je te le rendrai dès que la fête sera finie, jura-t-elle. Je te laisserai le mien. Je reviens dans trois jours.

La tourterelle détacha son bec à contrecœur et le donna à la pie qui fit de même. Sans tarder, car la route était longue, la pie vissa le bec fin et élégant de la tourterelle et s'envola en direction du palais de Karuna, le prince des oiseaux.

La tourterelle ne prit pas la peine de mettre le bec de la pie jusqu'au moment où ses oisillons commencèrent à réclamer la becquée. Là, elle se rendit compte que le bec de la pie ne lui allait pas. Il était trop grand, il ne tenait pas. Pour elle, manger devint un calvaire. Elle pouvait à peine serrer le bec pour attraper des graines.



Pour la pie, ce fut une renaissance. Personne ne la reconnut avec son bec si fin. Elle devint moins bavarde et sa voix devint douce et chantante.

Au palais de Karuna, la parade des oiseaux commença. Les oiseaux à belle voix rivalisaient avec ceux à beau plumage.

Quand soudain dans le ciel, on entendit un chant jusque-là inconnu. Une voix exceptionnelle. Les piailllements cessèrent, Karuna, le prince des oiseaux, se redressa. Apparut alors dans le bleu du ciel un oiseau de noir et blanc vêtu, orné de beaux reflets verts et violets sur les ailes et la queue. Personne ne reconnut la pie.

Elle se posa délicatement et se dirigea vers le prince. Puis elle le

salua. Karuna vint à sa rencontre et l'invita à s'installer à ses côtés. Les oiseaux surent alors qui serait la princesse. La fête reprit de plus belle et dura toute une semaine.

Le temps passa, la tourterelle n'avait plus de nouvelles. Elle s'affaiblissait, ses petits aussi. Ils avaient faim, mais elle ne pouvait plus les nourrir. Elle décida alors d'aller à la recherche de la pie afin de récupérer son bec. Elle s'envola le lendemain et alla chanter de village en village :

*Masu garin na na
Masu garin na na kwanan ku,
Barkammu da wayéwa
Ina né guidan karuna
Dan sarkin tsuntsayé
Wata suda ta ari bakina
Daga bikin kwana uku
Hal wata da watanni
Banna tchi banna cha
Na dauki kuda day lak
Saï na rarraba ma 'ya'ya na.
Habitants de ce village,
Habitants de ce village, bonjour
En espérant que vous avez passé
une bonne nuit
Où se trouve le palais de Karuna
Le prince des oiseaux ?
Une pie a emprunté mon bec
Elle m'a dit qu'elle partait pour trois jours
Voici des mois que je n'ai plus de nouvelles
Je ne mange ni ne bois
Je ne peux picorer qu'une seule graine par jour
Et c'est à mes enfants que je la donne.*

– Continue ton chemin, tu n'es pas loin, lui répondaient les habitants.

Et elle continuait. Elle mit des jours à arriver au palais. Lorsque la pie la vit, elle ne la laissa même pas s'exprimer.

– Va-t'en, lui dit-elle. Avec un bec aussi laid et une voix aussi jacassante, tu vas me porter malheur.

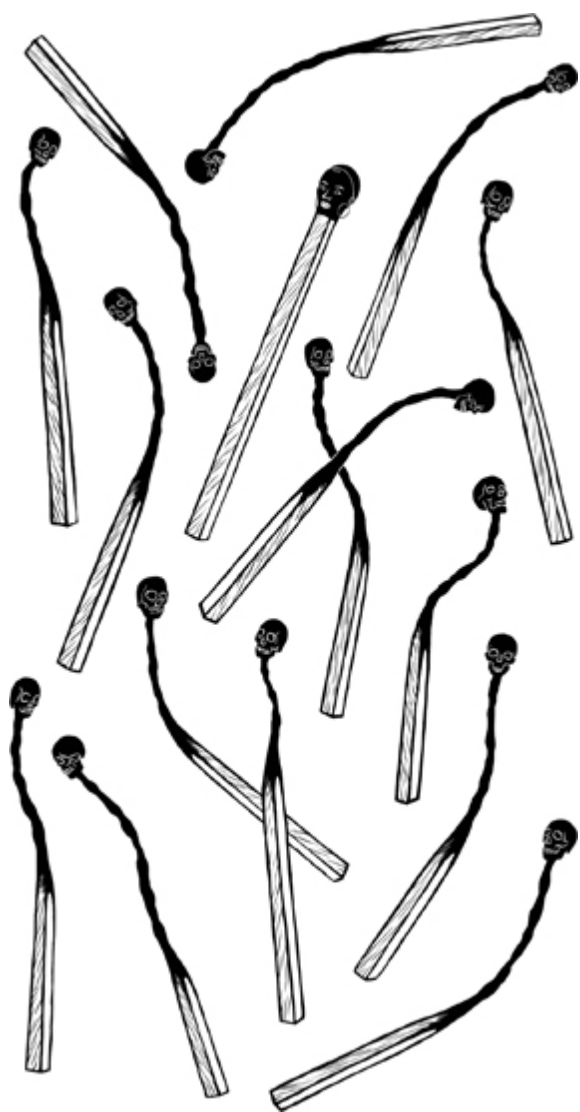
La tourterelle fut chassée du palais. Mais tous les soirs, elle se posait sur la fenêtre de la chambre nuptiale et elle chantait :

Masu garin na na

*Masu garin na na kwanan ku,
Barkammu da wayéwa
Ina né guidan karuna
Dan sarkin tsuntsayé
Wata suda ta ari bakina
Daga bikin kwana uku
Hal wata da watanni
Banna tchi banna cha
Na dauki kuda day lak
Sai na rarraba ma 'ya'ya na*

Au début, le prince chassait la tourterelle. Puis petit à petit, il se laissait bercer par sa chanson. Un jour il l'appela en l'absence de sa femme et lui demanda de lui raconter toute son histoire. Ce qu'elle fit. Karuna décida alors de vérifier la récit de la tourterelle et de lui rendre justice.

Un soir, il convainquit la pie d'enlever son bec pour la nuit, ce qu'elle avait toujours refusé de faire. Puis tard dans la nuit, lorsque la tourterelle vint à sa fenêtre, il lui prit son bec et, à la place, lui mit celui de sa femme. Ça lui alla comme un gant. Le prince fit de même pour sa femme. Ça lui alla comme gant. Et là il reconnut la pie. Le lendemain matin, la pie se réveilla plus bavarde que jamais. Elle fut punie pour son imposture. Le prince épousa alors la douce tourterelle qui retrouva son appétit et qui depuis ce jour, roucoula de bonheur.



Le roi qui tuait ses femmes

On racontait chez les Haoussa qu'il y avait un roi, un roi à qui nul ne pouvait refuser ce qu'il demandait de peur d'être tué. Ce roi avait une réputation macabre, car chaque fois qu'il épousait une femme, le lendemain de la nuit de noces, il la faisait égorger. Il n'aimait pas les femmes, il les désirait. Une fois qu'il avait ce qu'il voulait, aucun autre homme ne pouvait les posséder. Tout le monde connaissait ce roi. Ce roi tua tellement de jeunes filles dans le royaume qu'elles commençaient à se faire rares.

Un jour, il fit appeler son griot et lui dit :

– Mon griot, j'ai vu quelque chose chez toi que je convoite.

– Tout ce qui m'appartient t'appartient aussi, ô grand roi. Dis et tes désirs seront des ordres.

– J'ai vu ta fille et je voudrai l'épouser. Mais tu sais comme je suis. Tu sais ce qui attend ta fille.

– Moi, je ne suis que ton griot, grand roi. Comment puis-je m'opposer à ta parole ?

Le griot rentra chez lui et se mit à réfléchir. Mais il ne trouva pas de solution. Il appela celle qui était concernée, sa fille, et lui dit :

– Ma fille, j'ai quelque chose à te dire. Pardonne-moi, mais notre roi t'a vue et il veut t'épouser. Tu sais ce que cela signifie.

– Père, lui répondit sa fille. J'épouserai mon roi, si tel est son désir.

Au bout de quelques jours, le mariage fut célébré. Le soir venu, dans la chambre nuptiale, le roi dit à sa femme :

– Comme mes précédentes femmes, tu as une seule nuit à vivre. Est-ce que tu as un dernier souhait ?

– J'ai une petite faveur à vous demander. Ma mère, avant de mourir m'a confié un secret qu'elle m'a fait promettre de révéler un jour à ma petite sœur. J'aimerais juste avoir le temps de lui confier ce secret.

– Prends tout le temps qu'il faudra pour ça. Je te promets que je ne te tuerai pas avant.

Le lendemain soir, le roi dit à sa femme :

– C'est l'heure.

– Mais mon roi, tu m'as promis de me laisser le temps de révéler mon secret à ma sœur.

– Tu as eu toute la journée d’aujourd’hui pour ça, non ?

– C’est que le secret est tellement long que je n’ai pas fini de le lui raconter.

Le roi n’était pas très jeune. Le temps passa, sa femme n’avait toujours pas fini de confier son secret à sa sœur. Il vieillit, sa femme continua à raconter le secret. Il mourut, sa femme finit de raconter son secret.

Les deux frères

Il était une fois une jeune fille qui tomba enceinte. N'ayant pas de mari, elle préféra s'en aller, car elle était rejetée par sa famille ainsi que par tout le village. Lorsque son ventre fut rond, elle remarqua qu'il n'était pas pointu mais large. Elle sut qu'elle allait avoir un garçon. Elle décida de l'appeler Bohary. Elle partit un jour dans la forêt, préférant élever son enfant loin de ses semblables. Elle prit la décision de mettre son enfant au monde là où il n'y aurait pas de mouches pour l'importuner.

Alors elle marcha, marcha. Chaque fois qu'elle s'arrêtait à un endroit, elle entendait les bourdonnements et elle continuait son chemin. Ainsi le temps passa, sa grossesse vint à terme et elle n'avait toujours pas trouvé d'endroit où mettre Bohary au monde. Lorsque ses premières contractions arrivèrent, elle se traîna en gémissant jusqu'à une clairière où elle s'agrippa de toutes ses forces à une branche. Mais la jeune femme voulait continuer pour trouver un endroit digne d'accueillir son enfant. Soudain, la poche des eaux se rompit et le travail commença. C'est là qu'elle remarqua qu'aucune mouche ne bourdonnait. Rassurée, elle se mit à l'aise et aida Bohary à faire son entrée dans le monde.

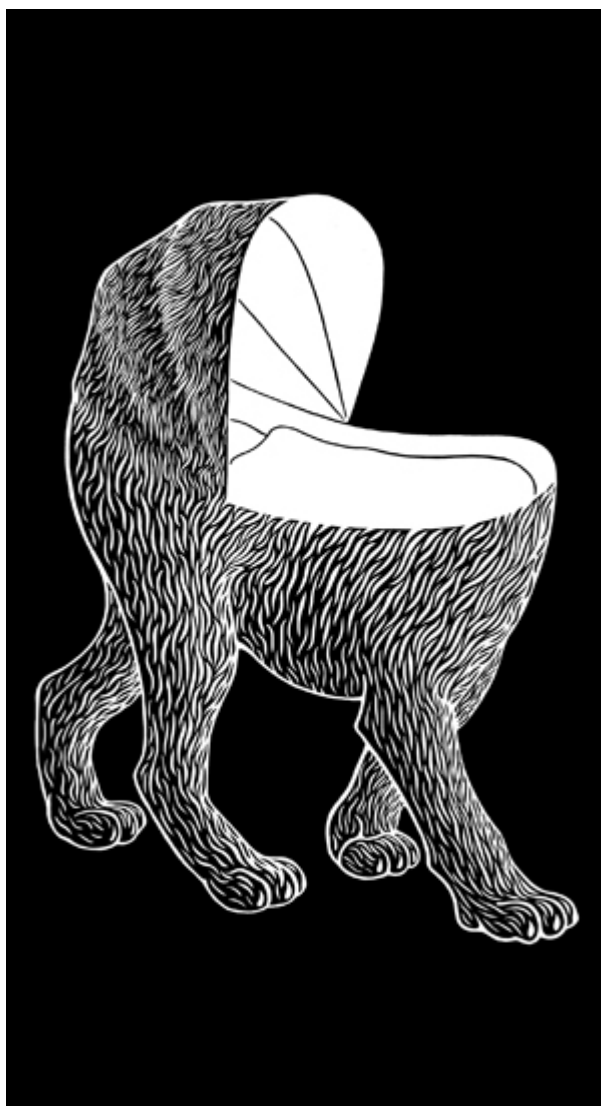
Pas très loin de là, à l'abri dans une tanière, une lionne était aussi en plein travail. L'histoire dit que les deux petits vinrent au monde en même temps.

Comme il fallait du lait pour les deux bébés, tous les matins, leurs mères partaient chercher de quoi se nourrir. La mère humaine cueillait des fruits propices à la montée de lait, tandis que la mère lionne chassait des animaux à chair tendre. Avant de partir, la mère de Bohary le cachait sous des feuilles d'arbre fraîches.

Ce fut ainsi pendant une année entière sans que les deux mères se croisent. Mais ce ne fut pas le cas de leurs petits. Dès que Bohary apprit à marcher, il s'aventura autour de son campement. De même pour le lionceau. Ils finirent par se rencontrer. Ils devinrent les meilleurs amis du monde. Chaque fois que leurs mères partaient, ils se retrouvaient pour jouer. Ils devinrent inséparables. Les années passèrent, la sécheresse arriva, les arbres desséchèrent. Dans la savane il n'y avait qu'un point d'eau où tous les animaux venaient s'abreuver.

Un beau jour, ce qui devait arriver arriva. La mère de Bohary se retrouva face à face avec la lionne. Cette dernière la dévora ; elle

garda un bras qu'elle ramena à son fils le soir. Ce dernier s'était déjà endormi. Le lendemain matin, lorsque Bohary retrouva son ami pour jouer, il lui dit qu'il avait faim car sa mère n'était pas rentrée et que lui n'avait pas mangé depuis la veille.



– Ne t'inquiète pas, lui dit le lionceau, ma mère m'a rapporté un repas que je n'ai pas mangé hier. Je le partage volontiers avec toi.

Et le lionceau d'aller au fond de la tanière et de revenir avec le bras de la mère de son ami. Bohary s'effondra en pleurs et dit au lion :

– À partir d'aujourd'hui, notre amitié s'arrête là. Je ne suis plus ton ami.

– Mais pourquoi donc ? interrogea le lionceau étonné. Moi je n'ai aucun ami à part toi. Ne m'abandonne pas, Bohary.

– Ne vois-tu donc pas que ta mère a tué la mienne ?

– Pour te montrer à quel point tu m'es cher, je vengerai ta mère.

À partir de cet instant, tous les soirs lorsque la lionne revenait de chasse, son fils lui posait toujours la même question :

– Mère, pour un lionceau, quelles sont les épreuves à passer pour devenir un grand lion ?

– Tu as encore du temps, mon enfant. Le jour où tu me bousculeras et que je perdrai l'équilibre, c'est que tu es sur la bonne voie. Et le jour où tu me bousculeras et que je tomberai à la renverse, tu seras un grand mâle.

Tous les jours, le lionceau bousculait sa mère et tous les jours, il tombait à la renverse. Sa mère, amusée, le laissait faire. Cela devint un rituel. Les années passèrent, le lionceau devint un grand et beau mâle à la crinière chatoyante.

Ce soir-là, lorsque sa mère revint de la chasse, il prit son élan et la bouscula. Elle tomba à la renverse. Il la tua. Puis il rejoignit son ami Bohary et ils devinrent inséparables. Au bout de quelques années, chacun décida d'accompagner l'autre à la recherche de ses semblables, sentant le besoin de fonder une famille. Ils se mirent en route.

Un jour, ils entendirent un brouhaha et aperçurent un village. Bohary envoya le lion au puits tandis qu'il se dirigeait vers le village. Lorsque les femmes arrivèrent au puits, elles virent le lion qui se rafraîchissait. Elles jetèrent jarres, sandales, et pagnes et rentrèrent au village en criant : « Au lion ! »

Le roi rassembla les chasseurs du village, mais personne n'osa y aller. Le roi, excédé, annonça qu'il donnerait sa fille en mariage à quiconque débarrassera le village de ce lion. Alors les plus courageux prirent des armes et se dirigèrent vers le puits. Lorsque Bohary arriva au village et demanda ce qui se passait, on lui raconta.

Le jeune homme dit au roi :

– Il ne faut pas avoir peur. Les animaux nous comprennent. Je vais vous le montrer.

Tous les habitants du village, intrigués, escortèrent le jeune homme. Bohary s'approcha du lion et de sa main lui fit signe de prendre la direction de la brousse. Ce qu'il fit.

Le roi s'approcha de Bohary et lui dit :

– Avant ton arrivée, j'avais promis de donner ma fille en mariage à quiconque nous débarrassera de ce lion. Tu viens de le faire. Même si tu es étranger, je t'accorde la main de ma fille à condition de rester dans notre village.

La fille était tellement belle qu'il en tomba éperdument amoureux.

Alors il décida de rester. Il confia le secret de son amitié avec le lion et, de temps en temps, le lion venait lui rendre visite. Lorsque Bohary eut des enfants, il consacra moins de temps à son ami le lion. Ce dernier, se sentant indésirable, décida de ne plus revenir. Quant à Bohary, il oublia le lion. Tout simplement.

Le pou

Cette année-là, les pluies se faisaient rares. Les hommes et les animaux avaient soif.

Il était une fois dans un village à la lisière de la savane, une femme. Une femme avec plein de poux sur la tête. Quand elle dormait, elle se grattait. Quand elle mangeait, elle se grattait. Quand elle marchait, elle se grattait. Un matin, elle décida d'aller puiser de l'eau à l'unique puits du village qui ne s'était pas asséché. Arrivée au puits, elle se mit à se gratter et un pou tomba dans le puits. Il but tellement d'eau qu'il devint énorme ! Il devint tellement gros qu'il resta coincé dans le puits.

Au même moment dans la savane, le roi lion se réveilla de mauvaise humeur. Il avait soif, mais les rivières, les mares et les marigots s'étaient asséchés. Alors il rassembla tous les animaux au pied de l'arbre à palabre et leur dit :

– J'ai soif. Quand j'ai soif, je suis de mauvaise humeur. Si je suis de mauvaise humeur, ce n'est pas bon pour vous. Alors vous avez intérêt à aller jusqu'au puits du village des hommes et me ramener de quoi calmer ma soif. Y a-t-il un volontaire parmi vous ? Je lui prêterai mon cheval.

Silence absolu. Les animaux avaient peur. La hyène, la première, se proposa :

– M..m..moi, je... je peux y aller.

– Ah non ! Surtout pas toi, répondit le lièvre. Tu es tellement bête et gourmande que tu es capable de t'arrêter en chemin pour manger quelqu'un.

Puis le lièvre regarda le lion d'un air malin et lui dit :

– Quant à moi, sire, je suis rusé et rapide. Je peux y aller et vite revenir. Surtout si je suis à cheval.

– Alors vas-y. Et tu as intérêt à faire vite ! menaça le lion.

Le lièvre enfourcha le beau cheval du roi et galopa par-ci, sauta par-là. Le voilà arrivé au puits. Le pou qui restait coincé dedans le vit venir et entonna une chanson :

Maraba maraba da zomo ya zo

Zomo ya zaka diba ruwa da dokin sarki

Idin-da-didi-idin-daddam

Idin-da-didi-idin-daddam

*Bienvenue à toi, ô lièvre.
Toi qui es venu chercher de l'eau
sur le cheval du roi.*

Le lièvre trouva la chanson tellement belle qu'il oublia le roi lion et sa soif, la savane et le cheval. Il se mit à danser, tourner, sautiller autour du puits.

Dans la savane, tout le monde l'attendait. Cela faisait des heures que le lièvre aurait dû être de retour, mais il n'était toujours pas là. Le lion, furieux, se mit à rugir. Les animaux se mirent à trembler. Tout le monde eut peur. La hyène, pour sauver la situation, se proposa une fois de plus :



– M..m..moi, j'avais dit que je pouvais y aller.

Pour intimider la hyène le lion lança un rugissement si puissant qu'elle se mit à uriner de peur.

– Alors vas-y. Attrape-moi le lièvre par ses grandes oreilles et

ramène-le-moi ici à mes pieds.

Et la hyène partit. Elle courut, elle trébucha. Elle trébucha, elle courut.

Arrivée au puits, elle trouva le lièvre en train de danser, danser, danser. Il ne vit pas la hyène qui lui parlait. Il ne l'entendit même pas.

Le pou vit aussi venir la hyène. Il se remit à chanter :

Maraba maraba da kura ta zo

Kura ta zaka bin zomo

Zomo ya zaka diba ruwa da dokin sarki

Idin-da-didi-idin-daddam

Idin-da-didi-idin-daddam

La hyène fut aussi ensorcelée que le lièvre par la chanson. Elle oublia pourquoi elle était là. Elle se mit à danser, danser, danser.

Dans la savane le lion attendit. Mais pas de hyène, ni de lièvre en vue. Donc pas d'eau à l'horizon.

Le lion était tellement furieux qu'il décida d'aller lui-même au puits pour voir ce qui se passait.

Mais à son arrivée, le pou chanta, le lion oublia sa soif et sa mauvaise humeur ; il se mit à danser derrière la hyène. Les animaux restés dans la savane étaient inquiets. Même le roi n'était pas rentré. Alors l'âne, qui n'était pas encore un animal domestique, décida d'aller voir ce qui se passait.

Au puits, il aperçut le lion danser derrière la hyène, la hyène danser derrière le lièvre, le lièvre danser autour du puits. Il s'approcha et entendit une voix chanter et appelant son nom.

Il se boucha les oreilles, s'approcha du puits, et là, il vit l'énorme pou. L'âne décida de vite dégager le pou du puits. Il essaya tout ce qui était possible pour l'en sortir, mais il n'y arriva pas : les coups de sabots, les coups de dents, rien n'avait marché. Il se souvint alors qu'il avait une arme secrète que lui avaient léguée ses ancêtres. Cette arme, c'était le pet.

Il tourna ses fesses vers le puits, souleva sa queue, et péta tellement fort que le lion, le lièvre et la hyène s'évanouirent. Ça empestait tellement que le pou arrêta de chanter. Il se boucha le nez et par manque d'air se mit à enfler, enfler, puis explosa !

L'odeur monta jusqu'au ciel. Les nuages étaient si paniqués qu'ils se mirent tous à s'agiter. Ça puait tellement qu'ils devinrent gris de colère. La tempête se leva ! D'énormes gouttes de pluie tombèrent. Il plut pendant toute la nuit. Lorsque la pluie s'arrêta, le puits était à nouveau plein d'eau.

Dans la savane, rivières, mares et marigots se remplirent. Le lion,

le lièvre et la hyène rentrèrent car ils n'avaient plus besoin de s'attarder chez les hommes. L'âne quant à lui décida de rester dans ce village pour leur rendre service. Mais en réalité, les animaux sauvages eurent peur de lui et le rejetèrent. Voilà pourquoi l'âne est devenu un animal domestique.

Aouta

Il était un petit garçon nommé Aouta. Il passait la plupart de son temps à provoquer des catastrophes. Aouta avait une grande sœur. Les deux étaient orphelins. Avant la mort de ses parents, la grande sœur leur avait fait une promesse : celle de s'occuper tout le temps de son frère et surtout de ne pas le laisser pleurer. Leurs parents laissèrent un héritage conséquent aux deux enfants : des terres fécondes, un grenier rempli de nourriture et un troupeau de vaches. La journée, la jeune fille travaillait au champ. Le soir elle préparait le repas et le lendemain très tôt, elle allait traire les vaches pour le petit déjeuner de son frère.

Un jour, se sentant triste tout à coup, Aouta se mit à pleurer.

– Ne pleure pas, Aouta. Sèche tes larmes et dis-moi ce qui te chagrine, dit la grande sœur.

– J'ai envie de mettre le feu au champ, répondit l'enfant le plus naturellement possible.

– Tu es devenu fou ? Il n'en est pas question, dit la sœur. Ce n'est pas un jeu et puis le maïs que j'ai planté va commencer à sortir ses épis.

Aouta se remit à pleurer. Il pleura tellement que sa sœur se souvint de la promesse faite à ses parents : ne pas le laisser pleurer. Alors elle lui dit :

– Si ça peut sécher tes larmes, vas-y !

Tout heureux de pouvoir mettre le feu, Aouta brûla tout le champ. Il n'en resta plus rien.

Le lendemain matin, comme d'habitude, la jeune fille alla traire les vaches et il la suivit. Soudain, il se mit à pleurnicher.

– Qu'est-ce qui t'arrive encore ? questionna la sœur.

– Je veux tuer toutes les vaches, lui répondit-il.

– Et qui nous donnera du lait et de la viande ? Avec le grenier, ce sont nos seules ressources. Tu veux tout dilapider par caprice ? Allons, Aouta, oublie ça.

Il pleura si fort qu'elle le laissa tuer toutes les vaches, sauf une que sa sœur réussit à cacher dans les hautes herbes. Et tous les matins comme d'habitude, elle lui ramena du lait. Chaque fois il demandait :

– Où est-ce que tu trouves ce lait ?

Elle ne lui répondait pas. Alors un matin, croyant qu'il dormait

encore, elle partit traire la vache. Il la suivit. Une fois qu'elle retourna à la maison, il tua la vache. Le lendemain, elle retrouva son cadavre. Mais de peur qu'il ne pleurât, elle ne le gronda pas.

Pendant un bon moment son envie destructrice lui passa. Un jour, sa grande sœur lui demanda d'aller chercher du mil dans le grenier. Lorsqu'il lui ramena la calebasse remplie, il se mit à pleurer.

– Cette fois-ci, qu'est-ce que tu veux brûler ? lui demanda-t-elle en plaisantant.

– Le grenier, lui dit-il avec un air si innocent.

La jeune fille blêmit de peur.

– Ne fais pas ça, c'est notre dernière réserve. On n'aura plus rien à manger.

Mais Aouta avait déjà mit le feu au grenier. Comble de malchance, avec le vent, il brûla le village. Le chef les bannit.

– Si jamais je vous revois dans ce village, hurla-t-il, je vous pends !

Ils décidèrent alors de partir loin et de commencer une nouvelle vie. Ils prirent donc la route et marchèrent. Ils arrivèrent dans une forêt dense traversée par un fleuve. Mais il n'y avait rien pour aller sur l'autre rive. Ni pirogue, ni tronc d'arbre. Surtout, ils ne pouvaient aller à la nage, car ils apercevaient d'énormes crocodiles qui les guettaient déjà.

La grande sœur d'Aouta leva la tête au ciel et juste à ce moment-là, elle vit passer un aigle. Elle l'appela avec de grands signes de bras et l'oiseau se posa aux pieds des deux enfants.

– Aide-nous, le supplia la jeune fille. Ce fleuve grouille de crocodiles, on ne peut pas nager.

L'oiseau tourna sa tête d'un côté puis de l'autre, scrutant bien les enfants. Après une longue hésitation il accepta.

– À une seule condition : lorsque vous serez sur mon dos, à la moindre incartade, je vous largue à l'eau.

Et l'oiseau, majestueusement, posa sa tête au sol. Les deux enfants escaladèrent son cou et allèrent se poser sur son dos, bien calés entre les deux ailes.

L'aigle battit des ailes, souleva un nuage de poussière et s'envola dans les airs. Les deux enfants étaient aux anges. Mais pas pour longtemps car très vite, Aouta s'ennuya. Alors il se mit à pleurnicher.

– Ce n'est pas le moment, Aouta. Qu'est-ce que tu veux ?

– Arracher les belles plumes de l'oiseau.

Elle refusa et le gronda. Il se mit à pleurer, à appeler ses parents tellement fort que la jeune fille désespérée le laissa faire. Tout content, l'enfant tâta le derrière de l'aigle et le pinça si fort qu'il lança un cri strident avant de se pencher et de les lâcher à l'eau.

Les enfants tombèrent, tombèrent. Avant même de toucher la

surface de l'eau, les crocodiles affluèrent vers leur futur festin. Mais Aouta sortit un couteau de sa chaussure, plongea et tua des milliers de crocodiles en un temps record. Lorsqu'ils atteignirent la rive, sains et saufs, la grande sœur se rendit compte que Aouta n'était pas un enfant ordinaire. Alors, sans un mot, ils continuèrent leur chemin et arrivèrent dans un village où une femme accepta de les héberger pour la nuit. En début d'après-midi, elle les invita à aller se coucher.



– Merci, mais nous ne faisons pas la sieste d'habitude.

– Mais ce n'est pas pour la sieste, jeune fille, c'est pour la nuit. Car ici, en début d'après-midi, un monstre appelé Dodo fait irruption et mange tous ceux qu'il trouve sur son chemin. C'est pour ça que tout le monde se met au lit aussi tôt.

– Alors moi, je dormirai dehors, dit calmement Aouta.

Sa sœur ne l'en empêcha pas, la femme non plus.

Il sortit donc de la maison et s'allongea au pied d'un arbre. Au bout d'une longue heure d'attente, il entendit le sol bouger sous ses pieds, puis des pas de géant.

Dodo sentit l'odeur de chair humaine. Il sut qu'un étranger venait d'arriver, car jusque-là, personne n'avait osé l'affronter. Alors il chanta :

*Wayya ni,
A garin na na
Wayya ni
Ni dodo ?
Qui ose ? Dans cette ville,
qui ose m'affronter, moi Dodo ?*

Une voix d'enfant lui répondit :

*Nay ya kai
A garin na na
Nay ya kai
Ni Aouta
Moi je t'affronte.
Dans cette ville, moi je t'affronte,
moi Aouta.*

Dodo s'énerva. Ses yeux sortirent de leurs orbites, ses narines se dilatèrent, son souffle était aussi brûlant qu'un soleil de midi en plein Sahara.

Aouta ne bougea pas. Il regarda le monstre s'avancer vers lui. Puis Dodo se mit face à lui et rechanta :

*Wayya ni,
A garin na na
Wayya ni
Ni dodo ?*

Aouta lui répondit :

*Nay ya kai
A garin na na
Nay ya kai
Ni Aouta.*

– Écoute, toi, la chose. Tu ne sais pas qui je suis. Tu as intérêt à

quitter ce village vite avant que je m'énerve !

Dodo éclata de rire, ce qui fit trembler la terre :

– C'est toi qui ne sais pas qui je suis. Tu vas disparaître dans mon estomac ici et maintenant !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Aouta se retrouva dans l'estomac de Dodo. Il n'y resta pas une minute car il ressortit par le derrière du monstre.

À son tour Aouta avala Dodo. Dodo ressortit par le derrière d'Aouta. Ils s'avalèrent à tour de rôle jusqu'à ce que Dodo décide de s'asseoir. Il se boucha le derrière et, Aouta, de peur d'étouffer, sortit son couteau, éventra Dodo et ressortit avant que ce dernier ne s'effondre raide mort.

L'enfant coupa la minuscule queue de Dodo et la mit dans sa poche avant de retourner se coucher. Le lendemain matin, les habitants paniquèrent d'abord à la vue du monstre, croyant qu'il dormait. Puis ils laissèrent éclater leur joie lorsqu'ils se rendirent compte que Dodo était mort. Arriva alors Aouta qui dit à tout le monde que c'était lui qui avait tué le monstre.

Les habitants se moquèrent de lui, le tournèrent en ridicule.

– Toi ? disaient-ils. Petit, dégage et laisse parler les adultes.

Le roi annonça que, étant vieux et n'ayant pas d'héritier, il laisserait son trône au tueur du monstre.

Tous les hommes s'avancèrent. C'est là qu'Aouta leur fit remarquer qu'il manquait la queue du monstre.

– Celui qui détient la queue du monstre en est le tueur, dit l'enfant.

Tous les hommes allèrent chercher des queues d'animaux, d'autres de vieilles ficelles, mais personne ne trouva la vraie queue de Dodo. Jusqu'à ce qu'Aouta fouille dans sa poche et la sorte au vu de tout le monde.

Avec le temps, d'enfant gâté il devint un jeune roi juste dont le courage traversa les frontières.

Pourquoi faut-il toujours séparer les bagarreurs

Il était un homme qui avait une petite ferme. Il y élevait un chien, un coq, un bouc, un cheval et un buffle. Un jour, un jeune garçon vint lui annoncer que son meilleur ami qui habitait à trois jours de galop de là avait besoin de lui.

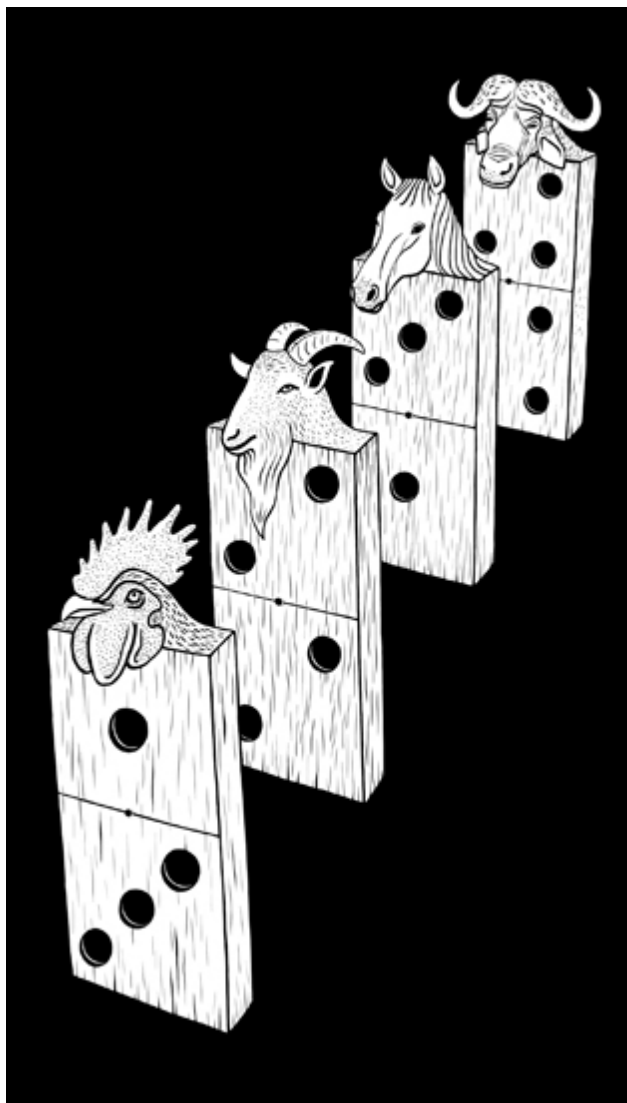
Sans plus tarder, il fit ses bagages, prit sa gourde d'eau. Avant de partir, l'homme appela son chien et lui dit :

– Je te confie une mission : je pars en voyage, je vais m'absenter quelques jours. Tout dépend de l'état de santé de mon cher ami. En mon absence, veille sur ma vieille mère qui dort dans sa chambre. Elle a besoin de se reposer. Ne laisse personne la déranger.

Le chien secoua la queue et aboya joyeusement. Son maître lui gratouilla le cou et partit.

Le chien resta à la même place pendant deux jours sans manger ni boire. Ce qui lui importait, c'était d'accomplir pleinement et fièrement sa mission et de veiller au bien-être de la mère de son maître.

Ce jour-là, il entendit du bruit derrière la chambre. Comme son maître lui avait dit de ne pas bouger, il appela le coq qui passait par là et lui demanda :



– Coq, s’il te plaît, mon ami, j’ai un service à te demander. J’entends du bruit derrière la case, peux-tu aller voir ce que c’est ?

Le coq s’emporta :

– Quoi ? Tu m’as bien regardé ? Comment oses-tu me demander une chose pareille ? Moi le coq ? Attention ! Je ne suis pas n’importe qui ici. C’est moi qui ai la lourde tâche de réveiller les braves gens de ce village. Tout le monde me confie l’éducation des poussins. Et toi tu te permets de me donner des ordres ? Et puis de toute façon, ce ne sont que deux lézards qui se disputent une mouche morte collée sur une toile d’araignée. Tu parles d’une intrigue !

– Rends-moi ce service, le supplia le chien, je suis responsable du

repos de la vieille mère du maître. Je ne peux pas bouger d'ici.

– Alors envoie quelqu'un d'autre. Moi je n'irai pas.

Et le coq continua son chemin en picorant par-ci par-là.

Les lézards se battirent de plus belle. Le bruit s'intensifia.

Le chien héla le bouc qui passait par là.

– Qu'est-ce que tu me veux, le chien ? demanda le bouc.

– Bouc, je t'en prie, rends-moi un service. Va dire à ceux qui font du bruit derrière la chambre d'arrêter. La mère du maître a besoin de se reposer. Il ne faut pas perturber son sommeil.

– Écoute, le chien, je n'ai pas de temps à perdre avec tes histoires. Tous les musiciens de ce monde convoitent ma peau pour se faire des tambours. Je suis précieux, moi ! Alors laisse-moi tranquille.

Et il passa son chemin. Le chien n'avait toujours pas trouvé quelqu'un qui pouvait l'aider. Un peu plus tard, le cheval arriva.

– Cheval, si tu vas derrière la chambre, dis à ceux qui font du bruit d'arrêter...

Le cheval se cabra et dit d'un air menaçant :

– Toi, le chien, écoute-moi attentivement ! Je t'ai entendu parler avec les autres. Je ne pensais pas que tu oserais m'aborder, moi ! Non seulement je suis un cheval pur-sang qui gagne toutes les courses, mais en plus de ça mon temps est précieux. Ôte-toi de mon chemin, sinon tu tâteras de mes sabots !

Le chien était embêté, aucun animal ne voulait l'aider.

En voyant le buffle s'approcher, il décida de prendre son courage à deux pattes et de l'aborder.

À peine posa-t-il sa question que le buffle rétorqua :

– Ou bien tu es fou, ou bien tu ne sais pas qui je suis. Tout le monde me craint ici-bas, hommes ou animaux. J'en conclus que tu es malade, sinon tu n'oserais même pas me parler. Va donc te faire soigner !

Entre-temps, les deux lézards continuaient à se battre et finirent par faire tomber une lampe à pétrole accrochée au toit en chaume de la chambre. Le feu se propagea très vite. Lorsque le chien donna l'alerte et que les gens accoururent avec des seaux pour éteindre le feu, il était déjà trop tard. La vieille femme était calcinée. Les habitants chargèrent alors un jeune garçon d'avertir le fermier. Le garçon enfourcha le cheval du fermier et galopa tellement vite qu'au lieu de mettre trois jours, il mit quelques heures et le voilà arrivé à destination.

Le cheval n'en pouvait plus. Il était tellement essoufflé que la langue lui pendait d'un côté de la gueule. Mais il n'eut même pas le temps de souffler. Car lorsque l'homme entendit la mauvaise nouvelle, il sauta sur le cheval, lui donna deux gros coups de talons dans les

flancs et, le jeune garçon derrière lui, revint à toute allure au village. Le pauvre cheval avait presque du feu qui lui sortait des naseaux. Soudain, son cœur lâcha, et juste avant de s'effondrer, il dit au chien :

– Si seulement je t'avais aidé, aujourd'hui mon cœur n'aurait pas...

Et il tomba raide mort !

Le fermier commença à s'occuper du grand voyage de sa mère. La tradition exige que lorsqu'un ancien rejoint le pays des ancêtres, il faut faire un sacrifice. Il est demandé de verser du sang de bouc sur la terre pour qu'elle accueille le défunt.

L'homme se tourna alors vers les enfants :

– Les enfants ! Le bouc qui est là-bas, c'est lui qu'on va sacrifier. Attrapez-le ! Le premier qui l'aura, recevra ses testicules pour en faire des brochettes.

Le bouc, le couteau sur la gorge, dit au chien :

– Si seulement je t'avais écouté, aujourd'hui je n'y laisserais pas ma peau !

Le musicien du village reçut en cadeau la peau pour réparer son tambour dont la peau avait crevé.

Le fermier et ses amis proches firent le nécessaire pour la cérémonie. Ils accompagnèrent l'ancienne dans sa dernière demeure.

Quant au pauvre fils, il était inconsolable. Le chef du village en personne fit appel à un ancien afin d'épauler l'orphelin. C'était le seul capable de soulager la peine de ce dernier. Mais l'ancien avait une voix enrouée. Il lui fallait une bonne soupe de coq bien relevée pour qu'il recouvre la voix.

– Les enfants ! ordonna encore le maître de maison. Attrapez le coq là-bas. Amenez-le !

Le coq, le couteau sur la gorge, dit au chien :

– Si seulement je t'avais écouté avec tes histoires de lézards, je n'aurais pas...

Et couic, il eut la gorge tranchée ! Les femmes plumèrent le coq et firent une bonne soupe bien relevée.

Le sage recouvra sa voix et passa la soirée à consoler le paysan. Il lui dit que nous les humains, nous nous attachons trop. Nous avons aussi du mal à nous séparer de ce qui nous est cher. C'est dans notre nature. Il faut l'accepter. Les jours passèrent, le quarantième jour arriva. Le grand voyage de l'ancienne s'acheva. Elle reposa enfin au pays des ancêtres. Pour fêter cela, l'homme invita une centaine de personnes à venir manger, boire et danser. Il décida donc de tuer le buffle car il n'y avait que lui qui pourrait remplir le ventre de ces innombrables invités. Le buffle, terrassé, attaché de toutes parts et le couteau sur la gorge, dit au chien :

– Si seulement je t’avais écouté, je n’en serais pas là !

Il finit dans la marmite.

Au Niger on a l’habitude de dire, qu’il n’y a pas de petites querelles. Tant que vous le pouvez, séparez les gens qui se battent, car cela peut aller très loin. Le fait même de voir deux personnes se battre et de ne pas les séparer est un péché.

Le jeune homme et l'aigle

Il était une fois, jamais deux fois, deux jeunes gens de villages ennemis qui s'aimaient : Moussa et Fouréra.

Lorsqu'ils se rendirent compte que leur amour était impossible, ils décidèrent de s'enfuir et d'aller faire leur vie, loin, très loin où personne ne pourrait les reconnaître.

Le jour du départ, ou plutôt la nuit, Fouréra, anxieuse, dit à Moussa :

– Promets-moi qu'on ne se quittera plus jamais, même dans la mort.

Il promit, ils partirent. Ils marchèrent dans les montagnes, dans les savanes et même le désert. C'est là qu'ils s'égarèrent et que la jeune fille commença à montrer des signes de faiblesse par manque d'eau.

Après des jours de marche sans s'arrêter, elle tomba raide morte, vaincue par la soif, la faim et la chaleur. Moussa hurla de douleur et de colère, face à son impuissance et à son désespoir face à son amour perdu. Il s'assit devant le corps de Fouréra et attendit la mort qui resta sourde à ses appels.

Et les jours passèrent. Après quelque temps, Moussa remarqua un aigle qui, chaque matin, venait survoler l'endroit où il se trouvait avant de disparaître dans les airs.

Un jour, avant que la lumière bleutée de l'aube n'apparaisse à l'horizon, le jeune homme à son réveil croisa le regard perçant de l'oiseau à côté de lui.

Sans lui laisser le temps de réagir, l'aigle lui dit :

– Décidément, vous, les humains, on ne peut pas vous comprendre. Que fais-tu devant un corps en putréfaction ?

– J'attends la mort qui tarde à venir. Comme tu l'as remarqué, je n'ai plus ma raison de vivre. Je lui ai promis de lui être fidèle même dans la mort, alors j'attends.

– Ne bouge pas, j'arrive, lui dit l'aigle, et il s'envola.

Quelques instants plus tard, il fut de retour et du haut des airs il lança au jeune homme un grigri.

– Trempe-le dans de l'eau que tu feras couler dans la bouche de ta fiancée.

Mais le jeune homme n'avait pas d'eau, alors l'aigle se posa. De son bec, il fit couler de l'eau dans le creux des mains de Moussa où se

trouvait déjà le grigri. Le jeune homme versa l'eau dans ce qui restait de la bouche de sa fiancée et la jeune femme se réveilla, comme d'un long sommeil, ne se souvenant de rien. Vous imaginez le bonheur du jeune homme ! Il ne savait plus s'il devait rire ou pleurer.

L'oiseau lui dit :

– Je te demande une faveur car, comme tu l'as remarqué, la famine ici est sans pitié. Si un jour je sens la faim me menacer, je te trouverai où que tu sois et tu seras obligé de me nourrir de n'importe quelle manière. Tu n'auras pas le choix.

– Compte sur moi, lui cria Moussa. S'il le faut, je te nourrirai de ma chair ce jour-là !

Et l'oiseau disparu dans le ciel infini. Les amoureux continuèrent leur chemin et arrivèrent à l'entrée d'un royaume étrange. Tout le monde était triste dans la ville : les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, les maisons, le vent, les feuilles mortes, les marmites, tout était triste !

Les deux jeunes gens ne surent que faire. Il n'y avait aucun bruit, personne dans les rues, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une vieille femme, toute ratatinée par le temps, qui s'avavançait avec peine vers eux.

– Que venez-vous faire dans ce royaume maudit vaincu par la tristesse ?

– Grand-mère, qu'est ce qui se passe dans votre ville ? lui demanda Fouréra.

– Cela fait une semaine que la princesse est morte et notre bon roi est désespéré. Il n'avait qu'une fille et un garçon. Sa fille préférée est morte, alors il a condamné tout le royaume à un deuil sans fin. Et il a refusé de l'enterrer.

– Emmenez-nous là-bas. Je peux peut-être l'aider, dit le jeune homme.

À ces mots, le dos de la vieille se redressa, presque toutes ses rides disparurent et elle courut telle une jeune antilope pourchassée par une lionne pour les amener au palais de Sa Majesté.

Au palais, Moussa refit avec le grigri exactement les mêmes gestes qui avaient ramené Fouréra à la vie. La princesse revint à la vie.

Le roi, heureux, ne sachant que faire, demanda à cet homme venu de loin et ramenant la vie à son royaume de lui demander tout ce qu'il désirait.

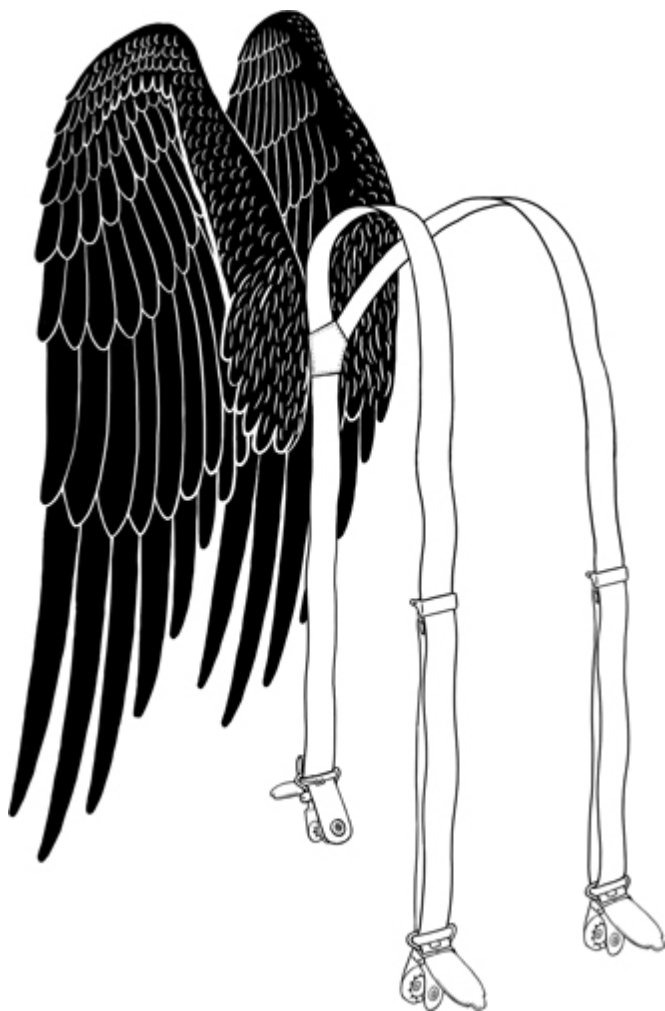
– Majesté, je ne désire que deux choses : me marier avec ma fiancée que voici et avoir un travail, répondit-il.

Et une semaine plus tard, une immense fête de mariage fut organisée en leur honneur et les deux jeunes mariés eurent en cadeau une jolie maison construite par les plus grands maçons du royaume.

Le jeune marié trouva une place très importante aux côtés de Sa Majesté et, dans ce royaume-là, les gens n'eurent plus peur de mourir.

Ils vécurent ainsi convenablement, ni riches ni pauvres, jusqu'au jour où le roi eut la mauvaise idée d'envoyer un de ses jeunes gardes chercher Moussa chez lui. Le jeune et beau garde en question ne trouva pas l'homme de la maison, mais sa femme. Entre eux deux, il y eut un coup de foudre, suivi d'un adultère. Fouréra haït son mari Moussa. Elle changea d'attitude envers lui et fit tout pour qu'il reste auprès du roi le plus longtemps possible pendant que elle retrouvait son amant. Moussa n'était au courant de rien.

Un jour, lors d'une partie de chasse, le prince tomba de son cheval et se brisa le cou. La mort s'en suivit. L'amant de Fouréra courut chez elle et lui dit :



– Si tu m’aimes vraiment, donne-moi le grigri de ton mari.
– Et je lui dis quoi après ? répondit-elle.
– Ça fait longtemps qu’il n’a pas servi, alors tu lui diras qu’il a été rongé par les souris. Et si tu ne me le donnes pas, tu ne me reverras plus jamais ! À toi de voir.

Fouréra aimait tellement son amant qu’elle décida de lui faire plaisir à tout prix. Elle chercha la cachette de son mari, trouva le grigri et le lui donna.

Entre-temps, le corps du prince mort fut rapatrié au palais. Le roi sans aucune peine appela Moussa pour ressusciter son fils. Moussa rentra donc chez lui et chercha son grigri, mais en vain !

Le roi commençait à perdre patience. Moussa de retour lui avoua que son remède contre la mort avait disparu. Une fois de plus, le deuil s’installa dans le royaume et comme pour sa fille, le roi condamna tout le monde à un deuil forcé.

Deux jours plus tard, le jeune garde demanda audience auprès de Sa Majesté et l’informa qu’il pouvait ramener le prince à la vie. Le roi lui promit en échange d’exaucer tous ses vœux, comme il avait l’habitude de le faire.

Quelques minutes plus tard, le prince était sur ses deux jambes comme s’il ne s’était jamais rien passé. Devant l’assemblée réunie pour fêter le retour du prince à la vie, l’amant de Fouréra parla :

– Votre Majesté, le seul vœu que j’ai à faire, c’est l’exécution immédiate de Moussa ici présent. Je veux qu’il ne soit plus de ce monde ici et maintenant.

L’assemblée fut terrorisée. Jamais une telle horreur n’avait été demandée au roi. Ce dernier resta aussi muet que les autres puis finit par dire :

– J’ai fait une promesse, je le regrette amèrement car Moussa est un homme que j’admire, mais une parole donnée ne peut être reprise. Je vais donc faire ce que tu me demandes, mais accorde-moi quelques jours pour préparer l’exécution, car il mérite une mort honorable, quoi que tu penses de lui.

Moussa, effondré et pleurant à chaudes larmes, regardait sa femme, mais celle-ci fuyait son regard. Il fut enfermé dans une grande cage au milieu du jardin privé du roi où deux gardes le surveillaient nuit et jour.

Un jour, très tôt le matin, Moussa vit l’aigle survoler sa cage :

– Oh, quelle joie de te revoir une dernière fois, mon ami ! Tu es revenu chercher ton dû, je le sais. Je dois te nourrir par n’importe quel moyen, alors je demanderai au roi de te donner ma dépouille à ma mort. Je te dois bien ça !

– En effet, je suis là car j’ai faim, mais je veux savoir pourquoi tu

es enfermé dans une cage au fond du jardin du roi, lui répondit l'oiseau.

Moussa raconta toute l'histoire.

– Décidément je ne comprendrai jamais rien aux humains ! Comment une femme pour qui tu étais prêt à mourir peut vouloir ta mort ? Je vais te libérer car tu ne mérites pas cela.

L'aigle se posa, ouvrit grand son bec et un lézard s'en échappa.

– Va, lui dit l'aigle. Cherche le grigri où qu'il soit et ramène-le-moi !

Le lézard parti. Il rampa, grimpa, fouilla et, au moment où il allait sortir du palais, il croisa des enfants armés de lance-pierres qui le prirent en chasse et le tuèrent.

Comme le lézard tardait à revenir, l'aigle ouvrit son bec et cette fois-ci c'est un chat qui en sortit. Le chat se faufila partout, sortit du palais du roi, entra dans la maison du garde et au moment où il rentrait dans la chambre, il trouva un grand plat rempli de haricots bien chauds ! Le chat se mit à manger puis, repu, s'endormit sur place pour digérer.

Le chat non plus ne revint pas. Cette fois l'aigle envoya la souris qu'il sortit de son bec et lui dit :

– Toi, fouille partout, ramène-moi le grigri, et surtout ne t'arrête nulle part !

La souris fouina comme elle sait si bien le faire. Elle sortit du palais, entra dans la maison de l'ami du prince, sentit l'odeur du vieux cuir qui recouvrait le grigri et le retrouva sous l'oreiller du jeune homme. Elle le ramena à l'aigle et une dernière fois, l'aigle ouvrit son bec, en sortit une vipère et lui dit :

– Cette nuit, tu mordras la princesse.

Et cette nuit-là, on annonça au roi que sa fille était morte, mordue par un serpent. Le roi envoya chercher l'amant de Fouréra et bien sûr, celui-ci ne trouva pas le grigri. À cet instant-là, le roi fou de colère et de chagrin décréta un autre deuil et, cette fois-ci, sans fin, quand l'un des gardes vint lui annoncer que le prisonnier de son jardin voulait lui parler. Le roi fit donc venir Moussa jusqu'à son palais. Moussa ramena la princesse à la vie.

Et devant toute l'assemblée il prit la parole en demandant au roi d'exécuter sa femme et son amant et de donner leur corps en pâture à l'aigle. Ce que le roi fit. Avant que l'oiseau, repu, ne s'en aille, Moussa lui rendit son grigri en lui disant :

– Je te remercie, mais ce genre de remède pervertit la vie humaine et lui enlève sa valeur.

Puis il s'en alla loin, à la recherche du bonheur.

Le roi des oiseaux

Il était une fois, dans un royaume pas comme les autres, au fin fond de la savane, la grande assemblée des oiseaux. Les oiseaux du monde entier s'étaient réunis pour choisir leur roi. À cette occasion, tous les oiseaux répondirent présents. Parmi les candidats au trône se trouvait la chauve-souris. Mais lorsqu'elle se leva, la grue couronnée s'empressa de demander la parole :

– Chauve-souris, je trouve que tu n'as pas ta place parmi les oiseaux !

Les oiseaux se mirent à huer la grue qui continua en ces termes :

– Je m'explique : tu t'appelles chauve-souris, tu as des crocs, des oreilles et des poils ! Excuse-moi, mais tu es une souris ! Tu n'es pas un oiseau ! Un oiseau a un bec, des plumes et pond des œufs. Toi, tes petits, tu ne les ponds pas ! Tu les mets bas. Tu es un mammifère et en plus tu as des mamelles !

Tous les oiseaux approuvèrent la grue et la chauve-souris fut disqualifiée.

La deuxième candidate fut l'autruche. Cette fois-ci, c'était à la tourterelle de prendre la parole :

– Chère assemblée, permettez-moi de vous faire remarquer ceci : l'autruche est le plus grand oiseau de nous tous ? D'accord ! Il court plus vite que quiconque ici ? D'accord ! Mais est-ce que l'autruche sait voler ? Non ! Nous, nous avons besoin d'un roi qui pourrait tous les matins s'envoler et sillonner tout le royaume afin de nous prévenir de tout danger. Sans vouloir te vexer, autruche, avec ton long cou, tu ressembles plus à ton voisin du désert le dromadaire qu'à un oiseau.

L'assemblée approuva, l'autruche fut éliminée.

Puis ce fut au tour du grand corbeau de se présenter. Mais les petits oiseaux et les gallinacés s'y opposèrent. La pintade prit la parole :

– Je suis totalement contre la candidature du corbeau. Il est nuisible et j'en sais quelque chose. Il n'a pas de nid fixe, il passe son temps à voler nos œufs et nos poussins. Il saccage les nids des autres. Je ne veux pas d'un assassin et d'un voleur pour chef.

Le brouhaha reprit de plus belle, les oiseaux finirent par se mettre d'accord et la candidature du corbeau fut rejetée.

La nuit tomba, les oiseaux n'arrivaient toujours pas à choisir leur roi. Soudain, dans le ciel étoilé on entendit un cri perçant et de grands

battements d'ailes. L'aigle fit son entrée dans l'assemblée.

– Je me porte candidat, dit-il, et je vous propose une méthode rapide pour trancher. Celui qui arrivera à me battre au combat sera roi. Sinon, étant le plus fort, je prendrai le trône.

Alors, un à un, les oiseaux défilèrent. Certains, jugeant que c'était perdu d'avance, abandonnèrent le combat. Aucun ne réussit à battre l'aigle. C'est ainsi qu'il devint le roi des oiseaux et, pour se différencier des autres, se nomma aigle royal. Depuis, tous les petits oiseaux vécurent dans la peur, car le roi, de temps à autre, n'hésitait pas à manger quelques-uns d'entre eux. Pour sauver leur vie, beaucoup s'enfuirent dans un royaume voisin. Un jour, un moineau entendit parler de ce roi cruel et se mit en tête de l'affronter à la lutte. Il prit son envol et chaque fois qu'il arrivait sur un arbre, il demandait aux oiseaux :

– Mes amis, je cherche le village du roi qui terrasse tout le monde. Je veux l'affronter à la lutte.

Tous les oiseaux se moquèrent de lui. Une perruche lui dit :

– Moineau, tu as perdu la tête ou quoi ? Affronter l'aigle royal au combat ? Tu cours à ta perte. Cela s'appelle du suicide !

Sans en entendre davantage, le moineau s'envola et continua à demander son chemin. Enfin, il arriva au grand village des oiseaux. Il se percha sur le plus grand arbre de la place du village et cria :

– Gens du village, écoutez ! Y a-t-il un griot ici ou sa descendance ? J'ai quelque chose à dire. Permettez-moi de parler avec ma petitesse. Où est-il, ce grand aigle que personne n'arrive à terrasser à la lutte ?

Un silence de plomb s'installa sur la place. Le mâle de la tourterelle s'approcha du moineau et lui dit :

– S'il te plaît, moineau, ne nous fais pas honte. Rentre chez toi, car l'aigle ne fera qu'une bouchée de toi. Renonce avant qu'il ne soit trop tard !

Mais le moineau fit la sourde oreille. Il continua :

– Dites à l'aigle royal que je lui donne rendez-vous dans quelques minutes à l'arène !

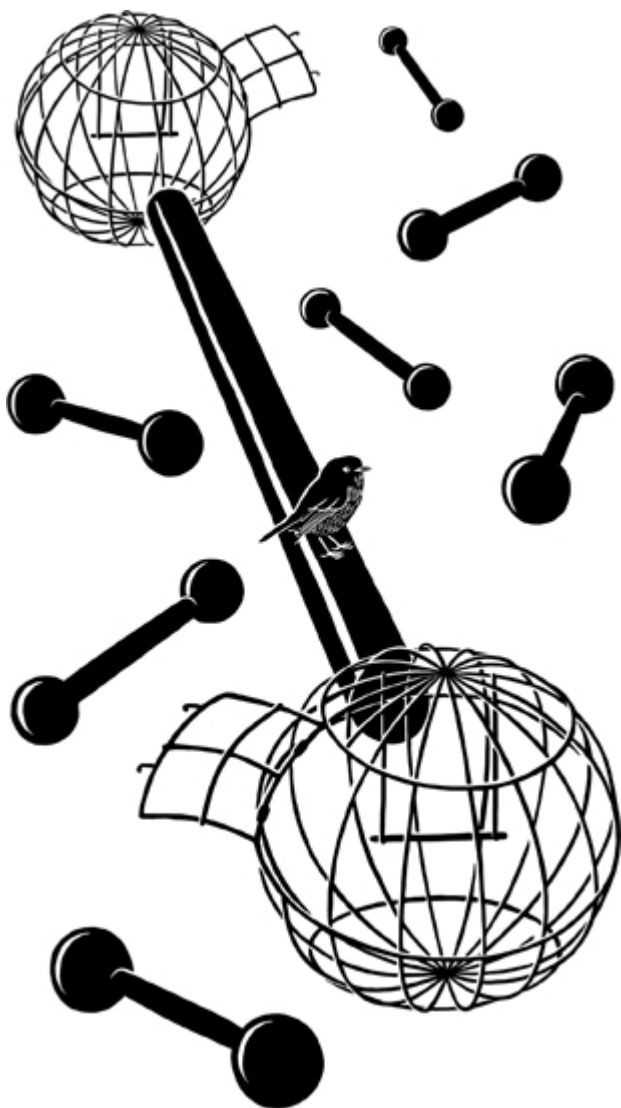
Alors, tous les oiseaux se ruèrent vers l'arène. Pour rien au monde ils ne voulaient rater ce combat.

Dans l'arène, tous les oiseaux attendaient. On annonça l'aigle royal qui fit son entrée avec ses musiciens et ses griots. Il fit le tour de l'arène puis il déploya ses grandes ailes et souleva la poussière. La foule se mit à l'acclamer. Lorsqu'on annonça le moineau, l'aigle éclata de rire et s'exclama :

– Moineau, c'est avec toi que je vais me battre ? Je vais te donner une leçon que tu n'oublieras pas de toute ta vie.

L'aigle prit son élan et fonça sur le moineau pour le réduire en poussière. Mais le moineau, léger, fit un saut sur le côté. L'aigle faillit perdre l'équilibre, la foule retint son souffle. De nouveau, il prit son élan et se lança vers le moineau qui esquiva une fois de plus. L'aigle tomba sur son griot qui perdit connaissance. Ce fut l'hilarité totale.

Alors, fou de rage, il fonça comme une flèche sur le moineau qui, cette fois-ci, passa entre les pattes de l'aigle et lui fit un croche-pied. L'aigle s'étala de tout son long. C'est ainsi qu'il fut détrôné et que le moineau prit sa place.



Le chasseur et la lionne

Maïdawa était le plus grand chasseur de la région du Katsina.

Sa spécialité, c'était le lion. Il tua tellement de lions que pendant de longues années ces grands félins se firent rares dans la région. Un jour parmi tant d'autres, il tua un grand mâle qu'il ramena au village. Tout le monde eut sa part. Les griots passèrent la journée à lui faire des éloges.

Mais loin de là, dans les profondeurs de la savane, une lionne était en colère, une lionne qui venait de perdre son compagnon et qui décida de se venger.

Un jour, le fils de Maïdawa, jeune chasseur initié par son père, rencontra une jeune femme égarée en pleurs.

Comme il était tard, il lui proposa de passer la nuit chez lui. Elle y passa une deuxième nuit, puis une troisième et ainsi de suite. Ils tombèrent éperdument amoureux l'un de l'autre. Deux semaines plus tard, Maïdawa qui rentra de chasse très tard ce jour-là passa devant la case de son fils et il entendit une étrange conversation :

– Tu sais, ton père m'impressionne. Comment fait-il pour chasser autant de lions ? Il doit avoir un secret, non ? Toi qui es son fils, dis-moi le secret de ton père.

– Non, c'est impossible. Je ne peux pas te le dire car il faut être initié pour connaître ce secret, et en plus tu es une femme.

– Tu refuses de me le dire, malgré tout le temps qu'on a passé ensemble ? Tu n'as pas confiance en moi ? Si c'est comme ça, je m'en vais !

Mais le jeune homme ne voulait pas perdre sa dulcinée. Alors il la calma :

– Bon, bon ! Je vais te le dire : d'abord on se transforme en feu, ensuite en souris, puis en colombe et à la fin on se transforme en...

– Atchoum ! Atchoum !

Maïdawa éternua pour empêcher son fils de dévoiler la quatrième métamorphose. L'histoire en resta là.

Le jour de la grande chasse arriva. Tous les hommes du village s'enfoncèrent dans la brousse. Les anciens devant et derrière, les jeunes initiés au milieu. À la fin, chacun prit sa propre direction.

Dans les profondeurs de la savane, Maïdawa vit une lionne surgir de nulle part.

Face à face, ils s'affrontèrent du regard et le chasseur dit :

– Ce regard, ce regard... Mais bien sûr ! Je savais que ce n'est pas un regard humain. Mon fils a été aveuglé pour ne pas remarquer ce détail.

– Ton fils est un idiot ! rugit la lionne. Il m'a dévoilé ton secret. Tu vas mourir, Maïdawa ! Ta femme va sentir ce que c'est que de perdre le père de ses enfants.

La lionne poussa un second rugissement et bondit sur le chasseur qui, très vite, se transforma en feu pour la réduire en cendres. Mais elle se métamorphosa en pluie pour l'éteindre à jamais ! Maïdawa alors prit la forme d'une souris. La lionne se transforma en chat. Une course folle s'engagea. Le chat se rapprocha de plus en plus près ! De plus en plus vite !



Au moment où la souris sentit les griffes du chat sur sa queue, elle se transforma en colombe et s'envola dans les airs. Le chat à son tour se changea en aigle et la poursuite reprit de plus belle. L'aigle se rua

sur la colombe avec ses griffes acérées, mais cette dernière se volatilisa. Elle n'était nulle part !

La lionne reprit sa forme initiale et dans sa joie d'en avoir fini avec le chasseur, ne remarqua pas la puce dans son pelage. C'était la dernière métamorphose ! Maïdawa transformé en puce mémorisa le chemin qui menait à la cachette des derniers lions. Lorsque la lionne arriva sur son territoire, elle se mit à rugir et de tous les recoins de la savane sortirent tous les animaux. Des lions aux éléphants, des antilopes aux lièvres, etc. Le chasseur en profita pour sauter du pelage de la lionne et assister à la réunion des animaux à l'abri dans un buisson.

Lorsque la lionne annonça sa mort, la joie des animaux fut telle qu'il en devint heureux pour eux. Ce jour-là, le grand chasseur rentra pour la première fois de sa vie bredouille au village.

Ali, le voleur qui devint roi

Il était un homme pauvre, très pauvre. Il était un roi riche, très riche.

L'homme était le meilleur maçon de la contrée. Un jour, le roi fit appel à lui pour construire une salle de trésor à même la roche d'une colline qui surplombait la ville. Il se mit à la tâche le jour même et seul, car le roi refusait que quelqu'un d'autre connaisse la cachette.

Le maçon mit des années à finir le travail et, à la fin, il était tellement vieux et fatigué que ce fut sa dernière construction. Il demanda alors son salaire de tant d'années de dur labeur, mais le roi refusa catégoriquement car, selon lui, la commande n'était pas livrée à temps.

Un jour, le maçon sentant sa mort prochaine fit venir ses deux garçons, Ali et Salou, et leur dit :

– Écoutez-moi très attentivement : je vais bientôt mourir et je n'ai rien à vous léguer. Le roi m'a exploité pendant des années et m'a jeté comme une vulgaire pelure d'orange dont le jus a été sucé.

– Père, où veux-tu en venir ? demanda Ali, l'aîné des deux garçons.

– Lorsque j'ai construit la salle de trésor, j'ai dit au roi que je prolongeais les travaux et j'ai eu assez de temps pour creuser un tunnel qui part du flanc arrière de la colline jusque dans la salle. Allez-y, servez-vous autant que vous voulez !

La femme du maçon entendit les propos de son mari et lui dit :

– Te rends-tu compte que tu envoies tes propres enfants à la mort juste pour te venger ? Serais-tu aussi fou que le roi ?

– Ce sera l'héritage que je n'ai pas pu leur laisser par la faute de cet ignoble individu. Derrière la colline vous trouverez un gros rocher. Emportez un levier et ne soyez pas surpris car je l'ai creusé en son milieu et il est cent fois plus léger qu'il n'en a l'air. Personne ne soupçonnera cette ruse. Surtout gardez bien mon secret et emportez-le dans vos tombes. À chaque fois, prenez des petites choses pour ne pas éveiller les soupçons du roi.

Quelques semaines après cette conversation, il s'éteignit.

Les garçons enterrèrent leur père ; leur mère entra en deuil. Ils voulurent s'aventurer dans la colline mais leur mère les implora en pleurant, jurant qu'un second deuil la tuerait. Ils attendirent. Le quarantième jour, l'aîné des garçons convainquit son frère. Le soir

même, ils s'équipèrent de leviers et de sacs et partirent. Ils trouvèrent le rocher, puis le tunnel et enfin la salle du trésor. Commença alors leur voyage dans le monde de l'opulence. Leur mère refusa d'y participer car, selon elle, c'était le trésor lui-même qui avait tué son mari.

Ce qui devait arriver arriva. Salou le cadet devint gourmand, très gourmand. Il redoubla la fréquence de ses voyages dans la colline et emporta des sacs de plus en plus grands. Le roi finit par s'en rendre compte.

Il fit alors appel à un grand chasseur qui mit des pièges dans la salle du trésor sans bien sûr en informer quiconque. D'ailleurs, pour être certain que son secret soit bien gardé, il fit assassiner le chasseur.

Un soir, Ali et Salou décidèrent d'aller faire un tour dans la colline. Comme d'habitude, ils y entrèrent, se servirent et, au moment de s'en aller, Salou trébucha et fit tomber toute une pile de vaisselle en or. Soudain, une pluie de flèches lui tomba dessus et le transperça de tous côtés. En même temps, le jour commença à se lever. Alors le grand frère en pleurs sortit une épée, décapita son frère et emporta sa tête.

Lorsque le jeune homme rapporta la tête chez lui, sa mère pleura à en perdre la raison, puis fit jurer à son seul enfant de ne plus remettre les pieds dans cette colline maudite. Ce qu'il fit.

De son côté, le roi fut très ennuyé. Il tenait son voleur mais il ne savait pas qui c'était. Il était sûr qu'il y en avait deux. Il voulut à tout prix le découvrir afin d'infliger une correction à toute sa famille. Le roi jura que tant que sa descendance à lui existerait, les familles de ses voleurs seraient châtiées pour l'éternité.

Il fit accrocher le corps décapité devant la porte du palais, sur le seul chemin qui conduisait au marché. Puis il mit des gardes en permanence avec pour mission d'observer toutes les personnes qui passaient devant la dépouille.

Comme tous les matins, la femme du maçon allait au marché et comme tous les matins, elle passait devant le corps de son enfant. Ce n'est que rentrée chez elle et enfermée dans sa chambre qu'elle laissait aller son chagrin à la vue de la dépouille du fils dont l'âme errait. N'étant pas enterré, il ne pouvait atteindre l'au-delà.

Un jour, elle attendit son fils toute la nuit et à son arrivée elle lui dit :

– Je veux que tu me ramènes le corps de mon fils pour que je l'enterre et que son âme puisse reposer en paix. Fais-le, car c'est toi qui l'as poussé à te suivre. Fais-le, car c'est moi, ta mère, qui te le demande. Fais-le, car sinon, je n'aurai plus de fils.

Sous les menaces de sa mère, le jeune homme décida de ramener

le corps de son frère. Il remplit des jarres de *bourkoutou* (bière de mil), les mit sur un âne et passa un soir très tard devant les gardes. Il les salua en disant :

– Salut à vous, ô gardiens de la précieuse vie de notre humble souverain ! Après le roi, vous êtes ce qu'il y a de plus précieux dans notre royaume ! Votre courage et votre loyauté font de vous des guerriers craints dans toute la contrée. Soyez-en remerciés. Je me prosterne devant vous, ô grands chevaliers au service de Sa Majesté.

– Tu veux de l'argent, c'est ça ? lui lança un garde. Parce que si ce n'est pas le cas, c'est que tu es en train de te moquer de nous et ça, tu risques de le payer très cher !

– Oh non ! Non, non. Je suis juste un vendeur de *bourkoutou* et en passant par là, je me suis permis de saluer votre courage. D'ailleurs, tenez : je vous offre une jarre entière pour vous rafraîchir.

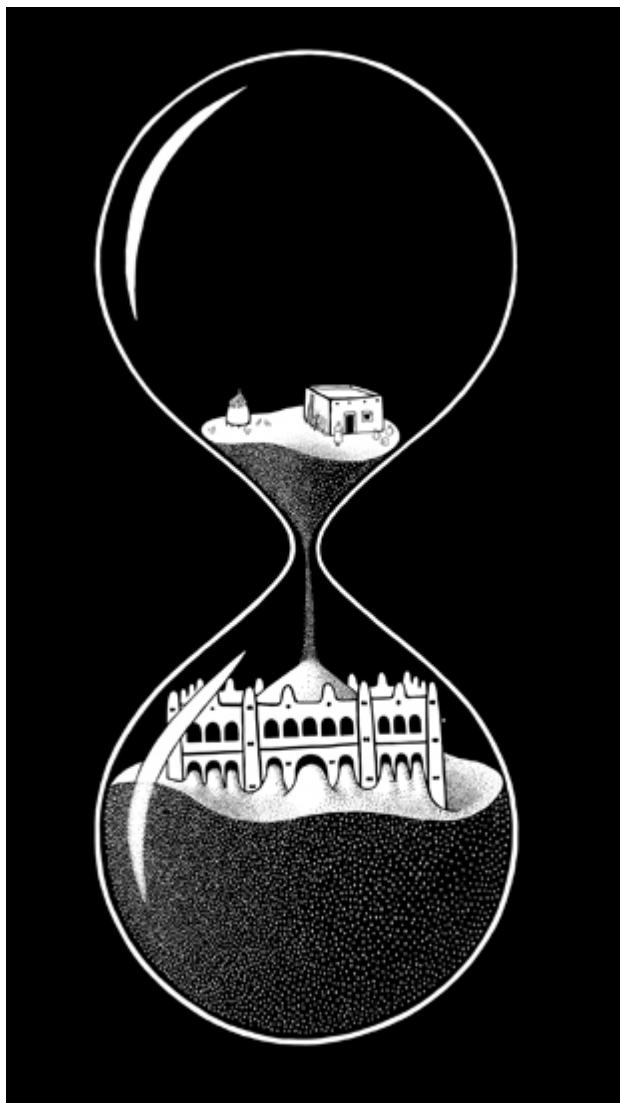
– Tu es fou ? Si le roi nous surprend, on est tous morts. Et toi aussi d'ailleurs.

– Et puis quoi encore ? s'empressa de répondre un autre garde. Le roi dort tranquillement dans son lit doré et nous, nous sommes là à veiller, alors que les gens ne passent plus à cette heure-ci. On peut au moins s'amuser, non ? Il n'en saura rien.

Ils burent toute la jarre. Ali leur en offrit une deuxième, puis une troisième...

Les gardes passèrent la nuit à se saouler. Au petit matin, ils s'endormirent tous et Ali décrocha le corps de Salou, le posa sur l'âne et le ramena à la maison sans être surpris par quiconque. Sa mère lava le corps, le mit dans un linceul blanc et veilla jusqu'à la nuit suivante. Puis, tard dans la nuit, Ali l'emporta au cimetière et l'enterra.

Le roi dans son palais fit exécuter comme à son habitude les gardes responsables. Puis voulant à tout prix attraper son voleur, il lança un défi à tous les hommes du royaume : quiconque racontera son exploit le plus extraordinaire à la fille du roi l'épouserait et hériterait du trône.



La princesse, quant à elle, fut placée dans une pièce avec une seule et unique issue.

– Lorsque tu entendras quelqu’un te raconter comment il a volé mon trésor, lui dit le roi son père, tu l’agripperas et hurleras de toutes tes forces. Mes gardes s’occuperont du reste.

Et les hommes défilèrent les uns après les autres. Ce que le roi ne divulgua pas, c’est l’ordre qu’il avait donné à ses gardes. Tout homme qui échouerait se verrait attribuer cent coups de fouet.

Tous les hommes passèrent et tous reçurent cent coups de fouet. Tous sauf un, Ali. Il n’avait pas pu s’empêcher de venir car la fille du roi était tellement belle qu’elle en valait la peine. Ali s’était bien

préparé. Avant de venir, il avait fait un tour au cimetière et réussi à se procurer un bras pris sur un corps récemment enterré.

Il attacha son propre bras le long de son corps, puis accrocha à la place le faux bras. Il se fit beau, arriva au palais et entra dans la chambre de la princesse.

Dès que cette dernière le vit, elle en tomba éperdument amoureuse. Il était tellement sûr de lui et parlait avec une telle désinvolture qu'elle en fut charmée. Elle le fit attendre pour la conversation, et le mit dans son lit. Au bout de plusieurs heures de fougue et de plaisir, ils se rendirent à l'évidence : il fallait qu'Ali raconte ses exploits.

– Mon père était maçon, dit-il. Il fut exploité, trahi. Avant sa mort, il nous a laissé un secret pour tout héritage. C'est ainsi que mon frère et moi avons réussi à entrer dans la salle du trésor de ton père et à le voler pendant tout ce temps.

Aussitôt, la jeune fille s'agrippa à son bras et appela au secours. Mais lorsque les gardes arrivèrent, il ne lui restait qu'un bras dans les mains. Ali avait disparu.

Le lendemain, la nouvelle avait fait le tour du royaume. Les griots commençaient déjà à chanter ses exploits. Ali devint une légende vivante. La fille du roi était tellement amoureuse qu'elle ne mangea ni ne but jusqu'à ce que son père prenne une décision. Puis il envoya le crieur public annoncer ceci :

– Le roi demande à Ali de venir le rencontrer. Il jure de ne pas attenter à sa vie. Bien au contraire ! Sa ruse est un atout pour le trône. Il veut faire de lui son gendre, puis son successeur.

C'est ainsi que Ali le voleur devint roi.

Le village des jeunes

Il était une fois un village où les jeunes étaient aussi nombreux que les vieux. Un jour, les jeunes décidèrent qu'ils subissaient trop de contraintes de la part des anciens qui étaient trop exigeants envers eux. Ils ne les laissaient pas vivre leur vie de jeunes et leur imposaient trop de règles.

Les jeunes se réunirent donc un jour et convoquèrent les anciens.

– Trop c'est trop, dirent-ils. Nous en avons plus qu'assez de vivre selon vos règles. À partir d'aujourd'hui, nous avons décidé de quitter ce village et d'en fonder un où nous ferons ce que nous voudrons, quand nous le voudrons et où nous le voudrons !

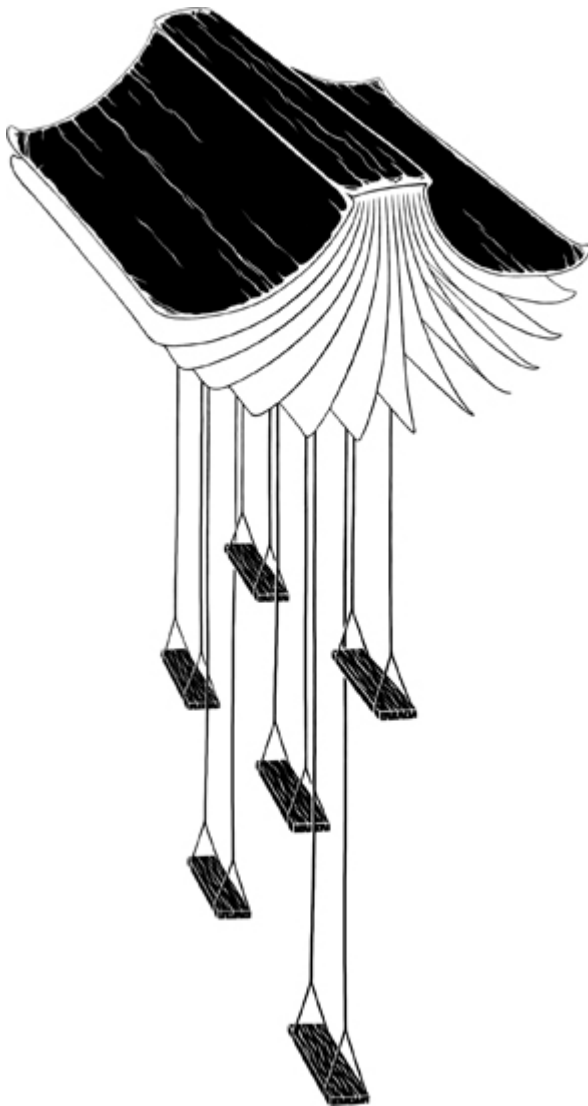
Les anciens écoutèrent et leur répondirent :

– Nous sommes d'accord, mais vous vous assumerez jusqu'au bout. Nous ne serons plus là pour rattraper vos sottises.

Les jeunes acceptèrent, et le jour même ils s'en allèrent. Puis ils se rendirent compte qu'il leur fallait un chef. Pour faire plus simple, ils choisirent le fils du chef du village des anciens. Mais pour se démarquer et montrer qu'ils étaient meilleurs, ils tuèrent une panthère et couvrirent leur chef avec la peau fraîchement écorchée de l'animal. Le jeune chef garda la peau pendant plusieurs jours.

Un jour, il se réveilla paniqué, malade et pouvant à peine respirer. Il appela ses amis à son chevet et leur dit :

– Je crois que je vais mourir. Je ne sais pas ce que j'ai. Je n'arrive plus à respirer.



Les jeunes trouvèrent et utilisèrent tous les remèdes possibles et imaginables, en vain. Au fil des jours, le jeune homme s'affaiblit. Il respirait de moins en moins. Alors, désespérés, ils se mirent à pleurer.

– Emmenez-moi voir mon père, pleurnicha le jeune chef. Lui pourra peut-être enlever le sort qui m'a été jeté.

Lorsqu'ils arrivèrent au village, ils exposèrent leur problème.

– Nous avons promis de vous laisser vivre votre vie. Mais comme c'est le fils de notre chef, nous allons vous aider. Racontez-nous tout ce que vous avez fait depuis votre départ. N'oubliez aucun détail. C'est très important.

Fiers, les jeunes racontèrent tout. À la fin du récit, les anciens se

regardèrent et éclatèrent de rire. Les jeunes se vexèrent :

– Vous croyez que c'est le moment de rire ? Notre chef agonise et vous vous moquez de nous ?

– Il n'a rien votre chef, répondit un ancien. Prenez-le et jetez-le à l'eau. C'est juste la peau de panthère qui s'est desséchée, qui le serre et qui l'empêche de respirer.

Sans plus tarder, les jeunes jetèrent leur ami à l'eau, la peau se ramollit et il put s'en débarrasser.

Ils se rendirent compte qu'ils avaient encore beaucoup de choses à apprendre des anciens et qu'ils ne pouvaient pas s'en passer. Ils restèrent dans leur village mais vinrent très souvent prendre conseil auprès des anciens. Ils comprirent que quel que soit l'âge, on a toujours besoin de quelqu'un pour nous aider à prendre les bonnes décisions.

Le pagne

Kady était une jeune fille qui menait une vie heureuse avec son père et sa mère. Mais cette dernière mourut et son père prit une deuxième femme. La femme amena sa fille du même âge que Kady à la maison. À partir de ce jour-là, aucun sourire ne se dessina sur les lèvres de la jeune fille qui se voyait imposer toutes les tâches de la maison.

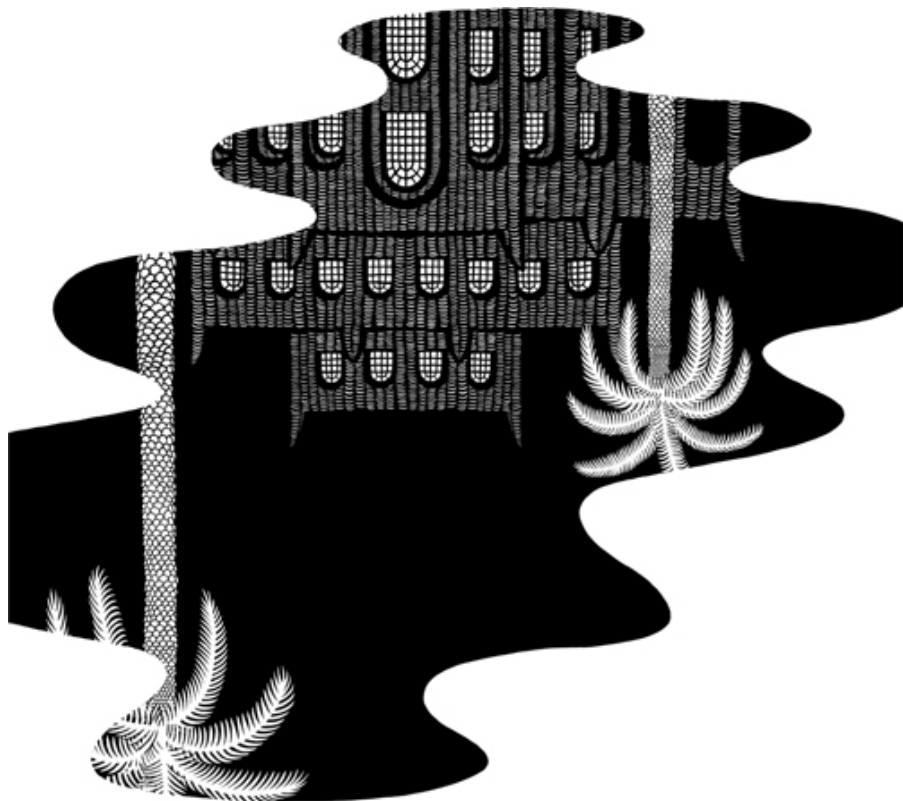
La fille de la femme avait un problème : elle mouillait son lit. Mais chaque fois qu'elle le faisait, elle se réveillait à l'aube, prenait la place de Kady et la poussait dans l'urine. Tous les matins, elle se faisait gronder et lavait le pagne plein d'urine de sa sœur.

Un jour, sa belle-mère dit :

– J'en ai plus qu'assez. Regarde ce que ce pagne est devenu. Même un mendiant n'en voudrait pas. Tu iras me le laver demain à Ruwan Bagaji, et tu ne reviendras pas tant qu'il ne sera pas tout propre.

Le lendemain, Kady se mit en route. Elle marcha, et à chaque fois qu'elle passait devant un cours d'eau, elle chantait :

In kune, in kune, ruwan bagaji



Bagajin gayya na ‘yan sarki
Domin kuné a ka aïkoni
Wata tayi hitshari in wanké.
Est-ce toi, Rawan Bagaji,
L'eau sacrée des rois ?
C'est à cause de toi que l'on m'a envoyée ici.
Une jeune fille a mouillé son lit
et c'est moi qu'on envoie pour nettoyer.

Puis dans l'eau, elle entendait des voix lui répondre :
– Ce n'est pas ici. Continue ton chemin.

Elle continua pendant des jours. Un soir, fatiguée, affamée, elle aperçut une hutte de fortune dressée dans une clairière dans la forêt.

Elle entra dans la hutte et vit un chien et une cuisse.

La cuisse fit :

– *Tshik, tshik.*

Le chien traduisit :

– Ma maîtresse te souhaite la bienvenue.

– *Tshik, tshik.*

– As-tu faim ?

– Oui !

– *Tshik, tshik.*

– Regarde au fond de la hutte, il y a une poignée de haricots. Prends trois graines et cuis-les !

Elle s'exécuta et, lorsqu'elle souleva la marmite, elle était remplie de haricots chauds et bien cuits. Elle donna une part à chacun.

Le lendemain :

– *Tshik, tshik.*

– Tes tresses sont vieilles. Défaïs-les et tu iras tout à l'heure te faire refaire des tresses par la femme qui n'est pas très loin d'ici.

Ce qu'elle fit. Le chien lui indiqua le chemin et dit :

– Si jamais elle te donne quelque chose à manger, ne le mange surtout pas, cache-le dans ton pagne.

Arrivée chez la sorcière, cette dernière la fit s'asseoir et commença les tresses. Mais à peine eut-elle fini une mèche qu'elle partit dans sa cuisine et ramena des galettes. Elle lui en donna à la fille qui fit semblant de manger. À la fin de la tresse, la sorcière réclama sa galette. La jeune fille la lui donna.

– Mais je plaisante, dit-elle.

Et ainsi de suite jusqu'à la fin des tresses. La sorcière attrapa Kady et lui demanda de rendre toutes les galettes qu'elle avait mangées. La jeune fille s'exécuta, la sorcière la libéra.

De retour à la hutte, la cuisse fit :

– *Tshik, tshik.*

Le chien se leva et alla chercher un bâton au fond de la hutte. Il tapota le sol à trois reprises et de l'eau jaillit du sol.

– *Tshik, tshik*, fit la cuisse.

Le chien traduisit :

– Prends ton pagne et trempe-le là-dedans.

Kady trempa le pagne qui devint aussi blanc que du coton.

– *Tshik, tshik.*

– Dors, car demain tu vas rentrer chez toi.

Le lendemain :

– *Tshik, tshik.*

– Regarde au fond de la hutte et tu trouveras des œufs. Prends celui qui te plaît.

Kady, pensant qu'ils n'avaient pas grand-chose à manger, prit le plus petit.

– *Tshik, tshik.*

– Quand tu arriveras à l'entrée de ton village, tu demanderas : *in hwassa* ? (« Je le casse ? ») Si tu entends des réponses, ne le casse

surtout pas ! Continue à poser la question jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de réponse. Là, tu le casseras.

Kady remercia et partit.

À l'entrée du village elle demanda :

– *In hwassa ?*

Elle entendit :

– *Hwassa mucha ruwan kway !* Casse, on gobera du jaune d'œuf !

Alors elle continua. Elle demanda jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de réponse. Là, elle cassa son œuf par terre. Un palais apparut à l'endroit où l'œuf se brisa. Elle entra dans le palais, où elle fut accueillie comme une reine. Elle entra dans sa chambre, où son prince l'attendait.

L'origine de la trahison

En ces temps-là, au tout début du monde, les hommes et les serpents vivaient en parfaite harmonie. Ils n'avaient pas de venin. Avant la création du chien, les serpents étaient les amis fidèles de l'homme. Dieu avait accepté cela, à une seule condition : que jamais, au grand jamais, aucun humain ne lève la main sur le serpent.

– Condition acceptée ! répondirent les hommes.

Et cela dura longtemps, très longtemps. Il n'y avait pas meilleure nounou que le serpent. Il s'enroulait autour de l'enfant et le chatouillait pour le faire rire quand il était triste, il le réchauffait quand il avait froid. Ce qui faisait que les enfants ne quittaient jamais leurs serpents. Et pourtant... Un jour, un enfant piqua une colère noire et roua de coups son serpent, au point de lui briser les vertèbres. Le serpent hurla à la mort de douleur et, dans sa fureur, demanda à Dieu de faire sortir de ses dents du poison, pour se venger du mal qu'on lui avait fait. C'est là que l'arbre à côté de lui, lui dit :

– Mange de mes feuilles et ton vœu sera exaucé.

Ce que fit le serpent. Il mordit ensuite l'arbre, qui sur le coup perdit toutes ses feuilles.

Satisfait, il se mit à la recherche de l'enfant dans tout le village. Il fouilla partout, le chercha dans tous les recoins des maisons mais il ne le trouva pas. Alors il attendit la nuit. Lorsque tout le village s'endormit enfin, il s'approcha de la maison de l'enfant. Dans sa chambre, il ne le trouva pas. Le serpent rampa alors jusqu'à la chambre de sa mère. Il se faufila dans le lit, sous les draps, il retrouva l'enfant endormi, blotti contre ses parents et le mordit. L'enfant poussa un seul et dernier cri puis tomba raide mort. La mère se réveilla et aperçut le serpent juste au moment où il sortait de la chambre. Un serpent avait tué un enfant !

Les hommes du village organisèrent une battue. La chasse au serpent tueur commença. Ils le pourchassèrent jusqu'au petit matin. Le serpent dans sa course aperçut un paysan dans son champ. Il vint le trouver et lui dit :

– Tu es ma seule chance de survie. La poussière que tu aperçois là-bas, ce sont des hommes armés qui veulent ma mort. Cache-moi quelque part, s'il te plaît !

Le paysan lui proposa de le cacher dans son plat car il venait de terminer son repas.

– Tu es fou ! lui dit le serpent. Ça fait des heures que ces hommes courent ! Ils sont affamés. Ils me trouveront forcément dans ton plat.

Le paysan lui proposa alors sa cruche d'eau.

– Ça ne va pas ? s'exclama le serpent. Ils ont soif ! Ils se jetteront sur ta cruche sans ta permission !

– Dans ce cas je ne peux rien faire pour toi, car je ne vois vraiment pas où je peux te cacher.

– Moi, je sais, paysan ! Cache-moi dans ton estomac. Là, c'est sûr, ils ne me trouveront pas.

Le paysan éclata de rire et lui dit :

– Tu me crois assez bête pour te laisser entrer dans mon ventre ? Jamais je ne ferai une chose pareille !

Mais les hommes se rapprochèrent, le serpent pleura, implora.

– Je te jure que dès qu'ils auront le dos tourné, je sortirai et je m'en irai !

Le paysan accepta finalement. Il ouvrit sa bouche et le serpent s'y engouffra, il glissa le long de sa gorge, et se logea dans l'estomac de l'homme. Les hommes arrivèrent et lui demandèrent s'il avait vu le serpent, il leur répondit :

– Mais ça fait déjà une heure que je l'ai vu passer. C'est sûr qu'il est déjà loin !

Découragés, les hommes repartirent au village.

– Serpent, tu n'as plus rien à craindre. Tu peux sortir maintenant ! Silence.

– Serpent, tu m'entends ? Sors de là, ils sont partis !

– Quelqu'un me parle ? demanda le serpent.

– Bien sûr que quelqu'un te parle ! C'est moi, le paysan. Sors de mon ventre, ils sont repartis !



– Paysan, tu dis ? Je ne connais aucun paysan, moi. Je fais tranquillement la sieste bien au chaud entre le foie, le pancréas et le cœur et tu oses me déranger ? Laisse-moi tranquille, j'ai faim. Je vais goûter un peu de ce foie bien frais !

Alors, le paysan se mit à pleurer. Un héron qui survolait son champ tous les jours le vit en larmes. Il se posa à côté de lui et lui dit :

– Qu'est-ce qui t'arrive mon ami ? Tous les jours je survole ton champ, je te vois travailler en chantant. Et aujourd'hui, pour la première fois, je te vois pleurer. Raconte-moi ton malheur.

Le paysan raconta, le héron écouta :

– Je peux t'aider. Mais que me donneras-tu en échange ?

– Je te donnerai des tonnes de grenouilles et de poissons. Aucun membre de ta famille ne mourra de faim tant que je serai en vie !

Le héron plongeait ses longues pattes au fond de la gorge du paysan

et sortit le serpent qu'il s'empessa de dévorer.

Cela ne plut pas du tout au paysan. Il attrapa l'oiseau et s'apprêta à lui tordre le cou :

– Quoi ? Tu manges mon serpent sans me demander mon avis et sans m'en garder un morceau ? Dans ce cas, c'est toi que je vais manger.

Sa femme arriva juste à temps. L'oiseau raconta ce qui s'était passé et la femme du paysan lui dit :

– Touche une seule plume de cet oiseau, et je te quitte.

Le paysan relâcha le héron à contrecœur. Ce dernier battit des ailes et juste au moment où il s'envolait, il arracha les yeux de la femme, les goba et continua son chemin.

Voilà comment naquit la trahison. On dit qu'elle est commune à tous les êtres. Vrai ou pas vrai, l'histoire ne le dit pas !

Sambo le petit berger

Prêtez-moi vos oreilles, car voici venir l'histoire d'un petit garçon prénommé Sambo.

Sambo, comme tous les petits bergers nomades de son âge avait l'habitude chaque jour d'emmener ses animaux paître dans la brousse.

Partout où sa caravane s'arrêtait, il faisait goûter à ses animaux toutes sortes de bonnes herbes, fraîches ou sèches, qu'il sélectionnait avec soin.

Un après-midi, le petit berger s'endormit au pied d'un arbre, fatigué d'avoir beaucoup marché. Il dormit longtemps, très longtemps. Si bien qu'à son réveil, la nuit était déjà tombée. Et – ô misère ! – tous ses animaux avaient disparu !

Il se leva très vite pour rentrer au campement et prévenir son père de la disparition de ses bêtes, mais même son chemin était introuvable. Sambo était perdu dans la brousse.

Alors il réfléchit et décida de monter dans un arbre pour échapper aux animaux sauvages, d'y passer la nuit et de retrouver son chemin le lendemain.

Le lendemain matin très tôt, Sambo s'apprêtait à descendre de l'arbre quand soudain, il entendit du bruit. Un bruit étrange. Il baissa la tête et aperçut un lion, entouré des animaux au pied de l'arbre. C'était l'arbre à palabre des animaux sauvages !

Le lion, roi des animaux, convoqua tous ses sujets et commençait à parler quand soudain, la hyène flaira une odeur et se leva si subitement que le lion s'exclama :

– Mais qu'est-ce que tu as à t'agiter ainsi ?

– Majesté, dit-elle de sa voix nasillarde, ça sent la viande fraîche ! De la bonne chair humaine !

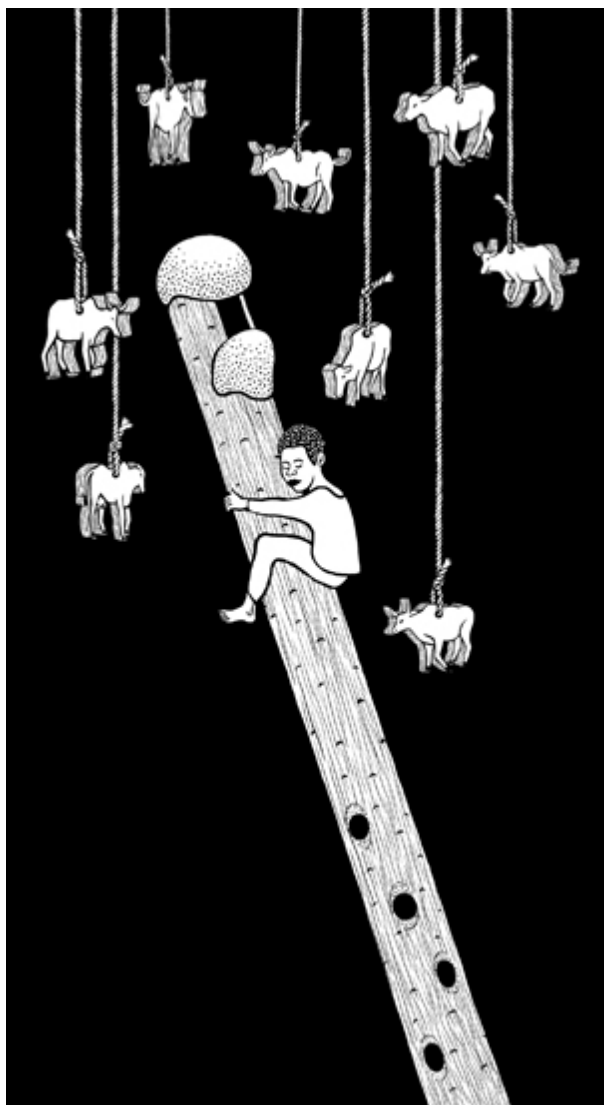
Et elle se mit à saliver.

Le lion furieux rugit et toute la savane trembla :

– Qui est là ? Qui ose venir nous déranger ?

Pas de réponse. Alors le roi ordonna au singe d'aller voir qui se cachait dans l'arbre. Mais le singe avait plein de poux. Il n'arrêtait pas de se gratter. Il se grattait tellement qu'il ne fit pas assez attention, et il redescendit sans avoir rien remarqué. La panthère se proposa. Mais elle était lourde car elle attendait des petits. Et malgré sa souplesse, elle fit du bruit en se faufilant entre les feuillages. Elle non plus ne vit

rien, elle redescendit. C'est alors que le chat sauvage se proposa. Il monta dans l'arbre doucement, lentement, sûrement, avec souplesse et agilité, il fouilla, renifla, chercha sur chaque branche de l'arbre, jusqu'à ce qu'il se retrouva nez à nez avec le petit garçon. Le chat descendit vite informer Sa Majesté le lion en ces termes :



– C'est un petit garçon avec une flûte à la main.

Et le lièvre de lui demander :

– Comment peux-tu savoir ce qu'il a dans les mains ? C'est un humain.

– J'ai longtemps vécu chez les hommes. Je sais ce que je sais. On

souffle dans cette chose et elle produit des sons.

Alors le roi lion lui cria :

– Hé oh ! Petit homme ! Descends, nous avons une proposition à te faire : si tu joues un peu de ton instrument pour nous, nous te laisserons partir. Mais si tu refuses, nous monterons tous dans l'arbre et te dévorerons jusqu'au dernier morceau ! À toi de choisir.

Quelques instants plus tard, des petits pieds surgirent des feuillages, puis suivirent les jambes, puis le torse et enfin une jolie tête de bambin apeuré. Sans un mot, de ses mains tremblantes, Sambo commença à jouer de la flûte :

Kattittiri katiri dandana

Tiri dandana

k attittiri katiri dandana

Tiri dandana

Su kura duka an taré wuri

Tiri dandana

Su zaki duka an taré wuri

Tiri dandana

Aujourd'hui tous les animaux

sont ici présents.

La hyène me surveille

pour que je ne m'enfuie pas,

le lion aussi bloque le passage.

Les animaux aimèrent tellement la chanson du petit berger qu'ils commencèrent à danser, à sautiller sur place. C'est alors que Sambo pour la première fois prit la parole :

– Chez moi on ne danse pas comme ça. Quand on danse, on se déplace, on se met à deux, on se croise et se recroise, on s'éloigne d'abord un peu, puis de plus en plus loin. Tu dois savoir cela, le chat, toi qui prétends avoir vécu chez les hommes.

Le chat acquiesça, le lion approuva, et la danse reprit de plus belle, de plus en plus cadencée.

Quand les animaux s'éloignèrent le plus loin possible du petit berger, il décida de s'enfuir, car il comprenait que quand les animaux seraient épuisés et affamés d'avoir autant dansé, ils ne le relâcheraient pas. Bien au contraire, il serait le festin de la soirée. Sambo se baissa sans s'arrêter de jouer, fit une crotte bien fraîche et déposa la flûte dedans. La crotte continua à souffler dans l'instrument :

Kattittiri katiri dandana

Tiri dandana

kattittiri katiri dandana
Tiri dandana
Su kura duka an taré wuri
Tiri dandana
Su zaki duka an taré wuri
Tiri dandana

Ils dansèrent, les animaux. Ils dansèrent jusqu'à ce que le soleil soit au zénith, ils dansèrent jusqu'à ce que la crotte commence à sécher, ils dansèrent jusqu'à ce que la flûte commence à émettre un son bizarre :

Katti ...tott...fiut...
Rittiti...fut...prouf...

La crotte s'assécha et la flûte se tut.

Les animaux, furieux que la musique s'arrête, revinrent au pied de l'arbre voir ce qui se passait. L'enfant avait disparu, il s'était enfui. Et ils surent tous qu'il était déjà loin. Il ne restait que la flûte.

Le lion l'a gardée en souvenir de Sambo le petit berger et de temps en temps il essaye de souffler dedans.

Si un jour vous vous retrouvez dans la savane et que le vent le lève, vous entendrez toutes sortes de sifflements, c'est le lion qui s'entraîne.

La corne du roi

On raconte qu'en ces temps-là dans le royaume de l'Ader, vers le nord-est du Niger, vécut un barbier nommé Marika.

Marika Wanzam, le plus grand des barbiers de son temps. Avec un peu d'eau et du savon, ta tête au contact de la lame de son rasoir devenait semblable à une boule de pétanque polie par le temps. Ce fut aussi le plus grand des maîtres circonciseurs, la terreur des petits garçons.

Marika était un berger peul qui devint sédentaire parce que la sécheresse avait ravagé son troupeau. Mais le plus grave pour les siens, ce fut lorsqu'il devint raseur de tête. Quelle honte ! Et c'est pour cela que sa famille et toute sa tribu le renièrent. Il ne lui restait que sa femme et ses deux pauvres zébus qui avaient survécu à la famine ravageuse.

Un matin comme tant d'autres, Marika Wanzam s'installa à l'ombre du manguier de sa cour lorsqu'il vit venir de loin un des gardes du roi. Il réfléchit quelques instants et se dit :

« Il se passe sûrement quelque chose pour que le roi envoie un garde jusqu'à chez moi. Mais ce qui est sûr, c'est que j'ai payé mes impôts, je n'ai blessé personne avec mon rasoir, donc je n'ai rien fait de grave, et le roi ne peut pas m'en vouloir. De ce côté-ci, tout va bien. Mais comme je suis un de ses plus fidèles serviteurs, peut-être veut-il juste faire de moi soit son sujet, soit son conseiller, soit son gendre ou, pourquoi pas, les trois à la fois ! Je serai alors riche et respecté ! »

Mais ce ne fut rien de tout cela, le roi le convoqua pour autre chose : ses poils et ses cheveux avaient beaucoup poussé et il faisait très chaud. Ça le dérangeait tellement qu'il voulait que Marika Wanzam les lui rase. Bien sûr, tout cela, le garde le chuchota à l'oreille du barbier car sa femme n'était pas loin.

Marika dans son fort intérieur se dit :

« Au fond, je le savais. Jamais ce roi ne fera de moi son gendre. Les princesses sont toujours destinées aux princes, pas à un pauvre coupeur de prépuce ! »

C'est à partir de ce moment-là que sa vie prit un autre cours. Il fut entraîné d'une porte à l'autre dans le grand palais royal. À la 41^e porte, Marika se retrouva face au roi assis sur un tapis en tailleur. Le roi le regarda droit dans les yeux et lui dit :

– Je souhaite simplement que tu fasses ton travail sans commentaire.

Marika se mit à l'œuvre. Doucement, avec précision, il rase Sa Majesté tout en priant pour que sa main ne tremble pas. Les poils d'abord : ceux du pubis et des aisselles même si des odeurs importunes venaient de temps à autre effleurer ses narines, malgré plusieurs couches de parfums destinées à les masquer. C'est donc vrai ce que l'on dit : les rois sont tellement occupés qu'ils ne se lavent même pas ! Ah les odeurs ! Même les têtes couronnées ne sont pas épargnées.

Cette réflexion lui donna le courage de continuer son travail sans aucun complexe.

Qu'est-ce qui restait ? Ah oui ! La tête du roi, les cheveux de Sa Majesté. Et le roi commença à enlever son turban royal en fixant durement le barbier. Mais au moment où il ôtait son bonnet royal, Marika faillit s'évanouir. Il n'en crut pas ses yeux ! En plein milieu de la tête du roi, une corne avait poussé ! Et quelle corne ! Une corne de bouc qui avait l'air de le narguer et de dire :

– Tu penses qu'on ne pousse que sur la tête des animaux ? Et bien tu te trompes ! Même sur la tête des plus puissants des hommes on peut pousser.

Marika regarda le roi qui resta de marbre.

Lorsqu'il finit son travail, le roi cornu lui donna une bourse pleine de pièces d'or et lui dit :

– La langue peut être plus tranchante que ton rasoir quand il s'agit de couper une tête. Alors fais attention à la tienne. N'oublie surtout pas ces mots !

Marika Wanzam rentra chez lui avec la sombre impression que le ciel lui était tombé sur la tête. Sa femme lui demanda ce qui n'allait pas. Pas de réponse. Et toutes les fois qu'il voulut répondre, il se rappela les dernières paroles du roi. Il se dit que quand les rois se mettaient à la poésie, ça n'annonçait rien de bon.

La nuit, il ne dormit pas. Il ne pouvait pas garder le secret pour lui, c'était trop lourd à porter. Mais il n'avait pas le droit de parler. Dès que Marika regarda ses deux zébus avec leurs imposantes cornes, il sentait une énorme boule lui peser sur le cœur. Des cornes, ces maudites cornes, il les voyait partout ! Ça le rendait fou ! Lorsque Marika Wanzam finit sa bouillie du matin, il décida d'aller travailler aux champs car depuis son retour de chez le roi, il avait changé de vocation. De coiffeur, il voulait devenir cultivateur. Il ne souhaitait plus entendre parler de cheveux, de poils. Ni même de pénis ! Fini, tout ça !

Mais même aux champs, il n'arrivait pas à travailler. Sa bouche le démangeait. Il lui fallait se confier. Mais à qui ?

À ses bêtes ? Non ! Dans ce monde-là, on n'est jamais assez prudents. Des fois que les animaux se mettent à parler...

Aux arbres ? Sur les arbres, il y a des oiseaux. Et un oiseau, c'est bavard comme tout.

Il décida alors de se confier à la terre. La terre mère. La terre ne pouvait pas le trahir. Alors il creusa un trou profond, il s'accroupit devant le trou et dit :

– Ô Terre ! Terre ! Mes yeux ont vu ce qu'il ne faut pas voir ! Le roi, notre roi avec une corne de bouc sur la tête ! Il l'a cachée à son peuple pendant toutes ses années ! Ô Terre, toi qui m'as vu naître, toi qui me verras mourir ! Le roi a une corne ! Et quelle corne !

Marika sortit tout ce qu'il avait sur le cœur, referma le trou et rentra chez lui, soulagé, léger, guéri. La vie reprit son cours.

Trois mois plus tard – jour pour jour – un berger amena son troupeau paître à côté du champ de l'ancien Wanzam. Là où il arrêta ses animaux, il vit une belle tige de mil qui avait poussé à l'écart des autres. Il eut envie de fabriquer une flûte et de jouer pour ses animaux.

Mais à peine souffla-t-il dans la flûte qu'une chanson étrange en sortit :

*Naga sarki da kaho, i
n ji Marika wanzamé !
Marika le barbier a dit
qu'il a vu le roi avec une corne sur la tête !*

Le berger eut peur. Il ne comprenait pas par quelle sorcellerie ces choses étaient possibles. Il jeta la flûte, mais ses moutons se mirent à bêler car ils adorèrent le son de la flûte. Et comme les bergers peuls ne refusent jamais rien à leurs bêtes, il continua à souffler dans la flûte.

Au coucher du soleil, il rentra chez lui et montra sa trouvaille à sa femme en soufflant dedans. Les mêmes paroles en sortirent.

– Surtout, ne le raconte à personne ! dit-il.

La femme promit, jura. Le lendemain très tôt, elle s'en alla faire son marché et rencontra sa meilleure amie. Mais les meilleures amies se racontent tout. Enfin presque...



La femme du berger dit à sa meilleure amie :

– J’ai envie de raconter quelque chose, mais j’ai peur que tu le répètes à tout le monde.

Et l’amie répondit :

– Depuis tout ce temps qu’on est amies, tu n’as pas encore confiance en moi ? Je suis très vexée et je ne vois pas comment nous pouvons continuer à être amies dans ces conditions.

– Ne te fâche pas ! C’est pour être sûre. Combien d’oreilles as-tu ?

– Deux, bien sûr.

– Alors rajoute-t’en une troisième et écoute ceci : notre roi est cornu !

– Quoi ?

– Tu as bien entendu. Le roi a une corne de bouc sur la tête.

– *Iyé !* Le roi a une corne ? Qui te l’a dit ?

– Mon mari, mais ne le dis à personne, c'est un secret. Si je te le dis, c'est parce que j'ai confiance en toi.

– Ne t'inquiète pas ! Tu sais que tu peux compter sur moi.

Le soir même, cette amie rendit visite à sa meilleure amie à elle et lui raconta tout.

Sa meilleure amie partit au puits et croisa sa meilleure amie et elle lui rapporta la nouvelle. Souvent, on dit que « la parole n'a pas de jambes, mais elle peut enjamber une rivière ».

C'est ainsi qu'en moins d'une semaine, plus exactement cinq jours, toutes les femmes de la ville furent au courant que le roi avait une corne sur la tête. Les maris à leur tour apprirent la nouvelle et enfin les enfants.

Ah les enfants ! Les enfants haoussa ont la manie de composer des chansons sur des faits divers, des choses qui les impressionnent, qu'ils trouvent drôles, effrayants ou même pour se moquer de quelqu'un.

Quelle belle chanson que celle de la flûte ! Elle leur plut tellement qu'ils la chantèrent partout :

Naga sarki da kaho, in ji Marika wanzamé.

Et ils ajoutèrent :

In ji Marika, in ji Marika,

in ji Marika wanzamé !

C'est Marika, c'est Marika,

c'est Wanzam qui l'a dit !

La nouvelle voyagea de bouche à oreille et arriva jusqu'à celles du roi. Il envoya chercher Marika qui jura sur les mamelles de sa mère qu'il n'avait rien dit à personne.

Le Sarki envoya chercher le berger qui vint avec la flûte. L'instrument parla, le roi se tut un long moment. La cour retint son souffle. Il envoya de nouveau chercher Marika le barbier car, selon la flûte, c'est lui qui parlait. Marika avoua qu'il s'était confié, mais à la terre seule ! Il n'avait parlé à personne d'autre. Mais lorsque le roi envoya chercher son bourreau, la femme de Marika s'avança et sous les yeux ébahis de toute la cour, avoua ceci. Elle avait commencé à s'inquiéter et un jour elle avait pris la décision de tout faire pour savoir ce que son mari cachait au fond de son cœur. Comme toute femme, elle avait peur d'une maîtresse. Elle alla voir un sorcier qui lui donna une solution.

Ce matin-là, elle lui prépara la bouillie de mil dans laquelle elle mit une graine mal écrasée. La graine se coinça comme prévu dans une molaire du barbier creusée par une carie, et elle tomba dans le

trou quand il se confia à la terre. Elle germa, elle poussa pour devenir une belle tige de mil.

Le roi comprit alors qu'il était temps de dévoiler son secret longtemps gardé. Il envoya donc ses griots partout pour convoquer son peuple le lendemain sur la place du palais royal.

C'est ainsi que, le lendemain matin, devant une foule en haleine, il défit son turban royal, ôta son bonnet royal, et, sur sa tête royale, apparut la corne royale ! Silence total. Puis le silence se transforma en murmures, les murmures en rumeurs et les rumeurs en brouhaha. La foule était mal à l'aise. La plupart se mirent à le traiter de démon. Les enfants regardèrent leurs parents affolés avec des grands yeux inquiets, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer devant une telle situation. Les anciens se concertèrent. L'heure était grave. Le roi chuchota quelque chose à l'oreille de son griot. Ce dernier prit enfin la parole :

– Qu'on envoie chercher le sorcier qui a donné la graine !

Et le roi coupa la tête du sorcier pour donner l'exemple.

Silence total. Ébahis, la bouche grande ouverte et les fesses serrées par la peur, tout le monde rentra chez lui.

Depuis ce jour, les hommes portèrent et pendant longtemps, de longs bonnets rouges en l'honneur du roi cornu. On raconte que ce fut là l'origine des chéchias.

Le nombril : Mai-kyawo

Elle s'appelait Mai-kyawo, et c'était la plus jolie fille du village.

Comme toutes les autres, Mai-kyawo partait très tôt le matin en forêt chercher du bois de chauffe pour sa mère.

Un matin, les filles partirent ensemble, et ensemble elles arrivèrent au pied d'un tamarinier. Dans le tronc de ce tamarinier il y avait un trou, et dans ce trou il y avait un nain décorant une petite calebasse en chantant. Elles n'avaient jamais vu une calebasse aussi bien décorée de toute leur existence. Elles étaient en train de lui faire des compliments quand soudain, Mai-kyawo restée à l'écart plongea sa main dans le trou, arracha la calebasse au nain et se mit à courir, et à courir. Mai-kyawo courut et le nain la poursuivit. Lorsque la jeune fille arriva à l'entrée du village, le nain fit demi-tour car en tant qu'esprit protecteur de la forêt, il n'avait pas le droit de la quitter.

Mai-kyawo rentra à la maison avec la calebasse dans les mains. Sa mère l'interpella en ces termes :

– Où as-tu trouvé cette jolie calebasse, ma fille ?

– Je l'ai empruntée à un nain dans la forêt, répondit la jeune fille, les yeux malicieux.

Sa vieille grand-mère qui écoutait depuis un coin au fond de la cour lui cria :

– Je te connais, petite, tu as dû l'emprunter illégalement. Ce nain est un esprit gardien de la forêt. Tu l'as volé. Alors ramène-la, car de toute façon les esprits ne donnent jamais leurs objets. Ramène-la, sinon elle nous portera malheur.

– Mais qu'est-ce que tu en sais, grand-mère ? Et si c'est le nain lui-même qui me l'a donnée ? répondit Mai-kyawo avec insolence.

– Ce qu'une vieille femme comme moi peut voir assise, toi, même si tu montes sur la plus haute branche d'un arbre, tu ne peux l'apercevoir.

Mais Mai-kyawo refusa d'écouter sa vieille grand-mère.

Et les jours passèrent.

Un matin comme d'habitude, les jeunes filles se dirigèrent vers la forêt. Elles marchèrent longtemps en chantant. Elles marchèrent, elles chantèrent, elles marchèrent, elles chantèrent, elles marchèrent quand une des filles aperçut un lézard, un beau lézard avec des écailles aussi colorées qu'un arc-en-ciel. Elle le montra aux autres qui prirent peur car le lézard avait une corne au milieu de sa tête, ce qui n'est pas normal

dans cette région.

Lorsque Mai-kyawo se pencha pour prendre le lézard, celui-ci commença à chanter :



*Kalki dauka, kalki dauka
Mai-kyawo kalki dauka
Chegen damo da kofo Mai-kyaw
Wayyo Mai-kyaw
Zata kashé kanta
Wayyo Mai-kyaw
Zata yima kanta.
Ne me touche pas,
ne me touche pas.*

*Il peut t'arriver malheur !
Pauvre jeune fille qui va se tuer !*

Les jeunes filles s'enfuirent. Quant à Mai-kyawo, elle pensait déjà à la façon de cuire son lézard. Arrivée chez elle, tout le monde lui conseilla de ramener le pauvre lézard là où elle l'avait pris. Mais Mai-kyawo faisait ce qu'elle voulait, quand elle voulait et où elle le voulait. Elle tua le lézard et le fit rôtir sur des braises, avec un peu de piment, de sel et de poivre. La jeune fille invita sa famille à manger mais personne ne voulait de son lézard maudit.

Elle prit un morceau pour le mettre dans sa bouche quand la viande lui dit :

– Ne me mange pas, ça va te porter malheur.

– Ce n'est pas parce que tu parles que tu vas m'arrêter !

Et elle engloutit le morceau de lézard, et un autre, et encore un autre, jusqu'à ce qu'elle mangeât tout. Mai-kyawo s'en alla faire un somme pour bien digérer. Mais soudain quelque chose commença à bouger dans son ventre !

Et ça bougeait, et ça bougeait ! La jeune fille se mit à crier, apeurée :

– Mon ventre ! Au secours !

Tout le monde dans la maison accourut, les voisins aussi. Tout le monde, ahuri et épouvanté, regarda le petit ventre de la jeune fille bouger !

Dans le ventre de Mai-kyawo commença une reconstitution : toute la viande se transforma, le lézard reprit vie, et, d'un grand bond, il sortit du ventre de la fille en lui laissant une cicatrice. Avant de disparaître dans la nuit, il lui cria :

– Pour ta gouverne, le lézard se mange avec beaucoup d'oseille. Sans cela, il ne meurt pas. En plus, tous tes semblables seront punis à cause de tes erreurs.

Et le lendemain matin, tous les habitants se sont réveillés avec une cicatrice ronde au milieu du ventre : le nombril.

Bakoyni le septième fils

Un veuf et ses sept garçons vivaient tous ensemble, isolés en pleine savane. Le septième garçon avait pour prénom Bakoyni. C'est comme ça que l'on appelle le septième enfant né dans une famille chez les Haoussa.

Chaque matin, le veuf partait à la chasse chercher de quoi nourrir ses enfants. Cette année-là, la sécheresse fit son grand retour et le gibier se fit rare.

Ce matin-là, le chasseur marcha toute la journée dans la brousse sous le soleil rancunier mais ne trouva rien pour ses garçons qui, en quelques jours, devinrent chétifs, les côtes saillantes, les yeux hagards tellement la faim tenaillait leurs petits ventres. Un jour, ses six grands garçons lui suggérèrent de l'accompagner car ils savaient tous chasser. Même le plus petit, le benjamin se proposa.

– Mais non Bakoyni, tu es encore petit. Garde la maison jusqu'à notre retour.

Bakoyni détestait que son père lui rappelle tout le temps qu'il était encore petit.

Mais même à sept, le chasseur et ses six garçons rentrèrent bredouilles. Pourtant, ils continuèrent tous les matins à chercher ne serait-ce qu'un pauvre petit lièvre. En vain.

Puis un jour, tous les enfants tombèrent malades, affamés. Ce jour-là, le chasseur prit une décision. Il décida d'abandonner ses enfants si jamais il ne trouvait rien le lendemain pour les nourrir.

Il sortit donc de chez lui aux aurores et marcha toute la matinée sans rien attraper. Puis il s'assit à l'ombre d'un arbre en disant :

– Hum ! Ça fait du bien de pouvoir se reposer un peu.

Le chasseur entendit une voix répéter :

– Rrrrr ! Ça fait du bien de se reposer un peu.

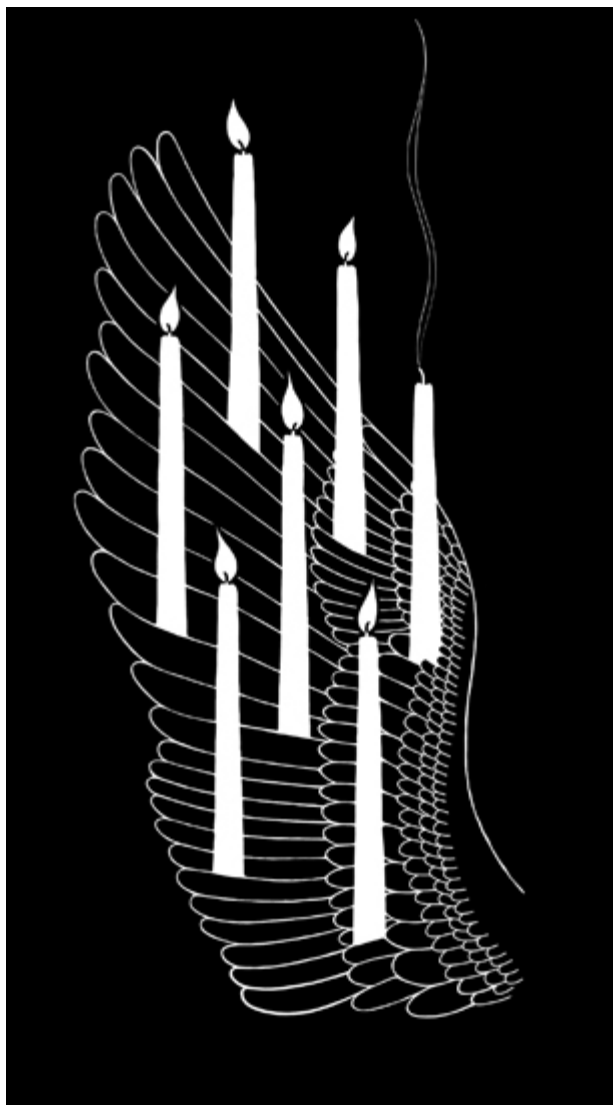
– Qui donc m'imites ainsi ? dit-il en levant sa tête vers les branches de l'arbre.

Sur une des branches se tenait un petit oiseau paré de plumes chatoyantes.

– Prends garde, oiseau, car je suis un chasseur. Si tu continues à te moquer ainsi de moi, je t'abattrais avec un gros caillou.

– Rrrrr ! Si tu me lances un caillou, je te lancerai deux gourdes de lait et grosse boule de pâte de mil.

Alors le chasseur ramassa un petit caillou qu'il fit semblant de lancer en direction de l'oiseau et sa main n'était même pas retombée qu'il reçut sur la tête deux gourdes de lait et une énorme boule de pâte de mil. Sans attendre, il ramena son cadeau tombé du ciel à la maison. Le chasseur nourrit ses enfants ainsi pendant des mois. Cela devint un jeu entre le chasseur et le petit oiseau, désormais amis.



Un jour Bakoyini demanda à son père :

– Où trouves-tu à manger tous les jours la même chose ?

– Ça, mon cher fils, c'est mon secret et je ne le dirai à personne.

Et tous les jours Bakoyini posa la même question, et tous les jours

son père lui répondit la même chose.

L'enfant décida donc d'utiliser une autre méthode. La nuit venue, il mit de la cendre au fond de la besace de son père dans laquelle il fit un trou. Aux aurores, il suivit son père en se servant de la traînée de cendre qu'il laissait derrière lui. Il l'aperçut en pleine conversation avec un oiseau. Alors il attendit, jusqu'à ce son père reparte avec son butin. Bakoyini s'approcha de l'arbre en disant :

– Hum ! Je vais me reposer un peu !

L'oiseau l'imita et l'enfant lança :

– Ainsi donc, c'est toi le secret de mon père ! Fais attention ! Si tu m'imites une fois de plus, tu tâteras de mon lance-pierres !

– Si tu me lances un caillou, je te lancerai deux gourdes de lait et une boule de pâte de mil.

L'enfant prit un gros caillou et le lança sur l'oiseau qui tomba de son perchoir mort écrasé. Il le pluma, le cuisit sur un feu et le mangea.

Le lendemain, le père comme à son habitude s'en alla au pied de l'arbre et dit :

– Je vais me reposer ici avant de continuer !

– ...

– Je dis que je vais me reposer sous cet arbre !

– ...

Le chasseur, inquiet, leva sa tête et appela l'oiseau de toutes ses forces, en vain. C'est alors qu'il vit à ses pieds quelques traces de sang desséché et, un peu plus loin, les belles petites plumes aux couleurs de l'arc-en-ciel qui avaient orné le petit oiseau. Il commença à pleurer comme un enfant. En apercevant des traces de pas, il décida de savoir qui avait mangé son oiseau. Plus il suivait ses pas, plus il se rapprochait de sa maison, et son cœur se mit à battre très fort. Les traces de pas s'arrêtaient devant la chambre de ses enfants. Fou furieux, il les aligna devant lui et cria :

– Qui a mangé mon oiseau ?!

Silence.

– Qui de vous sept a mangé mon oiseau ?

Pas de réponse.

Alors, la rage au cœur, le chasseur amena ses enfants à *tabkin nabargaja*, la mare de la vérité. L'eau qui noyait les menteurs. Alignés du plus grand au plus petit, le chasseur mit le plus grand dans l'eau et lui dit :

– Chante ! Allez, chante, je verrai si c'est toi qui as mangé mon oiseau !

Le premier, effrayé, entonna :

Inni ni tchi tsounsoun baba

Tabkin nabargaja
Kou bouboulo, kou bouboulo
Tabkin nabargaja
Kou hadéni, kou hadéni
Tabkin nabargaja,
In lalatché in lalatché
Tabkin nabargaja.
Si c'est moi qui ai mangé
l'oiseau de mon père,
que l'eau de la mare sacrée
m'engloutisse dans ses profondeurs,
qu'elle fasse ma perte.

L'eau resta très calme et le chasseur lui dit :

– Ce n'est pas toi.

Un à un, les sept enfants passèrent. Du premier jusqu'au sixième, l'eau ne frémit même pas. Au tour de Bakoyini le septième, lorsque son père lui demanda de mettre ses pieds dans l'eau et de chanter, il refusa.

Son père l'y mit de force.

– Chante ! lui cria-t-il.

Et Bakoyini le septième fils commença à chanter :

Inni nitchi tsoutsoun baba
Tabkin nabargaja
Kal kou bouboulo
Kal kou bouboulo
Tabkin nabargaja
kal kou hadé ni kal kou hadéni
tabkin nabargaja
kal in lalatché in lalachté
tabkin nabargaja
Si c'est moi qui ai mangé
l'oiseau de mon père,
ne me fais rien mare sacrée.
Ne m'engloutis pas
dans tes profondeurs,
ne fais pas ma perte.

– Chante comme tous les autres !

Le petit garçon chanta, la mare devint noire, l'eau monta jusqu'à ses genoux.

– Allez chante !

Une fois encore il chanta, l'eau atteignit sa hanche. Il chanta, ses épaules disparurent sous l'eau.

– Allez chante !

Il chanta, on ne vit que sa tête. Quand pour la dernière fois il chanta, l'eau tourbillonnante l'engloutit. Et le chasseur rentra à la maison avec ses six garçons.

Un an plus tard jour pour jour, la sécheresse passa à son stade crucial : les cours d'eau s'asséchèrent et même la mare sacrée ne put résister. Un jour, une cigogne en plein vol aperçut quelque chose briller en bas. Elle se posa là où il y eut la mare sacrée et prit dans son bec un petit poisson argenté qui frétillait encore. Elle l'eut à peine touché que frrrrrrrrr ! Le poisson se transforma en un petit oiseau avec des plumes de toutes les couleurs qui s'envola et se posa sur son arbre.

Ce jour-là, le chasseur sortit chasser, puis, en passant devant l'arbre de l'oiseau, il s'arrêta. Il dit :

– Hum ! Je vais me poser un peu.

Il entendit : rrrrrrrrr !

– Je vais me poser un peu.

Ce jour-là, il rentra chez lui avec deux gourdes de lait et une énorme boule de pâte de mil. C'est cette même cigogne qui rapporta l'histoire que vous venez de lire.

Hadiza

Dans une ville haoussa située entre le Niger et le Nigeria vivait une famille : le père, la mère et l'unique enfant — une jeune fille, Hadiza, dont la beauté était connue même dans les contrées lointaines.

Mais à vingt-cinq ans et malgré sa beauté, Hadiza n'avait toujours pas de mari. Les gens commencèrent à médire, à critiquer, à montrer du doigt les parents de la jeune fille. Hadiza, elle, se disait qu'elle avait tout son temps, qu'elle était jeune et qu'elle voulait un homme aussi beau qu'elle. Et mieux : elle voulait un homme qui n'avait aucune cicatrice sur le corps. Et chaque fois qu'un homme se présentait à elle, elle s'enfermait avec lui dans sa chambre, le déshabillait et inspectait minutieusement son corps à la recherche d'une cicatrice ou d'une tache, aussi insignifiante fût-elle.

Tous y passèrent. Tous les hommes venus de près ou de loin se sentaient capables de la conquérir : du plus grand lutteur au plus riche des marchands, du plus vaillant des guerriers au prince le plus puissant. Mais à chaque fois :

– Non, tu as une cicatrice ici, là... là !



Un jour, sa mère lui dit :

– Ma fille arrête avec ça ! Un homme parfait, ça n'existe pas. Regarde Nagagéré ton cousin, par exemple, lui, c'est un homme courageux, bon et très amoureux de toi. Pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

– *Iyé !* Nagagéré ? Mais il est beau comme un cochon et il lui manque la moitié de l'index gauche. Surtout pas lui !

Nagagéré, qui arrivait juste à ce moment-là, l'entendit. Lui qui était éperdument amoureux de sa cousine vit ses chances partir en fumée. C'était un jeune bûcheron qui, un jour, en coupant du bois, s'était coupé le doigt par inadvertance.

Quelques jours plus tard, en revenant du marché, Hadiza aperçut

deux chameliers, des hommes bleus, des Touaregs : le prince Agali et son ami. Dès qu'elle croisa le regard du prince, elle sut que c'était lui qu'elle attendait depuis longtemps.

Le prince baragua son dromadaire, s'approcha de la jeune femme, face à elle se déshabilla. Sans un mot elle regarda son corps, des orteils au cuir chevelu, rien. Aucune cicatrice, aucune tache ne gâtait ce corps parfait.

Le jour même elle dit oui, le jour même le mariage fut célébré.

Trois jours plus tard, ils prirent le chemin du retour, celui du nouveau domicile conjugal. Pendant des jours ils marchèrent. Puis, étonnement, ils prirent un autre chemin : celui de la forêt. Ils s'enfoncèrent de plus en plus loin, il fit de plus en plus sombre. Lorsqu'elle se décida à questionner son mari, soudain, les deux jeunes gens se transformèrent en deux énormes boas, ils s'enroulèrent autour de la jeune femme et l'emprisonnèrent dans le creux d'un arbre. Ils la léchèrent pendant des jours avec leurs langues fourchues, pendant des semaines ils se nourrissent de sa beauté, pendant des mois ils se sustentèrent de sa jeunesse.

Un jour, en l'absence des deux boas, Hadiza du fond de sa prison entendit des coups de hache sur un arbre. Alors de toutes ses forces elle cria :

– Qui est là ?

– C'est moi, Nagagéré le bûcheron.

La jeune femme entonna une chanson :

*Nagaréré yaron inna,
Nagagéré yaron abba,
In ka jé guida dan Allah
Sai ka tchéma inna da abba
Hadiza ta lalatché
Ta na caro da matchizai
Da farfarou da bakaké
Hadda ma su gachin baki sunyi tcharass
Nagagéré enfant de ma mère,
Nagagéré enfant de mon père,
si tu repars au village
dis à ma mère et à mon père,
Hadiza est perdue,
captivée des serpents.
Elle en voit des blancs,
des noirs et même des moustachus.*

Le jeune homme lui répondit :

*Ina ruwan Nagagéré
Nagagéré yaron inna,
Nagagéré yaron abba
Saboda tchiwon yatza
Ko chi yatzan ya warké
Saboda chi ki kini
To haka tchan,
Haka tchan tchan tchan
Haka tchan.
Ton histoire ne m'intéresse pas.
À cause de ma blessure au doigt,
ma blessure guérie
tu m'as repoussé.
Débrouille-toi toute seule !*

Cependant le jeune homme rentra vite au village et informa tout le monde. Les hommes, tous les hommes refusèrent de venir parce que Hadiza les avait ridiculisés. Les femmes et les jeunes filles refusèrent également. Hadiza les avait toujours méprisées. Finalement seuls les parents de la jeune fille et Nagagéré son cousin se rendirent dans la forêt. Et grâce au dévouement du jeune bûcheron, Hadiza fut libérée. Mais elle changea. Elle devint toute maigre, ratatinée, enlaidie. Elle regarda son cousin avec un regard qui se voulait amoureux et lui dit :

– J'accepte de devenir ta femme pour la vie.

Il refusa. Comme le dit un proverbe, on ne connaît l'utilité des fesses qu'au moment de s'asseoir.

Baba Dogaji

Un homme avait deux femmes. Ces deux femmes avaient chacune une fille. Un jour, la fille de la première femme voulut cueillir une papaye pour sa mère sur l'arbre qui se trouvait dans la cour de la maison. Elle tomba et se cassa en plusieurs morceaux. Sa mère ramassa sa fille, la mit dans unealebasse et prit la direction de la brousse à la recherche de Baba Dogaji. Lorsqu'enfin elle le trouva, elle expliqua au sorcier que sa fille était belle, jeune et serviable. Les yeux remplis de larmes, elle lui dit :

– Je te donnerai tout ce que j'ai, même ma vie s'il le faut, mais fais en sorte qu'elle redevienne comme avant. Je sais qu'il lui reste un souffle de vie. Je le sens parce que je suis sa mère et je n'ai pas cessé de lui dire que tout est possible.

Pendant tout le temps que la femme parla, Baba Dogaji écouta, médita, et à la fin il lui dit :

– Ton argent ne me servira à rien dans cette forêt. Je ne peux pas non plus t'ôter la vie pour faire revivre ta fille. Même si j'avoue qu'il faut vraiment vouloir mourir pour s'aventurer dans cet endroit. Pour ramener ta fille à la vie, je ne te demanderai qu'une seule chose en retour : d'amener mon troupeau au pâturage pendant une semaine. C'est tout ce que je te demande. Mais fais très attention. Maintenant, donne-moi cettealebasse et repose-toi. Tu as du chemin à faire demain.

Le lendemain, avant que la lumière bleutée de l'aube apparaisse à l'horizon, la pauvre femme prit le chemin du pâturage avec le troupeau mené par *ouwa garké*, la matriarche du troupeau, la vache la plus âgée.

La femme fit brouter aux vaches l'herbe la plus fraîche, les fruits les plus mûrs alors que son ventre criait famine, elle les abreuva à la source la plus fraîche et se contenta de leurs restes souillés. Elle les fit se reposer à l'ombre des manguiers alors qu'elle-même resta sous le soleil cuisant, piquée par les épines et les insectes.

Au coucher du soleil elle les ramena à Baba Dogaji. À quelques mètres de chez ce dernier, *ouwa garké*, la mère du troupeau s'arrêta net et chanta :

Mmboo, mmboo, Baba Dogaji :

Rouwa na rai na rai, sai ta bamoussou

*Gourbatatchi, saï ta changné
Baouré nounané nounané saï ta bamouchi
Roubabi roubabi saï ta changné
Wouri loumi loumi saï ta bamouchi
Mai karanguiya saï ta kwanta
Gyara kirakka Baba do
Gyagyara kirakka Baba dodo
Baba Dogaji, de l'eau claire et limpide
elle nous a fait boire,
l'eau croupie elle a bu.
Le fruit le plus mûr elle nous a donné ;
le vert elle a mangé.
L'ombre fraîche elle nous a donné,
dans les épines elle a dormi.
Travaille bien ton œuvre, Baba Dogaji.
Réalise ta plus belle œuvre, Baba Dogaji.*

La femme ne comprit rien, bien sûr. Elle rentra le troupeau dans l'enclos et attacha chaque animal à son piquet. L'impatience lui serrait le cœur mais elle n'osait pas poser de question au sorcier qui, assis, la tête baissée, méditait. Après des heures d'attente, il dit à la femme :

– Ta fille est dans la chambre d'à côté. Vous pouvez rentrer chez vous toutes les deux.

La femme, le cœur battant la chamade, ouvrit la porte de la chambre et une lumière l'éblouit, un doux parfum effleura ses narines et tout au fond de la chambre, elle aperçut une jeune fille endormie sur une natte. Belle. Très belle. Au bruit de pas de sa mère elle ouvrit ses grands beaux yeux et d'une voix si douce prononça :

– *Inna !* maman !

La femme prit sa fille dans ses bras et toutes les deux pleurèrent de joie. La joie des retrouvailles.

Le père de la jeune fille, qui était terrassé par le chagrin, retrouva la joie de vivre. Quant à la co-épouse, au stade extrême de la jalousie, elle ordonna à sa fille :

– Monte dans l'arbre et jette-toi de la plus haute branche ! Tu vas voir, tu seras plus jolie qu'elle.



Et comme la fille était aussi sotte que la mère, elle grimpa haut, très haut, puis se jeta dans le vide. Sa mère la mit dans unealebasse et prête à partir, elle dit à sa co-épouse :

– Ma fille sera plus belle que la tienne.

Elle arriva chez le sorcier au bout de quelques jours de marche. Elle ouvrit sa porte avec fracas et cria :

– Il est où ce sorcier qui fait des miracles ? Je t’amène ma fille. Il faut que tu me la rendes plus belle que l’autre.

Baba Dogaji, qui méditait, lui répondit :

– D’abord assieds-toi, dis-moi comment c’est arrivé.

– Oh, elle est tombée du haut de l’arbre qui se trouve dans la cour

de notre maison. Mais, moi, tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir quand est-ce que tu commences. Si tu veux avoir ton argent, il va falloir agir vite!

– L'argent n'a pas de valeur ici. Tout ce que je te demande, c'est d'amener mes animaux au pâturage. Et comme tu es pressée, je te fais une faveur : tu rentreras demain soir même avec ta fille. Repose-toi car demain tu as du travail.

Le lendemain, la femme partit chercher des cordes avec lesquelles elle fabriqua une grosse cravache et, avant même de sortir les animaux de l'enclos, elle se mit à les chicoter. Au pâturage, elle laissa les animaux en leur disant :

– Débrouillez-vous, je n'ai pas que ça à faire.

Le soir, elle les rassembla et c'est à coups de fouet qu'elle les ramena chez le grand sorcier.

Pendant ce temps, Baba Dogaji qui s'étaient mis à l'œuvre tôt le matin avait presque fini son travail. La jeune fille était magnifique. Le sorcier l'allongea dans un lit et attendit le retour de sa mère pour lui insuffler la vie. Soudain, il entendit :

*Mmboo, mmboo, Baba dogaji :
Rouwa na rai na rai, saï ta changné
Gourbatatchi, saï ta bamoussou
Baouré nounané nounané saï ta changné
Roubabi roubabi saï ta bamouchi
Wouri louni louni saï ta kwanta
Mai karanguiya saï ta bamouchi
Kwararraba kirakka Baba dogaji
Roumboutshé kirakka Baba dogaji
Baba Dogaji, de l'eau claire et limpide
elle a bu,
l'eau croupie elle nous a fait boire.
Le fruit le plus mûr elle a mangé ;
le vert elle nous a fait manger.
Sous l'ombre fraîche elle s'est couchée,
dans les épines elle nous a fait dormir.
Détruis ton œuvre, Baba Dogaji.
Enlaidis-la, Baba Dogaji.*

Ainsi parlait *ouwa garké*, la matriarche des vaches. Le sorcier devint furieux. Il regarda la belle jeune fille qui n'attendait qu'un petit souffle de vie, et décida de changer son œuvre : il prit les bras et les lui colla à la place des jambes et vice versa, il enleva les yeux et les lui mit à la place des oreilles et vice versa, il colla les fesses à la place des

seins et vice versa. Pour finir, il prit une poudre dans la paume de sa main et la souffla sur la fille, ou plutôt la chose, en prononçant une formule magique. Une odeur pestilentielle s'éleva alors.

Lorsque la femme arriva, elle s'écria :

– Hé, vieux sorcier, qu'est-ce qui sent comme ça ? Et où est ma fille chérie ?

– Elle t'attend dans la salle que tu vois là-bas.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle vit la chose se précipiter vers elle en l'appelant. Horrifiée, elle s'enfuit, mais sa fille la poursuivit. On ne les revit plus jamais.

Le chasseur et la lionne (2^e version)

Maïdawa était le plus grand chasseur de son village. Sa spécialité, c'est le roi des animaux, le lion. Il tua tellement de lions de longues années durant que les lions se faisaient rares dans la région.

Il était toujours accompagné de ses deux amis fidèles et compagnons de chasse, ses deux chiens. Il avait toujours avec lui un sifflet à ultrasons qui lui permettait de demander de l'aide à ses chiens où qu'il soit.

Un jour, lors d'une partie de chasse, Maïdawa tua un lionceau qui n'avait pas encore fini de téter sa mère. La jeune lionne rugit de douleur pendant plusieurs jours. Elle rassembla les lions et leur fit la promesse de ramener le chasseur vivant et d'accomplir sa vengeance devant tous.

Elle partit. Elle se transforma en une jeune femme à la beauté sans égal. Elle sillonna tous les villages jusqu'à trouver le bon.

Un jour, Maïdawa revenait de chasse lorsqu'il entendit des pleurs. Une jeune femme appelait au secours. Le chasseur la trouva et fut tout de suite frappé par sa beauté. Mais dès que les chiens la virent à leur tour, ils se mirent à grogner et à montrer les crocs. Lorsque Maïdawa lut la peur sur un si beau visage, il fit taire ses chiens en les frappant. Puis il la ramena à sa femme pour qu'elle s'en occupe. Une fois que la jeune femme fut en confiance, elle usa de tous ses charmes jusqu'à ce que le chasseur l'épouse. Dans la maison, elle fit la loi. Son mari n'eut plus le temps d'aller à la chasse. Et comme les deux chiens lui faisaient peur, elle demanda à son mari de s'en séparer. La première femme s'y opposa catégoriquement.

Puis un beau jour, la lionne annonça qu'elle était enceinte. Le chasseur fut aux anges. Sa première femme ne lui avait jamais donné d'enfant.

Petit à petit le ventre s'arrondissait. Un jour la lionne dit à son mari :

– Pour mon premier enfant, je voudrais accoucher chez mes parents. Tu sais que c'est la tradition. Tu dois m'accompagner dans ma famille.

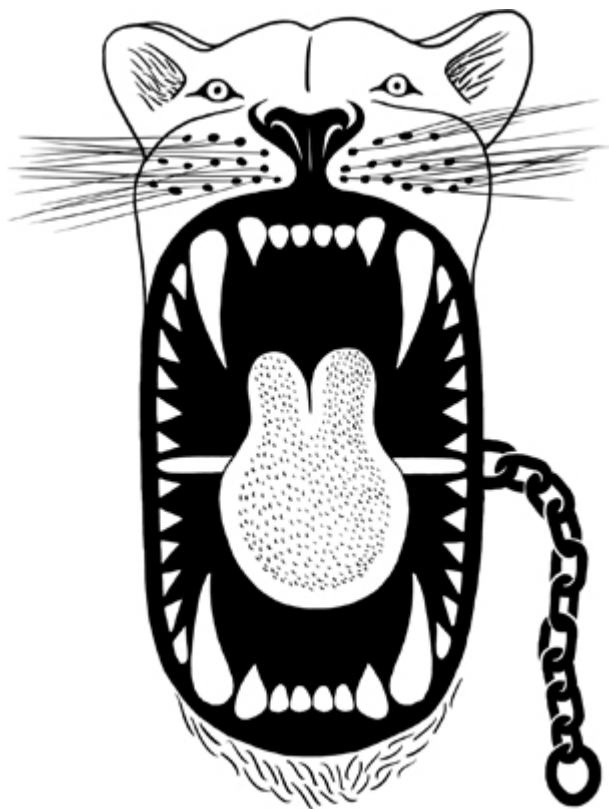
Le lendemain, les préparatifs commencèrent. Le chasseur prit son fusil mais sa femme lui dit :

– Tu comptes tuer ma famille avec cette horrible chose ? Tu ne m'accompagneras pas avec ce fusil !

Alors il prit son arc et ses flèches.

– Tu offenseras mon père lorsqu’il te verra avec ça. Si tu m’aimes, viens en paix dans ma famille.

Le chasseur renonça à ses armes, se mit à détacher ses chiens, mais sa femme s’y opposa une fois de plus. Et pour la première fois, le chasseur laissa ses chiens à la maison. Sa première femme lui glissa discrètement son sifflet à ultrasons dans sa poche. Lorsqu’il prit congé d’elle elle lui chuchota :



– Si tu as besoin d’aide, fouille dans ta poche.

Ils partirent. Pendant plusieurs jours ils marchèrent et s’enfoncèrent de plus en plus dans la savane. À chaque fois le chasseur demandait :

– Arrivons-nous bientôt ?

– Oui très bientôt ! répondait-elle.

Soudain, Maïdawa entendit des bruissements dans les feuillages, puis des rugissements. Par réflexe, il tâta son arc et ses flèches, il se rendit compte qu’il ne les avait pas. Et là sa femme jeta son pagne, découvrant les chiffons avec lesquels elle avait simulé sa grossesse.

Elle se transforma en une magnifique lionne et se mit à rugir tellement fort que la terre trembla sous les pieds du chasseur. Les lions sortirent de toutes part et l'entourèrent aussi furieux les uns que les autres. Maïdawa réussit à grimper dans un arbre. La lionne lui dit :

– Ça ne sert à rien ! Considère-toi comme mort ! Aucun de tes semblables ne s'aventure jusqu'ici ! Aujourd'hui je vengerai la mort de mon petit et de plusieurs autres victimes.

Le chasseur se sentit perdu. Se souvenant des paroles de sa première femme, il fouilla dans sa poche et sortit le sifflet. Il souffla de toutes ses forces pendant plus d'une heure. Mais pas de chiens en vue. Les lions commencèrent à tailler l'arbre avec leurs puissantes griffes quand ils dressèrent tous leurs oreilles. Des aboiements se rapprochèrent à toute vitesse et les deux chiens s'abattirent sur les lions telle la foudre. Ils étaient si rapides et féroces que les lions avaient les flans lacérés par leurs griffes et leurs crocs terribles. Quand ils battirent en retraite, Maïdawa descendit de l'arbre et rentra chez lui en jurant de ne plus jamais tuer un lion.

Dawdawa

Il y avait dans une ville du sud du Niger une femme. Cette femme avait deux filles. On racontait que l'une était de son sein et l'autre de sa défunte co-épouse. D'ailleurs, c'était pour cela que dès le matin, très tôt, elle la réveillait pour aller puiser de l'eau et piler le mil pour le déjeuner, pendant que tout le village dormait encore. On disait même que c'était elle qui réveillait le coq en même temps que le soleil avec ses coups de pilon. Cette fille que tout le monde appelait Dawdawa (une épice qui sent très mauvais, mais qui donne un très bon goût aux sauces) était sale, parce que sa marâtre ne lui permettait jamais de se laver. Elle portait tout le temps des haillons et chaque fois qu'elle passait devant les jeunes de son âge, ils se bouchaient le nez et se moquaient d'elle.

Un jour, une bonne nouvelle arriva. Le prince avait décidé de se marier et pour cela, il invitait toutes les jeunes filles de la région à venir tenter leur chance auprès de lui. Il suffisait juste de trouver son nom, car ce prince n'avait pas de nom ou plutôt il en avait un que seuls son père, sa mère et sa nourrice connaissaient.

Alors toutes les mères commencèrent à préparer leurs filles. Le jour du grand départ fut fixé dans la semaine pour les jeunes filles du village de Dawdawa. Cette dernière prit son courage à deux mains et demanda la permission à sa marâtre, ainsi qu'un pagne neuf pour l'occasion.

– Toi ? Tu veux participer à la fête ? s'exclama la marâtre moqueuse. Dans ce cas va me cueillir des figes, sinon tu n'auras pas de pagne.

La jeune fille comprit que sa belle-mère ne voulait pas la laisser partir. Les figuiers ne donnaient plus de fruits depuis belle lurette. Elle décida d'aller voir quand même si par hasard il ne resterait pas quelques figes.

Arrivée devant l'arbre elle chanta :

Bauré bauré garé ka nazzo

yaringnya in baki mi ?

Kabani ya'ya

Ya'ya nan ki kayma wa ?

In kayma inna

Inna nan tabaki mi ?

*Tabani kaya
Kaya nan kijé ina ?
Injé biki tsara duka ta tahi
Figuier je viens à toi
Pour que je te donne quoi ?
Pour que tu me donnes des fruits
Des fruits pour apporter à qui ?
Pour apporter à ma mère
Ta mère pour qu'elle te donne quoi ?
Pour qu'elle me donne un pagne
Un pagne pour aller où ?
Un pagne pour aller à la fête.
Toutes les filles de mon âge
sont déjà en chemin.*



Le figuier lui répondit :

– Si tu veux que je te donne des fruits, va me chercher de la bouse chez les vaches.

Dawdawa courut chez les vaches :

– Les vaches je viens à vous.

– Pour qu'on te donne quoi ?

– Pour que vous me donniez de la bouse.

– De la bouse pour en faire quoi ?

– Pour donner au figuier.

– Le figuier pour qu'il te donne quoi ?

– Pour qu'il me donne des fruits.

- Des fruits pour apporter à qui ?
- Des fruits pour apporter à ma mère.
- Ta mère pour qu'elle te donne quoi ?
- Pour qu'elle me donne un pagne.
- Un pagne pour aller où ?
- Un pagne pour aller à la fête.
- Toutes les filles de mon âge sont déjà en chemin.
- On veut bien de donner de la bouse répondirent les vaches. Mais pour ça, il faut que tu nous trouves de l'herbe. Du jonc de préférence.

Dawdawa courut voir l'herbe.

- Herbe je viens à toi.
- Pour que je te donne quoi ?
- Pour que tu me donnes de l'herbe.
- De l'herbe pour en faire quoi ?
- Pour donner aux vaches.
- Des vaches pour en faire quoi ?
- Pour en faire de la bouse.
- De la bouse pour apporter à qui ?
- Pour apporter au figuier.
- Le figuier pour qu'il te donne quoi ?

L'herbe lui demanda de l'eau pour pousser. Dawdawa s'en alla trouver le nuage.

- Nuage je viens à toi.
- Pour que je te donne quoi ?
- Pour que tu fasses tomber la pluie.
- De la pluie pour qui ?
- Pour l'herbe.
- De l'herbe pour te donner quoi ?
- Pour me donner de l'herbe.

Et le nuage fit tomber la pluie. L'herbe poussa, Dawdawa la cueillit et donna aux vaches. Ces dernières mangèrent et firent de la bouse bien fraîche. Elle l'apporta à l'arbre qui lui donna de belles figues bien mûres.

Lorsque la belle-mère de Dawdawa vit les fruits, elle eut peur et, les mains tremblantes, elle donna le pagne à la jeune fille. Mais au lieu d'un pagne neuf comme promis, elle lui donna un pagne sale et déchiré.

Dawdawa s'habilla et suivit les filles de son village. Toutes les filles étaient belles ce jour-là, parées de leurs plus beaux pagnes, de leurs plus beaux boubous, les cheveux tressés en harmonie avec leurs tenues, leurs peaux d'ébènes éclatantes, frottées à l'huile de palme, au miel et au henné. Elles partirent sous les youyous des femmes et les

éloges des griots. Une fois sorties du village elles se retournèrent toutes vers Dawdawa :

– Toi, la souillonne tu ne te mêle pas à nous, tu te mets à l'écart ! Tu as vu comment tu es habillée et tu oses t'aligner avec nous ?

Elle se mit donc à l'écart loin derrière les autres.

Des jours et des nuits s'écoulèrent. Les jeunes filles marchèrent longtemps. Un matin, elles arrivèrent devant un *gao* (acacia). Une vieille femme aux longues, très longues jambes était assise au pied de cet arbre. On racontait que ses jambes étaient tellement longues que sa jambe droite atteignait le plus grand oasis du Sahara et que les orteils de sa jambe gauche touchaient les rives du fleuve Niger. Les jeunes filles très pressées l'enjambèrent sans lui prêter la moindre attention. Quant à Dawdawa, elle lui demanda de replier une de ces jambes pour qu'elle puisse passer, car enjambrer quelqu'un surtout un ancien est très mal.

– Passe ton chemin comme les autres, ça ne fait rien, répondit la vieille femme.

– Vraiment je n'ose pas, lui répondit la jeune fille, je ne suis peut-être pas présentable, mais je sais ce qu'est le respect, alors s'il vous plaît poussez vos jambes, grand-mère.

– Je te remercie ma fille, mais je suis aussi vieille que ce *gao* et je n'y arriverai jamais toute seule. Viens m'aider.

Dawdawa mit toute une journée avant d'arriver à replier la jambe de la vieille. À la fin, elle en prit congé, et très pressée, se mit à courir pour rattraper les autres quand la vieille femme la rappela :

– Peux-tu ma fille me gratter le dos avant de t'en aller ?

Et Dawdawa lui gratta le dos.

– Plus fort, plus fort ! demanda la vieille femme.

Dawdawa gratta, gratta, gratta. Quand soudain le dos se fissura et s'ouvrit comme une porte. La jeune fille, horrifiée, hurla de peur, mais la femme lui dit :

– N'aie pas peur. Dans mon dos il y a tout ce dont tu as besoin. Vas-y, entre.

Dans le dos de cette femme il y avait une chambre, dans laquelle se trouvaient des grandes malles de toutes sortes et dans chacune de ces malles, des étoffes de soie, des pagnes et des boubous brodés avec des fils d'or, des bijoux très fins et très beaux. Dans une énormealebasse, un bain chaud bien mousseux parfumé aux essences de mille fleurs. Elle plongea dedans, et plus elle se frottait et plus elle se sentait revivre, embellir, sa peau devenait souple, lisse. Lorsqu'elle ressortit du dos de la vieille femme, elle était transformée.

La vieille lui dit :

– Je sais où tu vas car le prince qui se marie, c'est mon fils. Il

s'appelle Daskindaridi dan Haoua jikan Tsakani (Daskindaridi fils de Haoua petit fils de Tsakani). Vas-y vite et bonne chance.

Dawdawa la remercia et continua son chemin.

Devant le palais du prince les jeunes filles furent alignées. Des plus riches héritières aux princesses les plus puissantes, des filles de marchands à celles de paysans. Face à elles se trouvait une immense porte lourde décorée avec finesse et derrière cette porte se trouvait le prince.

Les jeunes filles s'approchèrent une à une et chantèrent :

*Assalam salam, dan yaro assalam salam
wa tche tche nan take mini, assalam salam
amira ka tche take maka, assalam salam
nagi naki souna yarinya fadi nawa souna
ban sanko ba dan ya ro, ban san ka ba
da baki sanni ba yarinya koma da baya
ki cha kouka*

Je te salue jeune homme, je te salue.

Et le prince répond :

« Qui est la fille qui me salue ? »

« C'est moi ton adorée Amira qui te salue. »

*« J'ai entendu ton nom jeune fille,
dis le mien ? »*

*Je ne le connais pas jeune homme,
je ne le connais pas.*

*Alors si tu ne le connais pas,
retourne en arrière, et pleure.*

Une à une toutes les filles passèrent. Lorsque Dawdawa arriva habillée telle une reine, une des filles du groupe jura de se transformer en lit si jamais Dawdawa réussissait. Une autre en garde-robe, puis une autre en balai, en mortier, en pilon, etc. Lorsque le prince lui fit sa demande, sans hésiter elle lui dit :

– Tu t'appelles Daskindaridi dan Haoua jikan Tsakani.

– Ouvre et entre, jeune fille, ouvre et entre.

Elle entra dans le palais, la porte se referma derrière elle.

Un grand silence s'installa et soudain, un roulement de tambour retentit, suivi d'une multitude de trompettes royales. Dieu avait entendu les promesses des jeunes filles et elles se transformèrent en lit, vêtements, balai, mortier, en pilon, etc. Celles qui n'avaient pas juré étaient tellement jalouses qu'elles se jetèrent toutes dans le fleuve. On dit que ce sont là les premières *mamy wata* (sirènes).

Au bout d'une année de mariage, la jeune reine eut un bébé. Un

petit garçon prénommé Damario. Ce dernier était tellement beau qu'il faisait la fierté de tout le royaume. Les gens venaient de loin les bras chargés de cadeaux rien que pour l'admirer. Dawdawa décida d'aller présenter son enfant à sa mère. Le roi était absent et elle refusa d'être accompagnée.

Elle partit seule, son enfant attaché sur son dos. En pleine brousse elle rencontra des hyènes. Ces dernières s'approchèrent de la jeune mère. Celle-ci, croyant la fin proche, se mit à pleurer quand les hyènes lui dirent :

– Oh mère de Damario, montre-le-nous pour qu'on l'admire.

N'ayant pas vraiment le choix, elle déposa l'enfant. Les hyènes jouèrent tendrement avec lui pendant des heures. Puis ce fut au tour des lions, du léopard, des girafes. Pendant son voyage, Dawdawa et son bébé furent accompagnés et protégés par tous les animaux qu'ils croisèrent.

Puis elle arriva dans son village. Sa marâtre l'accueillit froidement. Elle la fit travailler comme au temps où elle vivait avec elle. La jeune femme ne broncha pas. Elle fit tout ce qu'on lui demandait avec bonté de cœur. Chaque fois qu'elle trouvait le temps, elle câlinait son enfant, lui chantait des chansons. Sa marâtre s'étouffait de jalousie. Un jour elle dit à Dawdawa d'aller lui chercher du bois de chauffe. Dawdawa prit Damario avec elle mais sa mère le lui arracha des mains en lui disant :



– Tu ne peux pas le laisser une seule seconde, cet enfant ? Laisse-le, je ne vais pas te le manger !

La jeune femme laissa son fils à contrecœur et partit. La marâtre se leva, nettoya son pilon, mit le bébé dans le mortier et dit :

– Aujourd’hui, finis ton sourire, tes gazouillis que je ne supporte plus. Ta mère veut me tuer de jalousie, elle ne sait pas ce qui l’attend.

Chaque fois qu’elle souleva son pilon au-dessus de l’enfant, il lui fit un sourire et, chaque fois, ça l’arrêta. Puis elle prit son courage à deux mains, ferma les yeux, écrasa l’enfant et en fit une sauce à l’arachide.

Le soir, Dawdawa revint du bois. Elle posa son fagot et dit :

– Mère, où est mon enfant ?

– Il dort ! Ton repas est à côté de la marmite. Va manger.

Au bout de quelques minutes :

– Mère, Damario a mangé ? Il faut que je le nourrisse. Il doit avoir faim.

– Tais-toi et mange !

Elle mangea. Dans son plat elle trouva un bout de doigt, puis le bracelet en or que Damario avait reçu le jour de sa naissance.

Pleurant toutes les larmes de son cœur, les pieds nus, son pagne à la main, le regard voilé par les larmes, Dawdawa s'échappa. Elle courut sans vraiment savoir où elle allait. Dans la brousse elle rencontra les animaux qui lui dirent :

– Mère de Damario, montre-le-nous, pour qu'on l'admire.

– La grand-mère de Damario l'a écrasé et me l'a fait manger en sauce, répondit-elle.

Les animaux à leur tour se mirent à pleurer de chagrin. Quand elle arriva chez elle, elle raconta son malheur à chaque recoin du palais. Tout le monde pleurait. Le roi Daskindaridi dan Haoua jikan Tsakani eut du mal à s'en remettre, même avec le temps et cela malgré plusieurs naissances. Une année, il décida d'inviter sa belle-mère dans son palais, ce qu'elle accepta avec plaisir et surtout par cupidité.

La veille de son arrivée, le roi fit installer sous son trône une fosse dans laquelle il alluma un feu terrible qu'il raviva pendant des heures jusqu'à ce qu'il ait des braises rougeoyantes. Puis il le fit couvrir avec des branches, puis une couche de feuilles, et ensuite des tapis. Des couches et des couches de tapis. Pour finir, le trône fut posé délicatement.

La belle-mère arriva, évoqua ses erreurs passées, s'excusa. Telle une reine, le roi la fit asseoir sur son propre trône. Le festin commença. Des mets fins et savoureux lui furent servis. Elle s'empiffra telle une ogresse. Le roi la regarda faire en l'encourageant à manger encore et encore quand soudain, elle commença à avoir chaud. Alors elle gigota sur son trône. Plus elle mangeait, plus elle s'alourdissait, plus elle s'enfonçait, plus elle avait chaud. Lorsqu'elle comprit qu'elle était tombée dans un piège, celui-ci était déjà comblé.

Comment la mort devint invisible

Autrefois, les hommes et les dieux vivaient ensemble.

Lorsque Dieu créa la mort, ce fut sous une forme humaine qu'elle apparut aux hommes pour leur arracher la vie. Elle était toujours vêtue de noir et ses yeux rouges comme des braises terrifiaient ses victimes.

Dans une ville lointaine vivait une jeune femme nommée Sa'adé. Elle eut trois enfants. Lors de son premier accouchement, naquit un garçon. Très fière de son enfant chéri, elle l'éleva avec amour. Elle venait à peine de le sevrer lorsque la mort le prit. La douleur fut telle qu'elle se sentit responsable. Elle se dit qu'elle avait forcément fait quelque chose qu'il ne fallait pas, qu'elle ne s'était pas bien occupée de lui.

Un an plus tard, Sa'adé accoucha d'un deuxième garçon. Elle se réjouit d'avoir un autre enfant et lui consacra tout son temps et toute son affection de mère. Mais à peine commença-t-il à marcher que la mort l'emporta. Malgré la présence de son mari qui la consolait du mieux qu'il pouvait, Sa'adé fut désespérée. Elle ne pensa pas à d'autres enfants. Elle n'en avait plus envie. Trois ans plus tard, son mari réussit à la convaincre que ce n'était pas de sa faute. Elle tomba de nouveau enceinte et donna naissance à une adorable petite fille. Le jour comme la nuit, elle ne la quittait jamais. À l'âge de trois ans, la fillette était la joie de sa famille. Sa'adé commença à oublier les douleurs et les peines passées. Mais la mort, elle, ne l'oublia pas. Un soir comme à l'ordinaire, Sa'adé était assise, occupée à bercer son enfant lorsque la mort arriva.



Furieuse, la jeune femme lui demanda :

– Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Que me veux-tu de plus ? Tu m'as déjà pris deux enfants, ça ne te suffit donc pas ?

Impassible, la mort répondit :

– C'est Dieu qui m'envoie prendre l'âme de ton dernier-né. C'est ainsi.

Sa'adé se précipita dans la deuxième chambre avec sa fille endormie. Cette fois-ci, elle décida de ne pas se laisser faire. Oh non ! Elle coucha son enfant, ferma la porte à clé et revint monter la garde à côté de l'entrée de la chambre, munie d'une massue. Comme la mort allait s'approcher, elle serra fermement son arme et l'attendit. Son

instinct maternel se réveilla, capable d'arrêter un taureau en pleine course.

La mort s'avança et Sa'adé l'assomma d'un coup. La mort tomba à la renverse. Il lui fallut dix bonnes minutes pour reprendre conscience. Elle ne demanda pas son reste.

Suite à cet incident, toutes les mères commencèrent à donner des coups de bâtons chaque fois que la mort se présentait chez elles. Cette dernière, excédée de se faire battre partit se réfugier auprès de Dieu. Elle lui raconta son quotidien et le pria de la protéger des femmes violentes à son égard. Elle ne pouvait pas continuer à travailler dans ces conditions. Sinon ce serait elle-même, la mort, qui mourra ! Elle le supplia en pleurant et en se lamentant, si bien que Dieu finit par accepter. Il la rendit invisible. C'est ainsi que la mort put continuer son travail, sans se faire agresser.

***Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !***

Chez le même éditeur en numérique

Contes et légendes de France
Contes et légendes du Japon
Contes des peuples de la Chine
Contes et légendes de Flandre
Contes et légendes de Centre-Asie
Contes et récits des Mayas
Contes et légendes du Maroc
Contes et mythes de Birmanie
Contes et légendes de Turquie
Contes et légendes de Suède
Contes et légendes de Corée
Contes et légendes d'Espagne
Contes et légendes des Comores
Contes et légendes d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche
Contes et histoires pygmées
Contes et légendes de Russie
Contes et traditions d'Algérie
Contes et légendes des Inuit
Contes et légendes d'Italie
Contes et légendes du Burkina-Faso
Contes des Juifs de Tunisie
Contes et légendes des Philippines
Contes et légendes des Balkans
Contes et légendes de Tunisie
Contes et légendes de Thaïlande
Contes et légendes d'Ukraine
Contes et légendes de Kabylie
Contes et légendes tziganes
Contes et légendes du Vietnam
Histoires du roi Salomon
Contes et légendes de Madagascar
Contes et légendes de Bornéo
Contes et légendes haoussa du Niger

Contes et légendes du Cameroun

Contes et légendes des Amérindiens

Contes et légendes de Laponie

À propos de la collection « Aux origines du monde »

« **Aux origines du monde** » (à partir de 12 ans) permet de découvrir des contes et légendes variés qui permettent de comprendre comment chaque culture explique la création du monde et les phénomènes les plus quotidiens.

L'objectif de cette collection est de faire découvrir au plus grand nombre des contes traditionnels du monde entier, inédits ou peu connus en France. Et par le biais du conte, s'amuser, frissonner, s'évader... mais aussi apprendre, approcher de nouvelles cultures, s'émerveiller de la sagesse (ou de la malice !) populaire.

Retrouvez toutes les publications de la collection sur [Facebook](#) !

Collectés et traduits par Rahila HASSANE

Illustrations : Baptiste HERSOC

Collection dirigée par Galina KABAKOVA

Relecture : Anna Stroevea

© Flies France
www.fliesfrance.fr

ISBN : 978-2-37380-032-6

© 2015, Version numérique Primento et Flies France

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs